



ŒUVRES COMPLETES DE FRÉRET.

TOME TREIZIEME.

ŒUVRES COMPLÈTES DE FRÉRET,

Secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

ÉDITION augmentée de plusieurs ouvrages inédits, et rédigée par feu M. DE SEPTCHÊNES.

CHRONOLOGIE DES CHINOIS.

TOME III.

A PARIS,

Chez { DANDRÉ, Libraire, rue du Cimetière S. André-des-Arts, n°. 15; OBRÉ, rue S. Denis, n°. 20.

AN IV. (1796.)

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE FRÉRET,

Secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

[illegible]

A PARIS,

[illegible]



NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON.

SECONDE PARTIE.

De la chronologie de l'histoire orientale.

Les changemens que M. Newton fait à la chronologie, et même à l'histoire d'Egypte, sont encore plus con-

sidérables que ceux qu'il fait à l'histoire Grecque. Il adopte, comme je l'ai observé ci-dessus, l'opinion de Marsham qui a cru que le Sésostris d'Hérodote, d'Aristote, de Manéthon, de Diodore et des autres anciens écrivains grecs, étoit le même que le Sésac du troisieme livre des rois : ce qui l'a obligé de retrancher cinq siecles des antiquités grecques, afin de placer Danaüs au temps de Roboam, fils de Salomon. Mais il ne s'en tient pas là ; et comme il adopte encore l'opinion de M. Prideaux sur l'identité de Sésostris et d'Osiris, il est obligé de soutenir que la grande et la premiere divinité des égyptiens étoit un roi, mort l'an 956 avant Jesus-Christ.

Le regne des hommes en Egypte, c'est-à-dire le temps de Ménès, n'a pu commencer que quelques siecles après Osiris : ainsi l'immense durée de la monarchie égyptienne, et la longue suite des rois rapportée par Hérodote,

par Manéthon, par Eratosthène, par Apollodore, par Diodore, etc. se doivent placer dans un espace de 400 ans. L'Egypte fut conquise par les perses, vers l'an 538 environ, et 418 ans après la mort d'Osiris; dans la chronologie de M. Newton.

M. Prideaux suivoit la chronologie ordinaire, et mettoit Osiris [a] ou Sésostris à l'an 1500 environ; *ensorte* qu'il donnoit près de mille ans de durée à la monarchie égyptienne : ce qui diminue un peu l'absurdité de cette hypothèse. Mais dans le système de M. Newton elle n'est pas tolérable. Les égyptiens formoient, de l'aveu de toutes les nations, le plus ancien peuple, *la plus* ancienne monarchie et la plus ancienne religion de l'univers. Personne n'osoit leur contester cette antiquité; et ils en prenoient occasion d'insulter amérement les grecs, qu'ils traitoient de nation nouvelle et

[a] Marmora Oxon. *not. histor.* page 158 & 159.

de peuple à peine sorti de l'enfance. Si l'on admet le systême de M. Newton, ces mêmes égyptiens n'auroient subsisté alors que depuis 500 ans ; et le regne des dieux, c'est-à-dire le temps fabuleux de leur histoire, n'auroit fini que long-temps après le commencement des monarchies des assyriens, des babyloniens, des tyriens, des lydiens et des autres peuples, qui ne prétendoient point à la même antiquité.

M. Newton suppose le synchronisme de Roboam et de Sésostris, et l'identité de ce dernier avec Osiris; et il bâtit toute son histoire d'Egypte sur cette hypothèse, à laquelle il ajuste les faits particuliers. Il n'en apporte cependant aucune preuve; il se contente de répandre des soupçons généraux contre la certitude de l'histoire d'Egypte, de grossir les différences qui se trouvent entre les récits des divers historiens, et de faire remarquer les variations qu'il

croit voir dans la narration de chaque écrivain. Ainsi je me contenterai d'opposer au système de M. Newton trois propositions, dont je donnerai les preuves, et qui diviseront cette seconde partie en trois sections.

1°. Les anciens écrivains sont presque tous d'accord entr'eux dans les points principaux de l'histoire d'Egypte et surtout dans ceux qui sont incompatibles avec les hypothèses de M. Newton; comme la durée du temps historique, le nombre des rois, et le temps des conquêtes de Sésostris.

2°. L'histoire de Manéthon, prise dans le sens auquel il l'entendoit lui-même, est très-conforme dans sa partie historique, avec la chronologie de l'écriture, et avec ce qu'elle nous apprend de l'histoire d'Egypte.

3°. L'opinion de M. Newton et de M. Prideaux, sur l'identité de Sésostris et d'Osiris, est absolument contraire au système de la théologie égyptienne,

et à l'idée que nous donne l'écriture de la religion des égyptiens, et de celle des nations qui avoient adopté leur culte.

SECTION PREMIERE.

§. I.

Observation générale sur l'histoire Egyptienne et sur celle des Chaldéens : précaution avec laquelle on parvient à distinguer les traditions historiques, des traditions fabuleuses; moyen de les concilier et de réduire les longues durées à leur valeur historique.

Il faut observer d'abord sur la premiere proposition que l'on ne doit pas être étonné de trouver beaucoup de différence entre l'histoire de Manéthon, extraite des annales authentiques

des temples, et celle qu'Hérodote et Diodore (après Hécatée de Milet) nous ont donnée, sur ce qu'ils avoient recueillis en consultant de vive voix les prêtres de Memphis et les égyptiens, avec lesquels ils s'étoient entretenus sur ce sujet.

Nous voyons combien l'histoire de la Chine, publiée par le pere *Mendoça*, et suivie par Scaliger, est différente de celle que le pere *Martini* et le pere *Intorcetta* ont tirée des annales authentiques de la Chine. Le pere Mendoça a mêlé les traditions incertaines et les opinions fabuleuses du peuple, avec les faits constans et assurés de l'histoire ; et il donne à la monarchie Chinoise, beaucoup *plus d'antiquité* que ne font les chinois lettrés. Il en est de même de *Manéthon* : il donne moins d'étendue au temps historique, que ne lui en donnoient Solon, Hérodote et Hécatée, parce qu'il sépare le temps historique du temps fabuleux, et parce

qu'il a distingué les dynasties, ou principautés collatérales de celles qui avoient été successives. Lorsqu'on les comparera dans une vue de conciliation, pour chercher la vérité, et non dans le dessein de tout brouiller, ou d'augmenter les difficultés, on trouvera qu'il n'est pas impossible de faire disparoître ces variétés.

La longue durée que Solon, Hérodote et Diodore de Sicile donnent à la monarchie Egyptienne, est à la vérité exprimée en années; mais comme les égyptiens s'étoient servi de plusieurs sortes d'années, nous ne sommes pas sûrs que les prêtres qu'ils avoient consultés eussent employé dans les calculs, dont ils leur parloient, des années de 365 jours, comme avoit fait Manéthon, qui marquoit la durée des regnes en années, en mois et en jours; ainsi qu'on le voit dans le fragment conservé par Joseph, et dans les extraits que Jule, africain, avoit fait de son

ouvrage. Manéthon ne croyoit pas que tous les regnes des princes, dont il donnoit l'histoire, eussent été successifs [b]. Dans l'extrait de son ouvrage, par *Jule, africain*, le nombre de ces regnes monte à 352, et la somme de leurs durées particulieres à 5339 ans. Dans l'extrait d'*Eusébe* on ne trouve que 341 regnes pendant 4257 ans. Mais l'un et l'autre avoient fait plusieurs changemens à l'ouvrage de Manéthon, pour l'ajuster à leur propre chronologie; et ils n'avoient peut-être pas compris le systême de cet auteur.

Manéthon avoit donné l'histoire de chaque dynastie, ou de chaque famille royale, tout de suite, telle qu'il l'avoit trouvée *dans les annales* sacrées et dans les chronologies des temples. Mais ces dynasties n'avoient pas été toutes successives : il y en avoit eu plusieurs qui étoient collatérales, formant divers petits états qui subsistoient en même temps

[b] Syncelle.

dans les différentes parties de l'Egypte. Nous en avons une preuve formelle dans l'ouvrage de Syncelle ; il nous apprend que Manéthon réduisoit ses 30 dynasties à 113 regnes successifs, qui avoient duré 3555 ans depuis la fondation de la monarchie[c], jusqu'à la quinzieme année avant l'empire d'Alexandre, qui a commencé en Egypte l'an 331 avant Jésus-Christ. Ce nombre de rois et cette durée ne s'accordent, ni avec la chronologie de Jule, africain, ni avec celle d'Eusébe, ni même avec celle de Syncelle. Ainsi on ne peut supposer que ce nombre et la durée de ces regnes successifs, soit une réduction de l'ouvrage de Manéthon, imaginée par les auteurs chrétiens pour le concilier avec leur chronologie. Ces auteurs n'avoient pas eu l'idée de ces regnes collatéraux, et ils se contentoient de retrancher entiérement les 15 ou 16 premieres dynasties qui les embarras-

[c] Syncel, page 152.

soient. Le chevalier Marsham est, je crois, le premier qui ait vu la nécessité d'admettre ces dynasties collatérales, et qui en ait donné les preuves pour plusieurs regnes.

Les 3555 ans de Manéthon ayant fini l'an 543, avant Jesus-Christ, doivent avoir commencé l'an 3900, avant la même époque; et il n'étoit pas le premier qui eût donné cette durée à la monarchie égyptienne. Dicéarque, [d] disciple d'Aristote, contemporain d'Alexandre, et par conséquent antérieur de plus de 50 ans à Manéthon, comptoit 2936 ans depuis le regne de *Sesonchosis*, successeur d'Orus, fils d'Isis et d'Osiris, jusqu'à l'établissement des jeux olympiques, en 885. Dans son hypothèse le regne des dieux avoit fini l'an 3821, avant Jesus-Christ. Manéthon commençoit 79 ans plutôt; sans doute, parce qu'il comprenoit les regnes d'O

d Schol. Apollon. Rhod. lib. IV. 272. Vide Voss de hist. Græcis.

siris et d'Orus. Si les 2936 ans de Dicéarque ont fini à l'olympiade de Corébus en 776, le regne de Sesonchosis commencera l'an 3712, avant l'ère chrétienne, et 188 ans après le commencement fixé par Manéthon.

Hérodote donne 11340 ans de durée au regne des hommes [e], depuis le commencement de Ménès, jusqu'à Sethon, contemporain de Sennachérib; et il assure que pendant cet intervalle, il y avoit eu à Memphis 345 grands-Prêtres, qui avoient fait placer leurs statues dans une galerie du temple de Vulcain, où ils les compta toutes.

Diodore [f], suivant en cela Hécatée de Milet, donne 9500 ans de durée au même regne des hommes depuis Ménès, jusqu'à la conquête de l'Egypte par Cambyse, la troisieme année de la soixantieme olympiade, ou l'an 538 avant Jesus-Christ. Mais ce

e Lib. II, cap. 142.
f Diodore, I, page 29.

même Diodore [g] réduit la durée de tous les rois égyptiens à 4700 ans environ : ce qui montre qu'il ne regardoit pas ces 9500 ans, comme des années solaires, mais comme des intervalles de quelques mois. Aussi remarque-t-il que plusieurs égyptiens prenoient ces anciennes années, pour des saisons de quatre mois [h]. Dans cette division en saisons, on avoit eu égard aux changemens considérables qui arrivent à la température de l'air en Egypte. Outre cette année de quatre mois, il y en avoit une autre de trois mois, qui partageoit l'année tropique ou la révolution du soleil en quatre portions, relativement à l'accroissement et à la diminution des jours, ou aux changemens qui arrivent dans la longeur de l'ombre méridienne des corps. On attribuoit cette année à Orus, fils d'Osiris, [i] et on prétendoit que c'étoit de-là que l'on

g Diod, I. page 44.
h Ibid. page 23.
i Censorin. cap. 19.

avoit tiré le nom d'*Hora*, que les grecs donnoient aux saisons, et celui d'*Horos* qu'ils avoient donné autrefois à l'année.[k]

La réduction que Diodore, lui-même, fait à la durée du regne des hommes [l], montre qu'il ne croyoit pas que ces 9500 ans fussent des années solaires. Il est probable que les prêtres égyptiens, qui ne parloient jamais aux étrangers que d'une maniere très-obscure, auront donné le nom d'années aux saisons de trois ou de quatre mois, en parlant de leurs antiquités à Hécatée et à Hérodote. Ils vouloient par là leur en donner une plus grande idée. Dans cette supposition, comme Hérodote et Diodore commencent également à Ménès; et que l'intervalle dont parle Hérodote est exprimé par un plus grand nombre d'années que celui de Diodore, quoiqu'il finisse quelques siecles plutôt, il est clair que les prêtres con-

k Plut. Sympos. lib. V. cap. 4.

l Voyez Stilling. Fleet. *origin. sacræ*, lib. I. cap. 5. page 46. 48.

sultés par Hérodote avoient employé des années plus courtes que celles des prêtres dont Diodore rapporte le sentiment.

Les 1340 ans d'Hérodote, pris pour des saisons de trois mois égyptiens, donnent 2794 ans solaires. Ils finissoient au regne de Sethon, et à la guerre de Sennachérib, contre les égyptiens, en l'an 710, avant Jesus-Christ. Suivant cette hypothèse, le commencement de Ménès, premier roi d'Egypte, tomboit à l'an 3504, avant l'ère chrétienne.

Les 9500 ans de Diodore, pris pour des saisons de quatre mois lunaires, donnent 2964 ans solaires et quelques mois. Cet intervalle ayant fini l'an 538, avant Jesus-Christ, lors de la conquête de l'Egypte, par Cambyse, le regne de Ménès, auquel il commence, tombe à l'an 3502 : il n'y a donc par cette explication que deux ans de différence, entre le calcul d'Hérodote et celui de

Diodore. Je ne sais si ce rapport peut être considéré comme le pur effet du hazard.

Nous voyons dans Platon [m] que les prêtres de Saïs montrerent à Solon, dans leurs livres sacrés, d'anciennes histoires, qui étoient arrivées neuf mille ans avant leur temps, et qui précédoient de mille ans la fondation de Saïs. Ainsi ils comptoient 8000 ans depuis la fondation de cette ville de la basse Egypte, qui étoit postérieure aux villes de Thebes, de This et de Memphis, etc. Ces huit mille ans, pris pour des tiers d'années lunaires, valent 2500 ans environ; lesquels ajoutés à l'an 580, dans lequel Solon voyagea en Egypte, donnent l'an 3080, avant Jesus-Christ, pour le temps de la fondation de Saïs. Les neuf mille ans de ces prêtres font, par le même calcul, environ 2800 ans; lesquels ajoutés à l'an 580, donnent autour de l'an 3380, pour le temps de la

m Platon in Timæo & Critiâ.

guerre des atlantes, contre les européens, et de la grande inondation qui ravagea toute la partie méridionale de l'Europe, et qui détruisit l'île Atlantide, qui étoit au sud de l'Attique, dans l'endroit où est aujourd'hui la grande Syrte. Cette guerre a tout l'air d'une fable inventée par les prêtres égyptiens, et adoptée par Solon, pour illustrer sa patrie : mais le temps où les prêtres plaçoient cet événement, se rapporte parfaitement avec la chronologie, que suivoient Hécatée, Hérodote et Diodore ; et je ne prétends pas autre chose.

Selon Diodore [n], le regne des dieux et des héros, qui finirent à Orus, fils d'Isis et d'Osiris, avoit duré 18000 ans ; et depuis Isis et Osiris jusqu'à Alexandre, il y avoit un peu plus de 10000 ans. Nous avons vu [o] plus haut qu'ils comptoient 9500 ans, sous la

[n] Lib. I. pag. 28.
[o] pag. 134.

regne des hommes, qui avoient commencé après Orus, fils d'Osiris, et qui avoient fini au temps de Cambyse. Hérodote [p] comptoit 3832 ans du regne de Bacchus, ou d'Osiris, à celui de Ménès : car il mettoit ce Bacchus égyptien, à 5000 ans avant Amasis; et Ménès précédoit Séthon, ou l'an 710 avant Jesus-Christ, de 1340. Amasis a fini l'an 538, c'est-à-dire, 172 ans après Séthon. Suivant l'évaluation des années égyptiennes en saisons de trois mois, Osiris aura régné vers l'an 4450 avant l'ère chrétienne; et l'Hercule égyptien, plus ancien qu'Osiris de 2000 ans, aura régné vers l'an 4950 avant la même ère.

Diodore [q] comptoit 23000 ans depuis le regne du soleil, le second des dieux, jusqu'au temps d'Alexandre; et Diogène Laerce, 48863 ans depuis le regne de Vulcain, le premier et le plus ancien des dieux, jusqu'à la même époque de la conquête de l'Egypte par Alexandre.

[p] Liber II, caput 43.
[q] Lib. I. pag. 13.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avertir que je suis bien éloigné de regarder toute cette chronologie des temps antérieurs au regne des hommes et aux siecles historiques, comme une chose qui ait quelque fondement réel. Elle n'est tout au plus appuyée que sur des hypothèses astronomiques, et ne peut être regardée que comme une maniere poëtique ou allégorique d'exprimer la durée de certaines révolutions des spheres célestes.

L'ancienne chronique égyptienne, rapportée dans Syncelle [r], nous en fournit une preuve. Elle compte 36525 ans depuis le regne du soleil jusqu'à la fin du regne de *Nectanébus*, 15 ans avant l'empire d'Alexandre. Elle ne comprend point le regne de Vulcain; et c'est pour cela qu'elle compte 12000 ans de moins que celle que suivoit Diogene Laerce. Syncelle remarque [s] que cette durée

r Syncell. pag. 51.
s Pag. 52.

de 36525 ans étoit la période de la *restitution du zodiaque, ou du retour d'un signe au même lieu*, c'est-à-dire, *du point équinoxial au premier degré de la constellation d'Aries*, ainsi qu'il étoit marqué dans les livres publiés sous le nom d'Hermés, et sous le titre de *Genica* et de *Kyrannidès*. Il est sûr que les Egyptiens attachoient quelque signification cachée à ce nombre de 36525; et c'est pour cela qu'ils attribuoient à leur Mercure un pareil nombre de discours ou de traités, comme on le voit dans Jamblique[1]. Ces traités composoient les 42 volumes que les prêtres étoient obligés d'étudier, selon les différentes fonctions auxquelles ils étoient destinés. De ces 36525 discours, il y en avoit 1200 qui regardoient les dieux éthérées, empyrées et célestes des classes supérieures.

Syncelle nous apprend le mystere caché sous ce nombre, en nous disant qu'il marquoit le retour de l'équinoxe

[1] Jamblich. *de myst. ægypt.* sect. VIII. cap. 1. pag. 157. Clem. Alex. Strom. VI. Jamblich. sect, VII. cap. 2.

du printemps au premier point de la constellation d'Ariès. Il est vrai que comme il étoit fort ignorant en astronomie, il explique ensuite cette révolution du Zodiaque, par je ne sais quelles combinaisons de cycles, qui n'ayant aucun fondement dans les mouvemens célestes, ne peuvent être d'aucun usage réel. Mais il est clair qu'il n'a pas entendu ce qu'il disoit lui-même, d'après les livres de Mercure; et qu'il s'agissoit là d'une *période du mouvement des fixes.*

C'est en 388 avant Jesus-Christ que la premiere étoile d'Ariès s'est trouvée dans le cercle de longitude, qui passe par le point de l'Equinoxe du printemps : elle étoit encore au même degré 38 ans après, *c'est-à-dire en 350, au temps* de la fin de la chronique Egyptienne, et c'est de la *révolution* entiere du mouvement des points équinoxiaux qu'il s'agissoit là. Aujourd'hui que ce mouvement nous est mieux connu, on compte 72 ans pour un degré, et 25920 pour les 360 degrés, ou pour la révolution du cercle entier,

Les anciens avoient des instrumens moins délicats que les nôtres, et leurs observations étoient plus grossieres. Ce qui est hors de doute pour les étoiles fixes : car à cet égard la grandeur des instrumens ne peut équivaloir à la finesse des divisions, et aux avantages que donnent les télescopes. Ainsi les changemens qui arrivent dans le lieu des étoiles fixes leur étoient moins sensibles. C'est pour cela qu'ils faisoient ce mouvement plus lent, et seulement d'un degré en cent ans.

Les Grecs [v] qui divisoient le Zodiaque en 360 degrés, comme nous, comptoient 36000 ans pour une révolution entiere; et c'étoit-là ce qu'ils nommoient la grande ou même la très-grande année.

Mais [x] les Egyptiens qui divisoient le Zodiaque en 365 degrés, suivant le nombre des jours de leur année, comme font encore les Chinois, donnoient 36500 ans à cette période : mais comme

[v] Cassander *ap. Plut. de Placit. philosoph.* cap. ult.
[x] Censorinus 18.

leur année étoit plus courte, environ d'un quart de jour, que l'année solaire vraie, ils ajouterent 36500 quarts de jour ou 25 ans Egyptiens à leur période pour une plus grande exactitude. Ces remarques qui n'ont été faites par personne, que je sache, prouvent ce me semble, que la somme totale de l'ancienne chronique, est précisément celle de la période du mouvement des étoiles, suivant les hypothèses de l'astronomie Egyptienne. Les Grecs ont ignoré le mouvement des fixes, avant Hipparque; mais leur ignorance ne prouve rien contre les Egyptiens, comme l'a prétendu le chevalier Marsham. Les Grecs alloient étudier l'astronomie en Egypte; et c'est là qu'ils avoient pris les premiers élémens de cette science. Mais les Egyptiens ne leur avoient donné que les notions les plus communes; et ils leur avoient caché un grand nombre de choses, suivant la remarque de Strabon. [y] Les

y Strasb. XVII. page 806.

Grecs ne les apprirent que quand les astronomes postérieurs traduisirent en grec les ouvrages des prêtres Egyptiens.

Des 36525 ans de la chronique Egyptienne, il y en avoit 33984 pour le temps du regne des Dieux; savoir 30000 ans pour le regne du Soleil, et 3984 pour celui de Saturne et des douze autres Dieux de la seconde classe jusqu'à Orus, fils d'Osiris. Ainsi il ne restoit que 2541 ans, pour la durée du regne des hommes, qui comprenoit aussi celui des héros *Mestréens* et *Aurites*. Moyse donne à l'Egypte le nom de *Metsraim* : ce que plusieurs écrivains Grecs traduisent par le mot de *Mestraei*. Les Arabes appellent encore aujourd'hui l'Egypte *Metsr*. Le nom d'*Orus* signifioit *Roi* dans l'ancienne langue Egyptienne (*Our* ou *Oro* en Cophthe.) Ainsi il est très-probable que les traducteurs de cette chronique auront mal à propos séparé les *Mestréens* et les *Aurites*; ces deux mots ne signifiant autre chose que les rois Mestréens ou

ou *Egyptiens*, dont les regnes étoient rapportés après ceux des Dieux, lesquels finissoient à Orus fils d'Osiris. Ces 2541 ans finissoient à la quinzieme année avant l'empire d'Alexandre, c'est-à-dire avant la conquête de l'Egypte par ce prince en 332; et par conséquent ils commençoient avec le temps historique, à l'an 2888 avant l'ère Chrétienne, c'est-à-dire, 1014 ans après le commencement des dynasties de Manéthon, qui comprenoient, non-seulement le regne d'Osiris, d'Isis, d'Orus et des dieux de la derniere classe, mais encore celui des dieux antérieurs à Osiris. Hérodote et Diodore commençoient au regne d'Osiris, et 616 ans plutôt que la chronique, *à cause qu'ils comprenoient les regnes d'Osiris, d'Isis, de Typhon et d'Orus.* Dicéarque commençoit au regne de Sesonchosis successeur d'Orus; et en comptant la durée du regne de ce prince, il com-

mençoit quarante-huit ans plutôt que la chronique.

Cette chronique ne compte que 92 regnes successifs, depuis le commencement des temps historiques jusqu'à Nectanébus. Apollodore [1] ayant ajouté 53 rois aux 38 marqués dans la chronique des rois Thébéens d'Eratosthène, comprenoit toute la durée des temps historiques, sous quatre-vingt-onze regnes successifs : ce qui s'accorde avec la chronique égyptienne. Manéthon comptoit 21 rois de plus, c'est-à-dire 113 au total : mais comme il comptoit en même temps 1014 de plus que la chronique ; il est clair qu'il comprenoit dans sa chronologie la durée des rois antérieurs au temps historique, et qu'il donnoit 48 ans à chacun de ces regnes, l'un portant l'autre.

On voit par là que les anciens ne sont pas aussi contraires les uns aux autres sur l'histoire d'Egypte, que le

[1] Syncell. page 9.

prétend M. Newton. Il ne seroit pas impossible de débrouiller le chaos de l'ancienne histoire des premiers temps, comme j'espere le montrer, quelque jour, plus au long. L'histoire de toutes les anciennes nations est extrêmement chargée de fables dans ses commencemens; mais en séparant la partie manifestement fabuleuse, de la partie donnée comme historique par les habiles gens de ces mêmes nations; en dégageant la vérité du milieu des traditions poëtiques et mystagogiques qui l'offusquent; en cherchant de bonne-foi la solution des difficultés qui se présentent et le moyen de lever les contradictions apparentes, on viendra *à bout* d'en dissiper les ténébres et de découvrir si ces histoires ont quelque certitude. Je l'ai déjà dit; mais je crois ne pouvoir trop le répéter dans un siecle, où, pour éviter le défaut d'une trop grande crédulité, on fait consister la justesse à tout nier, ou du moins à ne

voir jamais que les raisons de douter.

Le savant M. Halley a fait, sur les Périodes chronologiques des babyloniens, une remarque dont on n'a pas assez senti l'importance; car elle menoit à la pleine solution des embarras qui avoient paru jusqu'à présent insurmontables dans cette chronologie.

Berose [a] marquoit dans le premier livre de son histoire, que la durée de Babylone étoit de 150,000 ans. Cette durée comprenoit, outre le temps historique, le temps poëtique ou fabuleux, c'est-à-dire celui de la formation des êtres, lequel précédoit de plusieurs myriades Alorus, le premier homme et le premier roi de la Chaldée. Les babyloniens admettoient une progression assez lente dans la formation des êtres; et ils supposoient que pendant longtemps la nature, qui essayoit pour ainsi dire ses forces, n'avoit produit que des monstres, et que des êtres irré-

[a] Syncell. page 28 30 38.

guliers. Ainsi les temps historiques ne commençoient qu'au regne d'Alorus. La durée de ces temps étoit partagée en plusieurs intervalles, par époques différentes. Le premier intervalle depuis *Alorus* jusqu'à *Xisuthrus*, sous lequel arriva le déluge universel, comprenoit le regne de dix rois successifs; et la durée en étoit de 120 sares ou périodes chaldéennes.

Depuis le déluge de Xisuthrus, on comptoit neuf sares et demi jusqu'au regne d'Evéchoüs [b]. Après cet Evéchoüs on commençoit à marquer la durée par années solaires de 365 jours; et l'on comptoit 1865 ans jusqu'à la destruction de l'empire Assyrien, sous le dernier Sardanapale, arrivée en 608, lors de la prise de Ninive, comme je l'ai montré ailleurs [c]; ensorte que la durée des temps marquée en années

[b] Syncell. 78. 90. 92.

[c] Dissertation sur les assyriens de Ninive. Mémoires de littérature de l'académie des belles-lettres. Vol. V. page 404.

solaires dans les annales chaldéennes, commençoit à l'an 2473 avant l'ère chrétienne, quarante-trois ans avant la naissance d'Abraham.

La difficulté de cette chronologie roule donc toute entiere sur la partie du temps exprimée en *sares*. Abydène, après les astrologues judiciaires de Chaldée, évaluoit le sare à 3600 ans. Les chronologistes chrétiens [d] ont réduit ces sares à 3600 jours; mais les uns et les autres se sont également trompés: car une période de 3600 jours, qui font dix ans solaires moins 50 jours, n'a aucun fondement astronomique dans la révolution des corps célestes; et celle de 3600 ans ne peut être d'aucun usage civil à cause de sa longeur excessive.

La durée du sare étoit très-exactement déterminée dans les livres d'Astronomie chaldéenne; et c'est là que

[d] Syncell. page 3.

l'avoient pris Suidas[e], ou les écrivains copiés par cet auteur. On lit dans son dictionnaire, suivant la restitution fournie par le manuscrit de la bibliothèque du roi, et par un autre de la bibliothèque vaticane, que le *sare*, chez les chaldéens, contenoit 222 mois lunaires, ou dix-huit ans et demi, et que 120 sares faisoient 2220 ans[f].

On lit dans Pline que les éclipses reviennent au même lieu, au bout de 222 mois. Le manuscrit de Chiflet et celui de Norfolk, portent 223 mois, et M. Halley[g] croit qu'il faut préférer cette leçon et corriger Suidas sur ce pied-là. Cette excellente période de 223 mois, donne, comme le dit M. Halley, le retour des conjonctions de la Lune et du Soleil, et celui des nœuds assez exactement, au même point de l'écliptique. « Il s'en faut très-peu qu'elle

e Suidas. Σαρος *édit de Kuster.*

f Plein. II. cap. 13.

g Edmond Halley. Transact. Philosop. ann. 1691. S. 194.

» ne donne le retour de l'apogée, et
» celui de la planete, au même lieu du
« Ciel; ensorte qu'au bout de cette
» période le retour des éclipses se fait
» assez exactement au même lieu, à
» la même heure et dans la même
» quantité. M. Halley ajoute que l'uti-
» lité de cette période est très-grande,
» et qu'il l'a toujours trouvée conforme
» aux observations et aux calculs qu'il
» a faits par les autres méthodes ».
Ptolémée [h] marque formellement que les 223 lunaisons de cette période chaldéenne contiennent 6585 jours, huit heures : ce qui donne 18 ans babyloniens, ou égyptiens 15 jours, huit heures. Cette période [i] contenoit 241 mois périodiques, ou révolutions de la Lune dans son *écliptique*, plus 10 h. 40 m.; 239 révolutions de l'ano-

h Ptolom. Almag. IV. 2. add. Bullial. astron. lib. III. cap. 2. p. 110.

i Geminus, cap. 15. attribue formellement aux chaldéens cette période de 6585 jours $\frac{1}{2}$ ou celle de 19756 jours, formée en triplant la premiere pour éviter la fraction.

malie de la Lune, ou du retour de la Lune à son apogée; et 242 périodes ou révolutions du mouvement de la Lune en latitude.

Les avantages de cette période qui donnoit le retour des lunaisons et des éclipses au même lieu du Ciel, à très-peu près, lui firent donner le nom de *Sar* ou *Schar*, par les chaldéens [k] : ce qui signifie *restitutio*, retour, rétablissement; et son utilité pour l'usage de la vie civile l'avoit fait recevoir, avant que l'on eût perfectionné l'année solaire, ou qu'on l'eût établie pour l'usage commun, peut-être par des vues religieuses.

Les sares de la chronologie babylonienne sont donc des périodes de 223 mois synodiques moyens, de 29 jours 12 heures et quelques minutes. Le sare contenoit six *neres* [l] de 1097 jours 14

k Ptolom ibid. la nomme *Apocatastasis*.

l Le nere du sare civil contenoit 109 jours 6 heures 19 minutes, qui font égales à quatre mois périodiques de 109 jours 8 h. 41 m. La supputation de Kepler donne pour durée moyenne à 4 mois périodiques 109 jours 6 h. 52 m.

heures chacun, c'est-à-dire de 37 lunaisons et quelques jours, ou de trois années solaires et 44 heures.

Le nere contenoit dix *sosses*, chacun de 109 jours 18 heures 12 minutes; ce qui fait quatre mois de 27 jours 10 h. 33 minutes. Ces mois étoient moyens entre le mois périodique et entre le mois anomalistique, ou du retour de la Lune à son apogée.

Les usages astronomiques de ces divisions du sare, confirment invinciblement le témoignage de Suidas, puisqu'ils font voir que le sare et ses parties étoient des périodes astronomiques d'un usage réel dans la pratique. Il est étonnant que des choses si simples, et qui se présentent d'elles-mêmes, n'ayent point été remarquées jusqu'à présent, et qu'elles ayent échappé à des écrivains d'un génie et d'une érudition à laquelle je me reconnois fort inférieur.

La valeur des périodes chaldéennes

une fois déterminée, l'espace de neuf sares, deux neres et six sosses, qu'ils comptoient depuis le déluge de Xisuthrus jusqu'à l'établissement des années solaires, contenoit près de 171 ans solaires ou babyloniens; lesquels ajoutés aux 2473, qui résultent de la durée exprimée en années solaires, donnent l'an 2644, pour le commencement du temps historique, après le déluge de Xisuthrus. Si l'on ajoute les 120 sares qui ont précédé ce déluge, on aura 2156 ans; lesquels joints aux 2644 postérieurs au déluge, donnent l'an 4809, avant l'ère chrétienne, pour le commencement du regne d'Alorus, et pour le temps des premiers hommes: ce qui quadre parfaitement avec la chronologie de l'écriture, et montre que les traditions chaldéennes ne s'étoient pas altérées; puisqu'elles différoient si peu de celles qui avoient été portées par Abraham, originaire de Chaldée dans le pays de Chanaan, et que Moyse avoit conservées dans ses ouvrages.

Les antiquités égyptiennes remontoient plus haut que celles des chaldéens; et il est facile de s'en convaincre, non-seulement par le nombre des années qui résultent des évaluations précédentes, mais encore par le nombre des regnes successifs marqués dans les annales de l'une et de l'autre nation.

Les annales babyloniennes ne comptoient que 86 regnes des rois Chaldéens et Mèdes, jusqu'à Alexandre [m]. On sait que chez les grecs ce nom de *Mèdes* signifioit aussi les Perses, successeurs de Cyrus. On a vu plus haut que l'ancienne chronique égyptienne, qui commençoit le regne des hommes à Menès, comptoit 92 rois successifs; ce qui fait six regnes de plus que les annales babyloniennes n'en comptoient. On ne peut douter de la chronologie des chaldéens; parce qu'ayant cultivé l'astronomie de très-bonne heure, ils avoient de très-anciennes observations.

[m] Alex. Polyh. ap. Syncell. page 78.

On sait que Callisthène en trouva une dans un temple, laquelle précédoit de 1903 ans la prise de Babylone, par Alexandre, en 331, et qui par conséquent avoit été faite 2234 ans, avant l'ère chrètienne, et treize ans, environ, avant la naissance d'Abraham. Tout le monde connoît cette observation : mais je ferai voir ailleurs qu'ils en avoient d'autres, auxquelles on n'a point fait d'attention, et qui, quoique moins anciennes, précédoient cependant Nabonossar d'un assez grand nombre de siecles.

Cette observation générale, sur les anciennes histoires d'Egypte et de Chaldée, est devenue plus longue que je ne pensois; et je prie le lecteur de le pardonner au desir que j'ai eu de lui rendre compte de mes idées sur cette matiere, afin de connoître par le jugement qu'il en portera, si elles sont aussi justes qu'elles me le paroissent. Je passe donc aux trois propositions

que je me suis proposé d'établir contre M. Newton.

§. II.

Accord de tous les anciens sur le temps de Sésostris.

A l'égard du premier article, je me contenterai de montrer que tous les anciens se sont accordés sur le temps de Sésostris, et que tous l'ont fait régner près de 500 ans avant Sésac.

Selon Hérodote, Sésostris et Phéron étoient antérieurs au regne de Protée, contemporain de la prise de Troye; puisque Ménélas et Hélene, écartés par une tempête, allerent à sa cour en revenant de Troye. Hérodote met la prise de cette ville en 1280, comme on l'a vu : donc, à ne prendre les trois regnes de Sésostris, de Phéron et de Protée, que pour un siecle, (celui de Sésostris a duré seul 59 ans). Sésostris a commencé en 1380.

Le même historien compte 900 ans, entre son temps et celui de Méris, prédécesseur immédiat de Sésostris : ce qui donne précisément l'an 1383 ; année qui est la fin du regne de Méris, selon le calcul précédent. L'expédition de Sésac contre le roi de Juda est de l'an 974, selon M. Newton, et postérieure de 409 ans au commencement de Sésostris, selon Hérodote.

Diodore compte un plus grand nombre de regnes, entre Sésostris et la guerre de Troye, parce qu'il plaçoit ce dernier événement cent ans plus tard que ne faisoit Hérodote. Les grecs, cherchant dans la suite des rois égyptiens le prince qu'Homere nomme Protée ou Polybe, n'avoient pour se conduire d'autre regle que la date de la prise de Troye; car ce prince étant un personnage imaginé par Homere, de même que le voyage de Ménélas et d'Hélene en Egypte; tous les rois du catalogue égyptien convenoient également, pourvu

qu'ils eussent regné au temps où l'on mettoit la prise de Troye.

M. Newton appuye beaucoup sur la variété que l'on remarque sur cet article de la distance du regne de Protée, à celui de Sésostris, dans les écrivains grecs. Mais il n'a pas songé que cela même prouvoit que le regne de Sésostris étoit fixe et déterminé exactement dans la chronologie égyptienne; c'est pour cela qu'il se trouvoit plus proche de la guerre de Troye, dans la chronologie d'Hérodote, et plus éloigné dans celle de Diodore. Hérodote fait Protée petit-fils de Sésostris. Diodore compte au moins dix regnes, entre Sésostris et *Kétès*, qui est, selon lui, le Protée d'Homere.

Ces dix regnes font 200 ans, selon l'évaluation que M. Newton lui-même a établie : donc Sésostris a régné vers l'an 1384, puisqu'il étoit antérieur de dix regnes ou de deux cens ans à l'an 1184, dans lequel Diodore place la

prise de Troye. Donc Hérodote et Diodore s'accordoient dans la date du regne de Sésostris. Car évaluant les trois générations d'Hérodote à cent ans, Sésostris aura vécu vers l'an 1380, cent ans avant la prise de Troye, en 1280.

Le même Diodore [a] marque formellement que depuis le regne de *Chemmis* ou de *Chembés*, jusques au temps dans lequel il écrivoit son histoire, l'intervalle est au moins de mille ans. Ce Chemmis est au moins le vingtieme successeur du grand Sésostris, selon Diodore. Car cet historien marque en général plusieurs rois entre le fils de Sésostris et le tyran Ammosis, détrôné par l'Ethiopien Actisanès; et Chemmis étoit le dix-septieme depuis Actisanès. Diodore [b] alla en Egypte dans la cent quatre-vingtieme olympiade, vers l'an 57, avant l'ère chrétienne : donc Chemmis a regné l'an 1060 environ. Les dix-neuf

a Lib. I. page 40.
b Lib. I. page 29.

regnes qui l'ont précédé font environ 380 ans : donc Sésostris le premier de ces 19 rois régnoit vers l'an 1440. Cette date est un peu plus ancienne que celle qui résultoit du calcul précédent ; mais elle ne s'éloigne pas assez pour qu'il ne soit pas facile de les concilier.

Diodore[p] ajoute à ce qu'il a dit de Chemmis, que, selon d'autres écrivains le temps de son regne précédoit celui de son voyage en Egypte non pas seulement de mille ans, mais de 3400 entiers. La différence de ces deux sommes est énorme, et ne se peut concevoir si l'on ne suppose que la derniere est composée d'années de quatre lunaisons, dont les 3400 font 1043 ans égyptiens. Il faut se ressouvenir que Diodore dit *au moins mille ans* : ce qui suppose une fraction, et met le regne de Chemmis plus de mille ans avant la cent quatre-vingtieme olympiade, ou la 57.e année avant l'ère chrétienne qui est celle du voyage de Diodore en Egypte.

p Diod. pag. 40.

Nous voyons dans l'extrait de Ctésias [q], que le dixieme roi d'Assyrie étoit nommé de deux façons différentes, *Altadas* et *séthos*. Ce dernier nom est égyptien, et celui même que Manéthon donne à Sésostris. Ce conquérant avoit soumis la plus grande partie de la haute Asie [r]; son nom devoit se trouver dans les annales assyriennes; et il est assez probable que ce nom aura été joint à celui du prince sous lequel l'Assyrie devint tributaire du roi d'Egypte.

Suivant la chronologie de Ctésias, le commencement du regne d'Altadas précede de 1002 ans la ruine de Ninive, arrivée l'an 608 avant l'ère chrétienne: donc il est de l'an 1610 avant cette époque [s]; et comme il a duré 32 ans, sa fin est de l'an 1578; et c'est un peu avant cette année que Sésostris doit avoir fait la conquête de la haute Asie,

q Syncelle, page 108.

r Arrien. Indica, p. 174. adde Parthica ap. Phot. codice 58.

s Differt. *sur la chronol. assyrienne*, mém. de l'académie des belles-lettres, vol. V.

c'est-à-dire, plus de 580 ans avant l'expédition de Sésac dans la Judée.

Aristote [i] nous assure que le regne de Sésostris est beaucoup plus ancien que celui de Minos : il observe que l'Egypte, qui a été policée de très-bonne heure, avoit été distribuée en diverses portions par rapport aux différentes classes dans lesquelles ses habitans avoient été rangés selon leur profession; il attribue cette institution à Sésostris lequel a vécu, dit-il, *un temps considérable avant Minos*. M. Newton met la mort de Minos, huit ans avant celle de Sésostris ; et le témoignage d'Aristote lui est formellement contraire.

L'auteur de la chronique de Paros [k] marque l'an 302 avant la guerre de Troye, pour celui du passage de Danaüs dans l'isle de Rhodes, et de-là dans la Grece. Selon Manéthon, suivi en cela par M. Newton, Danaüs est le même

i Aristoteles de républ. VII, c. 10.

k Chronic. inter marmora oxon.

qu'Armaïs; et son frere Egyptus est le même que Sésostris : donc ce dernier régnoit en Egypte, 302 ans avant la prise de Troye. Nous voyons par les fragmens de Castor, conservés dans la chronique d'Eusebe, que le commencement de Danaüs à Argos, tomboit à l'an 310, ou du moins à l'an 293 avant la prise de Troye.

Si cet événement est de l'an 1184, comme le dit Eusebe, le regne de Sésostris, frere de Danaüs, tombera à l'an 1494 ou à l'an 1477. S'il est de l'an 1280, comme l'ont cru Hérodote, Thucydide et les premiers chronologistes, l'arrivée de Danaüs sera des années 1590, 1582, ou du moins 1573. C'est une différence de 17 ans, laquelle est peu considérable dans une histoire si reculée et si peu connue.

Dicéarque, disciple d'Aristote, cité par le Scholiaste d'Appollonius*, compte 456 ans entre le regne de Nilus et la pre-

* Scoliast. Apoll. IV. v. 272.

miere olympiade ; on compte au-moins 13 regnes entre Nilus et Sésostris. A ne les prendre qu'à 20 ans l'un portant l'autre, ce sera 260 ans ; lesquels ajoutés à l'an 1213 ou au temps de Nilus, donnent l'an 1473 pour le temps de Sésostris. Si par la premiere olympiade on entend celle d'Iphitus, ce sera l'an 1581. Nous verrons dans la suite combien ce dernier calcul s'accorde avec celui de Manéthon, dont les ouvrages sont postérieurs à ceux de Dicéarque.

Je pourrois grossir cette liste des auteurs anciens qui se sont accordés à mettre le regne de Sésostris, plusieurs siecles avant la guerre de Troye, et par conséquent long-temps avant le Sésac de l'écriture. Le poëte Apollonius y, disciple de Callimaque et successeur d'Eratosthène dans l'intendance du *Musaeum* d'Alexandrie, fait Sésostris antérieur de plusieurs siecles à l'expédition des Argonautes. Ce poëte savant dans

y Lib. IV. Argon.

l'antiquité, et qui écrivoit en Egypte à la cour d'un roi aussi curieux de l'ancienne histoire, que l'étoit Ptolémée Philadelphe, devoit être instruit du temps de Sésostris ; et il n'est guere probable qu'il eût fait un anachronisme inutile absolument à l'économie de son poëme ; car il ne parle de Sésostris que par occasion. Strabon [1] dit formellement en deux endroits que Sésostris étoit antérieur à la guerre de Troye, et il parle en diverses occasions des monumens, des colonnes, des inscriptions que ce prince avoit placées en plusieurs des pays où il avoit porté ses armes. Ces monumens existoient au temps de Strabon. Je ne duis m'empêcher de remarquer en passant qu'il y en a quelques-uns qui subsistent encore aujourd'hui sur les bords de la mer rouge. [a] Marsham a prétendu que Josephe croyoit Sésostris le même que Sé-

[1] Lib. I. Page 38. & XVII. page 804.

[a] *Perizonius Orig. Ægyptiaca*, a déjà remarqué et relevé la méprise de *Marsham*.

sac : cependant Josephe est dans un sentiment tout contraire ; il se plaint de ce qu'Hérodote a confondu les expéditions de ces deux princes, et de ce qu'il a attribué à Sésostris l'entreprise faite sur la Palestine par Sésac. Donc il regardoit ces deux princes comme deux hommes différents, dont le temps et dont les exploits étoient distingués. *Hérodote*, dit Josephe en termes formels, *ne s'est trompé qu'au nom du roi*. Je ne m'étendrai point sur les preuves de raisonnement que l'on peut opposer à l'identité de Sésostris et de Sésac : la plupart ont été mises dans un fort grand jour, par Prideaux, dans ses notes sur les marbres d'Arondel, par Périzonius, dans ses *origines Ægyptiacae*, et en dermier lieu, par M. *Cumberland*, évêque de *Peterborrough*, dans son ouvrage posthume sur l'histoire de *Sanchc-niaton*, dans la quatrieme section du second livre. Je ne m'étends ici que sur les preuves qui me sont particuliéres

ponr

pour le fonds, ou du moins pour la forme et pour les conséquences nouvelles que j'en tire.

§. III.

Que cette date de Sésostris est la seule qui puisse convenir avec l'écriture et avec l'histoire de Moyse.

M. Newton prétend que l'écriture ne permet pas de placer l'expédition de Sésostris, contre les peuples de Palestine et de Syrie, ni la conquête de la haute Asie, ailleurs qu'au temps de Sésac ; parce que c'est la plus ancienne mention qui soit faite dans l'écriture d'une guerre, entreprise par les égyptiens, contre les peuples de Syrie. Cette objection seroit bonne contre ceux qui voudroient mettre l'expédition de Sésostris au temps de Salomon, de David, de Saül, ou même du gouvernement des juges qui ont succédé à Josué ; comme l'a fait le P. Pézron.

L'écriture, qui nous rapporte l'histoire de ces temps-là, n'auroit pas manqué de parler d'un événement aussi considérable que la conquête de la Palestine et de la Judée, par Sésostris; les Hébreux seroient retombés, au moyen de cette conquête, sous la puissance de ces mêmes égyptiens, de la tyrannie desquels Dieu venoit de les délivrer.

Mais le silence de l'écriture ne prouve rien contre ceux qui mettent les conquêtes de Sésostris avant l'exode, et pendant le cours des 430 ans de la captivité des juifs en Egypte. Ces 430 ans ont commencé l'an 1932, avant l'ère chrétienne, et finissent l'an 1502, c'est-à-dire l'année même de l'exode, 480 avant la fondation du temple. Cette fondation du temple est de l'an 1022, avant l'ère chrétienne; car il est constant, par le témoignage formel du prophete Ezéchiel, que la cinquieme année de la captivité de Joachim, année

répondante à l'an 591 avant J.-C., étoit la 390e. depuis la consommation du schisme des dix tribus. Ce schisme arrivé après la mort de Salomon, est de la 37e. année depuis la fondation du temple. Joignant donc les 36 ans du regne de Salomon aux 390 du schisme religieux d'Israël, on aura 426 ans, qui joints aux 60 ans écoulés, depuis la captivé de Joachim, antérieure de 5 ans à la date de la prophétie d'Ezéchiel, jusqu'au regne de Cyrus et à la liberté des juifs, donneront 486 ans. Le retour des juifs est de l'an 536. Donc ajoutant à cette date les 486 ans, on aura, pour époque de la fondation du temple, l'an 1022 avant Jesus-Christ. Cette fondation est postérieure à l'exode de 480 ans, selon le texte formel de l'écriture. Donc l'exode est arrivé l'an 1502, avant Jesus-Christ.

L'écriture ne nous apprend aucun détail suivi, de ce qui s'est passé dans la Palestine, pendant les 430 ans du

séjour en égypte, c'est-à-dire depuis le passage de Jacob, en ce pays l'an 1932, jusqu'à l'exode ou la sortie d'Egypte, en 1502. Elle marque seulement qu'en Egypte, les hébreux commencerent à être tourmentés, vers l'an 1845, c'est-à-dire après la mort des fils de Jacob; que la persécution devint très-violente au temps de la naissance de Moyse, et vers l'an 1589; que les années suivantes, quoique la violence de la persécution contre les hébreux devînt moins vive, néanmoins leurs fers n'en étoient pas moins pesans, et qu'on les obligeoit de travailler pour l'embellissement et la fortification de l'Egypte. L'écriture n'entre dans aucun détail au sujet de l'Egypte : on doit cependant conclure que ce royaume étoit très - puissant pendant la vie de Moyse, de ce que les juifs ne pouvoient se délivrer du joug pesant, sous lequel ils gémissoient.

Or c'est précisément vers le temps de la jeunesse de Moyse, qu'a regné

Sésostris, et qu'il a conquis une partie de l'Asie : l'histoire de Manéthon le démontre. Cet écrivain nous apprend, dans le long fragment conservé par Joseph [b], que le premier exploit de Sésostris fut l'entiere expulsion des pasteurs qui, ayant repris de nouvelles forces par la jonction des habitans de la Palestine, dont ils étoient originaires, se vengeoient sur les peuples de la basse Egypte, de la cruelle persécution qu'Aménophis, pere de Sésostris, exerça contre eux, par zele de religion et à l'instigation d'un prêtre égyptien : car l'intolérance étoit un des dogmes de cette religion.

Les pasteurs furent entiérement chassés d'Egypte, *511 ans* après leur premiere invasion ; et cette invasion s'étoit faite, selon le même Manéthon, l'an 700 du cycle sothiaque, ou de la période chronologique et religieuse des égyptiens. Le commencement du

[b] Joseph. cont. App. I.

regne de Sésostris et la derniere expulsion des pasteurs est donc arrivée l'an 1211 d'un cycle égyptien.

Ce cycle contenoit 1460 ans de 365 jours chacun, et il étoit égal à 1459 ans juliens. Nous voyons par le témoignage formel de Censorin, que l'année 138, de l'ère chrétienne, fut la premiere d'un nouveau cycle; ensorte que le cycle précédent avoit commencé l'an julien 1322, avant l'ère chrétienne. La 1211e. année de ce cycle, tombe à l'an 112, avant l'ère chrétienne, le 211e. depuis Alexandre, et le quatorzieme de Ptolémée Soter. La sept centieme année du même cycle tombe à l'an 622, avant Jesus-Christ, et au regne de Psammétique, 95 ans seulement avant la conquête de l'Egypte, par Cambyse. La défaite des pasteurs ne peut donc être placée dans ce cycle, et il faut la chercher dans le précédent. Il a commencé l'an julien 2781, avant Jesus-Christ; la 1211e. année de ce

cycle est la 1570e. année avant Jesus-Christ, et la 61e. avant l'exode. Cette année 1570 est donc, suivant Manéthon, celle de l'entiere expulsion des pasteurs et du commencement de Sésostris. Il a régné 59 ans : donc il est mort 3 ans avant l'exode ; ce calcul quadre, comme on le voit, avec la chronologie d'Hérodote, de Ctésias, de l'auteur de la chronique de Paros, d'Aristote, de Dicéarque, de Castor et de Diodore ; car dans ces déterminations de synchronismes des histoires anciennes de peuples différens, il ne s'agit pas de chicanner sur quelques années ; c'est beaucoup, comme M. Newton l'a établi lui-même, quand les événemens se rapportent à la durée de la même génération.

Le temps du Sésostris de Manéthon se peut encore déterminer par une autre voie, c'est-à-dire, en remontant de la destruction de l'empire égyptien par les

ε Préface du canon chronologique.

Perses, jusqu'au regne de ce prince. Cette méthode aura l'avantage de montrer la distinction de Sésostris et de Sésac nommé *Sésonchys* ou *Sésonchosis* par Manéthon.

L'Egypte fut conquise par Cambyse sur Psamménite, fils d'Amasis, l'an 525 avant l'ère chrétienne. Psamménite fut le dernier de la vingt-sixieme dynastie égyptienne. *Sésonchys*, premier roi de la vingt-deuxieme dynastie, monta sur le trône, l'an 972 avant Jesus-Christ, 467 ans avant la fin de Psamménite. Ce nombre est déterminé par la comparaison de la durée des regnes marquée dans l'ancienne chronique; dans Hérodote, dans Diodore et dans les extraits de Manéthon, faits par Jule Africain et par Eusebe, lesquels different peu l'un de l'autre.

Le nom de Sésonch[d] ou Sésonchys

[d] Ce nom eſt le même que celui du *Séſonchoſys* de Dicéarque; du premier roi qui succéda à Orus, & qui établit les premieres loix de la ſociété. C'eſt ce que ſon nom ſignifie. *Seſ-ſonkh-Os; unitæ, coagulatæ vitæ dominus.* Il n'y

est le même que celui de Sésac. La premiere année de son regne est la derniere de celui de Salomon, en sorte que l'on est plus surpris de voir qu'au mépris de l'alliance qui avoit été entre les deux rois, et de la bonne intelligence qui étoit entre l'Egypte et la Judée, Sésac favorise la révolte de Jéroboam, déclare la guerre à Roboam, attaque Jérusalem, et ne leve le siege qu'après l'avoir forcée de se racheter du pillage par le sacrifice des richesses du temple. Sésonchys, chef d'une nouvelle dynastie ennemie de la famille précédente, cherchoit à détruire la puissance du roi des Juifs, et à le mettre hors d'état de penser à venger son allié détrôné.

La durée des trois dynasties antérieures à Sésac, savoir, de la 21.e, de la 20.e et de la 19.e, est de 566 ans,

a point de pays ou les listes des rois n'offrent des exemples de cette répétition d'un même nom porté par des princes très-différens.

lesquels ajoutés à l'an 994, donnent l'an 1560 pour le commencement de Sésostris ou de Séthos, premier roi de la 19e. dynastie. Cette date ne differe de celle qui a été determinée par la chronologie précédente, que de dix ans; et cette différence peut même venir de ce que dans la premiere méthode, j'ai commencé le regne de Sésostris à la défaite des pasteurs [e], qui, selon Manéthon, arriva du vivant d'Aménophis, pere de Séthos. Manéthon marquoit la durée de ces dynasties en années, en mois et en jours. Eusebe et Africain ont négligé les fractions, lesquelles sur plusieurs regnes successifs peuvent aisément monter à dix ans. La premiere méthode fondée sur un calcul d'années entieres est infiniment plus assurée, et je ne crois pas que l'on puisse s'empêcher de la recevoir.

e Joseph. contr. Appion.

SECTION II.

§. I.

Caractere de Manéthon et certitude de ses ouvrages historiques.

M. Newton affecte un profond mépris pour le témoignage de Manéthon, mais il ne nous en dit point la raison. Manéthon, qui étoit *grand prêtre d'Héliopolis et garde des archives sacrées*, avoit écrit en trois livres une histoire d'Egypte, qui étoit tirée des chroniques conservées dans les archives du Temple, *commises à sa garde*. Cet ouvrage étoit moins un corps systématique qu'une compilation des différentes chroniques, qui contenoient l'histoire de chaque dynastie, ou de chaque famille séparément. Jules Africain et Eusebe qui nous ont donné deux extraits

différens de l'ouvrage de Manéthon, n'en ont pas compris le plan; et comme ils le trouvoient contraire à leur chronologie, ils ont fait plusieurs réductions et plusieurs changemens pour l'ajuster à leurs hypothèses.

Le chevalier Marsham est, je crois, le premier qui ait cru que plusieurs de ces dynasties étoient collatérales, et que le nom et l'histoire du même prince se trouvoient rapportées dans les dynasties différentes.[f] Le P. Pézron et M. le comte de Boulainvilliers ont profité de l'ouverture donnée par Marsham. Mais comme le chronologiste Anglois vouloit établir le calcul abrégé, et que le P. Pézron vouloit établir celui des septante et de Josephe pour les temps postérieurs à l'exode, ils cherchoient moins à éclairer l'histoire d'Egypte qu'à l'ajuster avec leur systême. M. le comte de Boulainvilliers a été plus loin qu'eux; et il est le premier qui ait donné la véritable

f Antiq. des temps, hist. univers. manuscrite.

date du regne de Sésostris : mais comme *il* tenoit encore à plusieurs hypothèses particulieres, il n'a pas fait tout ce que l'on devoit attendre d'un aussi habile homme que lui.

Pour revenir à l'ouvrage de Manéthon, il étoit d'une très-grande exactitude dans la chronologie, autant que l'on peut en juger par le long fragment rapporté dans Josephe : la durée des regnes y étoit marquée en années, en mois et en jours. Il avoit soin de distinguer ce qu'il avoit tiré des annales sacrées, d'avec ce qu'il ajoutoit sur la tradition, ou sur des mémoires moins authentiques que ceux des archives sacrées. Josephe le croit contraire au récit de Moyse parce que Manéthon, zélé pour la religion Egyptienne, combattoit celle des Juifs : mais il est facile de montrer par Manéthon lui-même, et par les circonstances de son propre récit, la fausseté des imputations qu'il fait aux Juifs. Ces imputations sont des

conséquences qu'il tire des faits ; et il ne faut pas les confondre avec les faits rapportés nuement et simplement.

L'existence de ces annales et de ces archives sacrées, commises à la garde de Manéthon, et dont il s'étoit servi pour composer son histoire, est une chose que l'on ne peut révoquer en doute. Il est vrai que lorsqu'Artaxerxe-Ochus ravagea l'Egypte pendant la 108eme. olympiade, il enleva des temples presque tous les anciens livres sacrés, et les fit porter en Perse. [g] Mais l'eunuque Bagoas, son favori, permit aux prêtres Egyptiens de les racheter pour de grosses sommes; ce qu'ils firent à peu-près vers l'an 340, cinquante ou soixante ans avant le temps auquel Manéthon écrivit son histoire. Il avoit tiré des mêmes livres sacrés plusieurs autres ouvrages de théologie, d'astrologie et de philosophie morale. L'Egypte étant soumise aux Grecs, qui n'avoient pas

[g] Diod. lib. XVI, page 537.

pour la religion Egyptienne la même aversion qu'avoient eue les Perses, grands ennemis des idoles d'hommes ou d'animaux, Manéthon espéra pouvoir porter les Grecs à embrasser la religion Egyptienne ; et il travailla à la leur faire connoître.

Ce qui nous reste de fragmens de Manéthon un peu entiers nous montre qu'il avoit non-seulement extrait avec soin les mémoires des archives sacrées, mais comparé ces mémoires entr'eux ; et que lorsqu'il avoit trouvé des différences, il les avoit remarquées, pour mettre ses lecteurs en état de décider.

Tous les anciens qui ont cité Manéthon, en parlent comme d'un écrivain exact et judicieux. Sur quoi se fonde M. Newton pour rejetter son témoignage dans l'histoire Egyptienne ?

Je ne puis m'empêcher de le remarquer ; il est étonnant que M. Newton veuille nous faire recevoir une histoire Orientale, construite uniquement sur

les traditions des poëtes et des mithographes Grecs ; et que ces écrivains, dont il rejette le témoignage sur leur propre histoire, lui semblent préférables sur les antiquités de l'Egypte, de la Phénicie et de la Babylonie, qu'ils ne connoissoient que par des récits vagues de marchands et de voyageurs, aux écrivains Egyptiens, Tyriens et Babyloniens, ou aux Grecs habiles qui, ayant voyagé dans ces pays, avoient consulté avec soin les prêtres et les savans, pour s'instruire de ces histoires, ou s'étoient même fait traduire les annales de ces pays.

Les traditions des poëtes Grecs sur les généalogies de Belus, d'Agénor, d'Isis, d'Epaphus, de Lybis, d'Egyptus, de Danaüs, qu'il adopte, font foi que je ne lui impute rien de mon chef. Il préfere le témoignage d'Eschyle sur la suite des rois de Perse, à celui d'Hérodote, de Ctésias et des historiens exacts, et rejette le témoignage du même Eschyle

sur la *généalogie* des descendans de Danaüs dans la Grece, sur la *suite* des générations depuis Prométhée jusqu'à Hercule; quoique ces générations fussent *déterminées* par les regnes d'autant de rois d'Argos, et des autres capitales de la Grece.

Les principes de critique que suit M. Newton ne sont pas extrêmement fixes. En même-temps que sur les plus *foibles objections*, il rejette le témoignage des historiens Grecs, Egyptiens, Phéniciens et Babiloniens, de même que l'autorité des plus habiles critiques de l'antiquité [h]; on le voit sur une circonstance de l'histoire d'Osiris citer le témoignage de *Vaséus*, c'est-à-dire d'un écrivain Flamand du 16eme. siecle, et d'un écrivain qui recevoit pour vrais les ouvrages supposés par Annius de Viterbe. Si l'autorité de Vaséus suffit pour prouver que Sésostris passa en

h Newton Chron. page 227.
Vasœi Chronic. Rer. Hispaniæ 1552.

Espagne, y défit Gérion, et y fit construire un temple dans lequel il fut adoré; s'il faut conclure de-là qu'Osiris et Sésostris sont la même chose que l'Hercule adoré à Cadis, il faudra aussi recevoir sur la même autorité de Vaséus, la suite fabuleuse des anciens rois de l'Ibérie occidentale, le voyage de Noë en Espagne, etc. Il faudra dire avec Vaséus qu'Osiris a combattu et tué Gérion 539 ans après le déluge, et 1775 avant l'ère chrétienne. Car les dépositions sont indivisibles; et Vaséus n'étoit pas mieux instruit sur les faits, dans lesquels M. Newton suit son témoignage, que sur les faits dans lesquels il s'en écarte.

On verra encore dans la suite plusieurs autres exemples de cette critique particuliere à M. Newton. Je vais passer à l'examen de ma seconde proposition, et montrer combien la chronologie de Manéthon est conforme au système de l'écriture, et par conséquent combien elle mérite de créance.

§. II.

Conformité du témoignage de Manéthon avec la chronologie et l'histoire des Hébreux tirées de l'écriture.

Quoique l'écriture donne ordinairement à l'Egypte le nom de Misraïm, fils de *Cham*, elle lui donne aussi quelquefois celui de *Cham* [i]; et comme c'est le seul pays particulier qu'elle désigne par le nom d'un des trois fils de Noë, on en doit conclure que les Egyptiens sont de tous les peuples dont elle parle, ceux qui étoient les plus anciens.

On voit par l'histoire d'Abraham [k] que dès l'an 2140 avant l'ère chrétienne, l'Egypte faisoit un royaume séparé qui avoit une forme constante de gouvernement, et des loix sages qui condamnoient l'injustice et la violence dans ceux mêmes qui étoient revêtus du pouvoir souverain. Au temps de Joseph,

i Voyez Bochart. Phaleg. IV, 1.
k Genes. cap. XII.

c'est-à-dire, deux siecles après Abraham, en 1939, la divination et les pratiques du culte religieux étoient établies. Les bergers et ceux qui se nourrissoient de la chair des bœufs, des moutons et des chevres, étoient en abomination, parce que ces animaux étoient consacrés aux dieux [l]. Les cérémonies des embaumemens étoient dès-lors reglées à quarante jours; et la durée du deuil à 70 jours [m]. L'ordre sacerdotal étoit distingué du reste des citoyens, et formoit une classe séparée, exempte des impositions, possédant librement la portion de terre qui lui étoit assignée par l'état, et recevant dans des temps de famine des secours extraordinaires aux dépens du trésor public.

Dès - lors on commença à payer au prince le cinquieme des fruits de la terre [n]. Moyse observe que cette imposition réglée par le conseil de Joseph,

l Genes. cap. L. 3.
m Genes. XLII, 22-26.
n Ibid. 24.

subsistoit encore de son temps, et nous voyons qu'elle continua jusqu'aux derniers temps. On ne trouvera rien dans l'écriture qui ne favorise la prétention des Egyptiens sur l'ancienneté de leur monarchie : non qu'elle nous permette de croire ces milliers d'années qu'ils comptoient dans la partie mythologique de leurs annales ; mais parce qu'elle nous représente leur royaume comme le plus ancien de tous ceux de l'orient ; et à cet égard elle est conforme à l'histoire de Manéthon.

Il en sera de même du temps auquel Manéthon fait vivre Sésostris. Par sa chronologie, le regne de ce prince tombe sur les 80 premieres années de la vie de Moyse, et l'écriture est extrêmement favorable à ce calcul.

Tous les écrivains grecs [o] s'accordent à regarder Sésostris comme l'auteur de tous les ouvrages publics, construits dans l'Egypte inférieure, pour l'embellisse-

o Herod. l. 108. 137. &c. Strabon. XVII. 790. 804. &c. Diod. I. 36.

ment et la commodité de ce pays. Ils lui attribuent les canaux creusés pour répandre les eaux du Nil, et pour rendre la basse Egypte fertile. Les chaussées, les ponts, les quais, les digues et tous les autres ouvrages entrepris pour faciliter la communication entre les villes, ou pour les défendre des ravages de l'inondation, avoient été commencés et achevés sous Sésostris. La plupart étoient ornés d'inscriptions dans lesquelles ce prince se glorifioit d'être venu à bout de ses entreprises sans y avoir employé le travail d'aucun Egyptien naturel [p]. *Tout cela étoit*, disoit-il, *l'ouvrage des esclaves et des étrangers.*

Nous voyons dans l'écriture que pendant les 80 ans qui précéderent l'exode, (ce qui comprend le regne de Sésostris et celui de son pere, suivant la chronologie de Manéthon,) les Hébreux, esclaves des Egyptiens, avoient été employés continuellement à des travaux

[p] Diod. l.

publics de ce genre [q], c'est-à-dire, à préparer et à cuire des briques pour construire des chaussées et des remparts pour fortifier les villes. Les Hébreux étoient en très-grand nombre, à ce que nous marque l'écriture [r]. au temps de l'exode Moyse trouva plus de 625000 hommes au dessus de 20 ans, et en âge de porter les armes, sans compter les femmes, les vieillards et les enfans : ce qui devoit faire un nombre trois ou quatre fois plus grand. Ce nombre prodigieux d'ouvriers, occupés pendant près d'un siecle à cuire des briques, à fortifier des villes et à revêtir des quais et des chaussées, ne désigne-t-il pas le tems du prince auquel tous les Egyptiens rapportoient tous les ouvrages de ce genre ; et de celui qui avoit changé la face de la basse Egypte, par des travaux auxquels il n'avoit employé que des esclaves étrangers ? Peut-on placer ailleurs le regne de Sésostris ?

q Exod. I. 11. 14.
Num. I. 48. III. 39.

Dès le temps de Moyse, l'Egypte entiere étoit arrosée par des canaux creusés de main d'homme [f]. *Le pays où vous allez entrer*, dit-il aux Juifs, en leur parlant de la terre de Chanaan, *n'est point semblable à l'Egypte* [t]. *Ce n'est point une terre qu'il faille arroser à la main, après que l'on a semé, et où il faille conduire l'eau avec peine par des canaux. C'est un pays de plaines et de montagnes arrosé par les eaux du ciel, et qui découle de lait et de miel*, c'est-à-dire, dont les plaines et les montagnes sont couvertes d'herbe, et nourrissent des troupeaux, et dans lequel les terreins les plus arrides sont couverts de fleurs sur lesquelles les abeilles recueillent le miel que les hommes tirent ensuite de leurs ruches sans aucune fatigue.

f Deuteron. XI, 10.

t L'Hébreu dit : le pays où vous allez entrer n'est pas comme la terre d'Egypte, où après qu.on a femé, on fait venir l'eau par des canaux, pour l'arrofer, comme on fait dans les jardins.

Le

Le détail historique du regne de Sésostris, dans Manéthon, quadre parfaitement avec les faits rapportés dans l'écriture. Elle nous apprend que 80 ans avant l'exode, vers l'an 1589 avant Jesus-Christ, il s'éleva une violente persécution contre les hébreux; et que le roi qui régnoit alors, voulut les exterminer en faisant périr tous les enfans mâles, qui naissoient dans leurs familles. C'est en conséquence de cet ordre barbare que Moyse fut exposé sur les eaux.

Selon la chronologie de Manéthon, Aménophis, pere de Sésostris, monta sur le trône l'an 1590; dix-neuf ans et demi avant l'entiere expulsion des pasteurs. Dès la premiere année de son regne, par des vues superstitieuses et à l'instigation d'un prêtre égyptien, il excita une violente persécution contre ceux que les égyptiens nommoient les *impurs*. On appelloit ainsi en Égypte, ceux qui ne se soumettoient pas aux

pratiques de la religion égyptienne; les *mangeurs de chair*, et ceux qui menoient une vie pastorale. Ce nom d'impurs comprenoit les hébreux, de même que les *Hicsos* ou que les pasteurs qui avoient envahi l'Egypte, il y avoit cinq siecles. Aménophis, sous prétexte de purger le pays de ces impurs, voulut les exterminer. La violence de la persécution les obligea de prendre les armes, et d'appeller à leur secours ceux des pasteurs qui s'étoient établis dans la Palestine, après avoir été chassés de l'Egypte.

Osarsyph, prêtre égyptien, se mit à leur tête; et le parti des impurs se grossissant tous les jours par la jonction des mécontens, le roi Aménophis fut contraint de se retirer dans la Thébaïde, sur les confins de l'Ethiopie, avec son fils Sésostris, âgé seulement de cinq ans. Les rebelles demeurerent maîtres de l'Egypte inférieure, pendant 13 ans entiers, y exerçant toutes

les *cruautés* qui accompagnent les guerres civiles, lorsque le zele aveugle de la superstition enflâme des esprits déjà *échauffés*.

Au bout de 13 ans, le jeune Sésostris âgé de 18 ans, revint dans l'Egypte à la tête d'une armée ; il vainquit les pasteurs affoiblis par la licence avec laquelle ils avoient vécu ; et comme ces rebelles désunis entr'eux manquoient de chefs accrédités, il vint aisément à bout de les chasser entiérement de l'Egypte. Quelques-uns s'embarquerent, et allerent chercher une retraite dans les îles de la Gréce, mais les autres en plus grand nombre, se retirerent dans la Palestine, avec le prêtre Osarsyph ; et le reste, réduit en esclavage, fut dispersé dans les provinces de l'*Egypte*. Les pasteurs qui furent alors totalement assujettis, 511 ans après leur premiere entrée dans l'Egypte [v] étoient des étrangers venus de l'Orient, à ce que nous apprend

[v] Joseph contra Ap. lib. I. *ex Manéth.*

Manéthon. * Suivant l'opinion dès Egyptiens eux-mêmes, ils étoient des Arabes.

Salatis, le premier roi de ces pasteurs, s'empara de Memphis, vers l'an 2082 avant l'ère chrétienne. Il s'attacha d'abord à fortifier l'Egypte du côté de la frontiere orientale, parce qu'il craignoit une invasion de la part des Assyriens, dont la puissance commençoit à devenir redoutable dans l'Asie.

L'écriture nous apprend dans l'histoire d'Abraham, que dès l'an 2125, c'est-à-dire 43 ans avant l'invasion des pasteurs, Chodorlahomor roi d'Elam, après avoir soumis la Chaldée, le pays de Sennar, la Mésopotamie et la Syrie au midi de l'Euphrate, avoit porté ses armes jusqu'à la vallée de Sodome, assez près de la frontiere orientale de l'Egypte. Il est vrai qu'en 2117, la victoire remportée par Abraham sur les

* On les nommoit *Hykfos*, rois bergers, ou avec une aspiration rude *captifs-bergers*, à ce que Manéthon remarquoit. *Hh éh* en Copte signifie *lié*, *enchaîné*.

Elamites avoit fort affoibli leur empire. Mais les divers états formés par son démembrement pouvoient s'unir, et ils s'unirent en effet quelques années après, en 2023, sous Bélus, 59 ans après le commencement de Salatis.

Le commencement de l'empire de Ninus, successeur de Bélus, est de l'an 1968; et son expédition contre les peuples de la haute Asie, de l'an 1933. Dès lors ce prince avoit soumis la Syrie au midi de l'*Euphrate*, et même la Phénicie; comme on le voit par l'histoire de Sémiramis, qui d'abord avoit été femme de Ménonès satrape de la Phénicie.

Le ministere de Joseph en Egypte est de l'an 1948, et de la vingtieme année du regne de *Ninus en Assyrie*, laquelle étoit la trente-quatrieme du regne d'*Apophis*, *le* quatrieme roi des pasteurs. Les premieres expéditions de Ninus dans la Phénicie obligeoient les *pasteurs* de craindre pour l'Egypte, et d'être attentifs aux préparatifs qu'il

faisoit pour exécuter ses projets de conquête. Aussi voyons-nous dans l'écriture que la frontiere orientale de l'Egypte étoit gardée soigneusement. A peine les freres de Joseph s'y présentent-ils, qu'ils sont arrêtés et conduits devant lui. La crainte d'une invasion du côté de l'orient, c'est-à-dire du pays d'où ils venoient, lui fournit un prétexte pour les interroger, et même pour en faire arrêter un, afin de s'assurer d'eux et de les obliger à lui amener le plus jeune de leurs freres. » *Vous êtes*, y leur » dit-il, *des espions qui venez examiner* » *les endroits foibles du pays* ».

Lorsque les fils de Jacob arriverent en Egypte pour la seconde fois, avec le jeune Benjamin, Joseph leur fit un grand festin : mais comme il ne s'étoit pas découvert à eux, il les traita avec le cérémonial d'un premier ministre, qui reçoit chez lui des particuliers, et il ne se mit pas à la même table avec

y Genes. XLII. 9. 12. 14. &c.

eux. De-là M. Newton conclut que le roi d'Egypte, dont il étoit le premier ministre, n'étoit pas un des rois pasteurs, ainsi que l'ont pensé Joseph l'historien et presque tous les anciens chronologues chrétiens qui, non contens de mettre le regne des pasteurs en Egypte, au temps de Jacob et de Joseph, avoient confondu, comme Manéthon, les Hébreux mêmes avec les pasteurs.

Il est clair, dit M. Newton, par les circonstances de l'histoire de Jacob, que les Egyptiens avoient les pasteurs et les mangeurs de viande en horreur. Cela est vrai des Egyptiens naturels : mais nous ne voyons rien de pareil dans le roi, ni dans la nation qui commandoit alors aux Egyptiens. Joseph donne ordre, aussitôt *qu'il voit ses freres de retour, d'égorger des victimes, pour préparer un festin, parce qu'il veut dîner avec eux* [1]. Il est vrai que Joseph, les Egyptiens et les Hébreux mangent à des tables séparées ; mais les portions

[1] Genes. XLIII. 16. 32.

de tous les convives étoient prises sur la table de Joseph, suivant l'usage des premiers temps; ce qui prouve qu'ils se nourrissoient tous des mêmes mets. D'ailleurs ces Egyptiens conviés par Joseph pouvoient être des naturels du pays; et il y a beaucoup d'apparence que lui-même observoit plusieurs de leurs pratiques religieuses. Car il avoit épousé la fille du pontife d'Héliopolis, c'est-à-dire d'un prêtre Egyptien [a]. Il exerçoit la divination augurale, en présence des Egyptiens; ou du moins on le croyoit dans sa maison même. La coupe qu'il fit cacher dans le sac de Benjamin lui servoit à cet usage, à ce que dit son intendant [b]. Le roi lui avoit donné le titre de *Zaphnath-pahaneach*, ou, comme ont lu les Septante et Josephe l'historien, *Psonthom-phanekh*, *le révélateur des choses sacrées.* [c] Parmi les premiers prê-

a Genes. XLII. 45.

b Genes. XLIV. 5.

c C'est ainsi que le traduisent Josephe, Philon, Jonathan et plusieurs autres des plus habiles Rabins. Vide Grot. *Genes. XL*, 46.

tres de l'Egypte, il y en avoit un auquel les Gres donnoient le titre de *prophete*; et c'est probablement la dignité que Pharaon avoit conférée à Joseph. Car nous voyons [d] que le prophete parmi les pontifes Egyptiens étoit celui qui avoit soin de la répartition des impôts sur les particuliers. L'écriture nous apprend [e] que Joseph régla les impositions, qu'il les augmenta considérablement, et qu'il les fixa au cinquieme des fruits. Le prophete tenoit, dans les marches solemnelles prescrites par la religion, un vase, symbole de l'arrosement des terres par le Nil, et de leur fertilité; et il étoit suivi par ceux qui portoient les pains destinés aux sacrifices.

Le roi d'Egypte, ni ceux de sa cour, ne pensoient pas comme les Egyptiens naturels, au sujet des pasteurs. Joseph ne balança pas un moment à déclarer quelle étoit la condition de son pere et

[d] Clem. Stromat. VI.
[e] Genes. XLVII. 25. 26.

de ses freres ; et le roi ne crut point déshonnorer son premier ministre et son favori, en choisissant ses parens pour en faire les intendans de ses troupeaux. La profession de bergers, en les rendant odieux aux Egyptiens naturels, leur attiroit la confiance du gouvernement. Ils étoient liés d'intérêts avec les pasteurs ; et c'est pour cela que le roi leur donne un établissement sur la frontiere orientale de l'Egypte, que les pasteurs regardoient comme l'endroit de tout le pays, dont la conservation étoit la plus importante. Ainsi les circonstances essentielles du récit de l'écriture, prouvent, contre l'opinion de M. Newton, que l'histoire de Joseph et de ses freres n'a pû arriver que pendant le regne des rois pasteurs en Egypte.

Les Hébreux demeurerent attachés à ces rois pasteurs, et menerent une vie tranquille, tant que leur puissance subsista en Egypte. Joseph vécut très-long-temps, et mourut l'an 1847, dix

sept ans avant la fin du regne d'Assis, dernier roi des pasteurs. Les Egyptiens naturels, s'étant réunis alors, remporterent de si grands avantages sur les *Hicsos*, qu'ils leur enleverent Memphis, Héliopolis, et toute l'Egypte du milieu, ou *l'Heptanome* entre le Delta et la Thébaïde, les obligeant de se retirer dans *Avaris* ou *Sethron*, et de se refugier dans les îles du Delta, et même d'abandonner l'Egypte, pour aller s'établir à Gaza, dans la Palestine, et dans les montagnes du pays de Chanaan. Ce fut alors que commença véritablement la captivité des Hébreux, en Egypte, laquelle arriva, selon l'exode *f*, après la mort de Joseph, de ses freres et de toute la génération des enfans de Jacob. *Alors*, dit l'écrivain sacré, *il s'éleva un roi nouveau sur l'Egypte, qui ne connoissoit point Joseph;* et qui commença a opprimer les Hébreux, dans la crainte qu'ils ne

f Exode I. 6.

se joignissent aux ennemis des Egyptiens. Ses successeurs conserverent le même sentiment, au sujet des Hébreux; parce que les pasteurs, quoique très-affoiblis, n'avoient pas été détruits entiérement. Ils ne le furent que 260 ans après la mort d'Assis, et après avoir fait de grands maux aux Egyptiens naturels, sous le nom d'*impurs*, et sous la conduite d'Osarsyph, comme je l'ai déjà observé.

La proximité des temps de la révolte d'Osarsyph, et de l'exode des Hébreux sous la conduite de Moyse, a porté Manéthon, et Apion après lui, à confondre ce prêtre égyptien, chef des Impurs, avec Moyse législateur des Hébreux et fondateur de leur religion. Mais cette proximité, quoique grande, n'est pas cependant telle, que la propre chronologie de Manéthon, comparée avec les dates constantes de l'histoire des Hébreux, ne suffise pour démontrer l'anachronisme dans lequel il est tombé. Josephe, l'historien, a entrepris

de montrer cet anachronisme : mais faute d'avoir compris le système de Manéthon, et d'avoir employé la véritable chronologie de l'écriture, il n'a fait qu'obscurcir une question qui n'est pas trop claire d'elle-même. Je me flatte de n'être pas tombé dans le même inconvénient.

La défaite des pasteurs et leur expulsion hors d'Egypte, est, suivant Manéthon lui-même, de l'an 1211 d'un *cycle*, c'est-à-dire, de l'an 1571 avant l'ère chrétienne, comme on l'a vu plus haut. Or Moyse n'avoit alors que 18 ans, puisqu'en 1509, lors de l'exode, il en avoit 80. Il n'avoit que cinq ans, lors de la retraite d'Aménophis dans la Thébaïde ; et *comme il avoit été élevé* dans le palais de Pharaon, auprès de *la princesse sa fille*, il y a grande apparence qu'il l'avoit suivie dans sa fuite, et qu'il l'accompagna dans la guerre contre les pasteurs. Loin d'avoir été le chef des revoltés, il porta les armes

contre eux. L'histoire profane nous apprend que Sésostris avoit auprès de sa personne un grand nombre de jeunes gens de son âge, qui avoient été élevés avec lui et comme lui. Ils commandoient l'armée égyptienne sous ses ordres, et lui rendirent de très-grands services. Le jeune Moyse étoit sans doute un d'entre eux, et même un des plus considérés, soit par son mérite, soit par la protection de la princesse d'Egypte. Il passa à la cour d'Egypte les 22 années qui suivirent la défaite des pasteurs; et si les traditions juives, suivies par Josephe, ont quelque certitude, on doit croire que Sésostris confia des emplois importans à Moyse, et qu'il lui donna le commandement d'une armée envoyée contre les Ethiopiens. L'exode g nous apprend qu'il avoit été adopté par la princesse d'Egypte, et que l'on avoit pris un soin extrême de son éducation. Il abandonna l'Egypte à l'âge de 40 ans,

g Exod. II, 10. Actor. VII, 21,

et n'y revint qu'au bout de 40 ans [h], c'est-à-dire, après la mort du roi dont il devoit craindre l'indignation. Il passa ces 40 ans dans le pays de Madian [i]. Sésostris a régné 59 ans, selon Manéthon; et ayant commencé l'an 1570, il est mort l'an 1511, c'est-à-dire, neuf ans entiers avant l'exode.

Le fils de Sésostris fut un prince foible et de peu de mérite. Son histoire étoit remplie de merveilles et de prodiges, à ce que nous apprennent Hérodote et Diodore [k]. Sous son regne le Nil causa beaucoup de ravages, et l'Egypte fut affligée de plusieurs playes. Ce prince, enivré de son pouvoir et de sa grandeur, porta l'extravagance et l'impiété jusqu'à s'en prendre aux dieux mêmes. Le ciel le punit, et il fut frappé d'un aveuglement dont il ne guérit qu'au bout de dix ans.

h Paul. ad Hebræ. XI, 24.
i Exod. II. 25.
k Herod. II. 3. Diod. I. 37.

Les annales sacrées ne faisoient mention de l'exode que d'une maniere énigmatique; et les prêtres, de même que dans l'histoire de Sennachérib, faisoient servir à leur religion les merveilles que dieu avoit opérées pour sauver les Hébreux. La tradition avoit enveloppé cet événement de beaucoup de fables : mais à travers ces fables on voyoit toujours que le fils de Sésostris avoit été frappé par la colere divine en punition de son orgueil et de son impiété. Ainsi on trouvoit dans les annales le fond de l'histoire du Pharaon, persécuteur. Hérodote donne au fils de Sésostris le nom de Phéron.

Manéthon prétendoit que les Juifs, sous la conduite d'Osarsyph ou de Moyse, avoient été bâtir le temple de Jérusalem; et que cette ville avoit été la capitale de la nation, dès les premiers temps. En cela il montroit combien il étoit peu instruit de l'histoire des Hébreux : mais il faut bien

distinguer ce qu'il nous donne comme ses propres conjectures, ou comme des traditions particulieres, d'avec ce qu'il nous assure avoir tiré des annales authentiques et des archives sacrées.

§. III.

Témoignages des écrivains profanes, conformes à Manéthon, au sujet de la même chronologie.

Manéthon n'est pas le premier à qui la proximité des temps ait fait confondre l'exode des Hébreux avec l'expulsion des *impurs*. Quelques années avant lui, Hécatée d'Abdére, contemporain d'Alexandre, avoit avancé cette opinion, dans un ouvrage publié sous le regne de Ptolémée, fils de Lagus. Joseph [l] et les premiers écrivains chrétiens citent souvent cet Hécatée avec éloge, parce qu'il avoit parlé des Juifs d'une maniere assez impartiale. Mais

[l] Joseph. lib. I. contr. Ap.

l'endroit de son histoire dont il s'agit ici est tiré de l'ouvrage de Diodoré, qui le citoit; et duquel le fragment est rapporté dans Photius [m].

Ce fragment est très-important, parce qu'il prouve que Danaüs et Cadmus étoient contemporains de Moyse et de l'exode, suivant la chronologie d'Hécatée, et suivant celle des Juifs d'Alexandrie, qu'il avoit consultés.

» Hécatée d'Abdére rapportoit que
» les Egyptiens ayant résolu de purifier
» leur pays, et d'en bannir tous les
» impurs ou les étrangers qui n'ob-
» servoient pas la religion ancienne;
» ceux de ces étrangers qui étoient les
» plus considérables par leur naissance
» et par leurs richesses, passerent dans
» l'Asie mineure, et de-là dans la
» Gréce, sous la conduite de Cadmus
» et de Danaüs. Il ajoutoit que le reste
» de ces impurs, à la tête desquels
» étoit Moyse, passa dans la Judée et

m Phot. cod. 244. ex lib. Diod. XL.

» s'y établit ». Hécatée parloit à cette occasion des loix et de la religion de Moyse, et rapportoit un abregé de ses livres dans lesquels il prenoit, dit-il, *le titre de disciple qui écoute la voix de Dieu.* Ce qui feroit croire que dès le temps de Ptolémée, fils de Lagus, il y avoit des traductions de quelques-uns de livres de l'écriture.

Hécatée rapportoit la défense faite par Moyse, de représenter la Divinité par aucune image sensible, et décrivoit le gouvernement qu'il avoit établi parmi les Juifs, comme un gouvernement entiérement *théocratique*, dans lequel la magistrature étant unie au sacerdoce, le grand prêtre gouvernoit au nom et comme représentant Dieu lui-même, qui étoit l'unique roi de la nation. Il attribuoit à Moyse l'établissement des Juifs dans la Palestine, et la fondation de plusieurs villes, entre autres de celle de Jérusalem, *laquelle*, dit-il, *est maintenant la plus fameuse*

de toutes. En cela il est clair qu'il se trompoit, non-seulement parce que Moyse mourut avant le passage du Jourdain, mais encore parce que la ville de Jerusalem ne fut tout-à-fait conquise que par David. Malgré la défaite d'Adonizédek, roi de Salem, par Josué [a], la ville haute ou la citadelle étoit demeurée entre les mains des Jébuséens.

Les Jébuséens ne furent pas même les seuls qui se maintinrent indépendans au milieu des Israëlites : il y avoit plusieurs autres nations guerrieres [o], qui avoient conservé leur liberté par leur bravoure, et par la situation avantageuse des lieux qu'elles occupoient, mais plus que tout par la terreur que les Juifs avoient de leurs chariots armés en guerre. Ces chariots étoient une invention Egyptienne, qui se conserva longtemps à Cyrene et dans la Lybie. Sésaç [p] en avoit 1200 dans l'armée qu'il

a Jos. X. & XII. I. reg. cap. V. 6.
o Jos. XV. 63. Jud. I. 21.
p Paralip. II. 12.

mena contre Roboam, roi de Juda.

Ces nations guerrieres étoient des restes de ces pasteurs chassés de l'Egypte par Sésostris ; et c'étoit de-là qu'elles avoient tiré leurs chariots de guerre.

L'écriture nomme les Philistins, *les restes de Caphthor* [q]; et dans le prophete Amos [r] Dieu compare l'exode des Israëlites hors de l'Egyypte, avec la sortie des Philistins hors de Caphthor, laquelle étoit antérieure à Moyse. Car il parle [s] de la conquête du pays des Hévéens de Gaza [t] par ceux de *Caphthor*.

Les critiques [u] ont été chercher après la vulgate ce pays de *Caphthor* ou de la Grenade, dans la Capadoce, sans songer que l'écriture donne à la basse Egypte le nom de *Raab*; *que les Egyptiens*, appelloient *Atrib* ou *cœur de la poire*

[q] Jerem. 47. 4.

[r] Amos. IX. 7.

[s] Deutéron. II. 23. Josué XIII. 3.

[t] Ces Héveens étoient très-différens de ceux de l'Hermon au nord de la Judée. Josué II. 3.

[u] Buchart. Phaleg. I. cap. 15.

un *Nôme* qui est au cœur du Delta; et que les Arabes nomment encore ce pays *Riph* ou *Erriph*, de l'ancien mot égyptien qui signifioit un fruit de l'espece de la *grenade*, et semblable à la poire pour sa figure. La statue de Jupiter, adorée sur le Mont Casius, près de Péluse, à l'extrêmité de la basse Egypte, étoit représentée tenant une grenade à la main[1]. La proximité des pays, jointe à ces raisons différentes et à la certitude du passage des pasteurs de l'Egypte dans la Palestine, ne nous permet pas de chercher le pays de Caphthor ailleurs que dans la basse Egypte.

M. Newton conclut du passage de Photius, que, suivant Hécatée, Danaüs et Cadmus étoient contemporains de David et de Salomon. Hécatée dit au contraire, en termes formels, que Cadmus et Danaüs abandonnerent l'Egypte en même temps que Moyse. Il

[1] Lettre de M. Barry à M. Reland. *Palæstina* p. 933.

nomme à la vérité Jerusalem; mais seulement pour remarquer que cette ville étoit devenue la plus célebre de toutes celles de la Judée. Il ne fait même aucune mention du temple; et il parle d'un temps où la royauté n'étoit pas établie parmi les Juifs : ce qui suffiroit pour exclure le temps de Salomon et celui de David; quand bien même il ne nommeroit pas Moyse, et n'assureroit pas que ce législateur étoit contemporain de Danaüs et de Cadmus. Le récit d'Hécatée forme donc une nouvelle preuve pour la chronologie ordinaire, loin d'être favorable au nouveau systême.

§. IV.

Examen de l'hypothèse de M. Newton sur les pasteurs et sur les diverses colonies qu'ils fonderent.

M. Newton dit encore que les pasteurs qui ont envahi l'Egypte sont des

restes de ces Chananéens, vaincus par Josué, et chassés de la Palestine. Mais par où ces peuples auroient-ils passé en Egypte ? Est-ce à travers le désert, où les Hébreux n'avoient subsisté, que par une protection particuliere de la providence : désert dans lequel on ne trouve que des sables arides et brulans, et où les voyageurs sont contraints de porter jusques à l'eau dont ils abreuvent leurs chameaux ? Supposera-t-on qu'ils ont pris leur chemin par le pays voisin de la mer ? Mais comment pourra-t-on se persuader que ces peuples effrayés et affoiblis par la perte de leurs plus braves soldats, péris dans les combats livrés contre Josué, auront contraint les Philistins à leur accorder le passage à travers le pays habité ? Oublie-t-on que ces Philistins étoient des peuples si belliqueux et si puissans que Dieu ne voulut pas conduire les Israëlites par leur pays, de crainte, comme le dit

l'écriture

l'écriture elle-même [x], que la difficulté que les Hébreux eussent trouvée à contraindre les Philistins de leur donner passage, ne les eût découragés, et ne les eût portés à retourner en Egypte ?

Mais supposant même que les peuples fugitifs du pays de Chanaan eussent pu passer en Egypte, concevra-t-on comment les Egyptiens auront été subjugués par les débris d'un peuple vaincu et chassé de la Palestine par ces mêmes *Hébreux*, qui avoient été hors d'état de résister à l'armée des Egyptiens, et qui ne lui avoient échappé que par un miracle ?

M. Newton reçoit, comme une confirmation de son système, la tradition rapportée par *Eusébe* au sujet des Chananéens, qui, chassés par Josué, traverseront l'Egypte, et s'allerent établir dans la Tripolitaine et dans cette partie de l'Afrique, où les Phéniciens bâtirent depuis Carthage, Utique, Tunis et plu-

x Exod. XIII. 17.

sieurs autres villes. M. Newton admet encore ce que rapporte Procope des colones placées auprès de Tingis dans la Mauritanie, et sur les bords de l'océan par les Chananéens, avec une inscription sur laquelle étoit marquée la conquête de leur pays par les Hébreux, et qui contenoit le nom de Josué et celui de son pere. Cette inscription, dit Procope [y], étoit gravée en caracteres et en mots Phéniciens, sur une colone de pierre blanche, élevée auprès d'une fontaine voisine de Tingis. Cette ville étoit Phénicienne d'origine; et la fable grecque [z] en attribuoit la fondation à Antée, ou du moins à sa femme *Tingis*. Cependant Bochart observe que le nom de cette ville [a] signifie un comptoir, *emporium* : ce qui prouve qu'elle a été fondée d'abord par des négocians, venus par mer de

y Procop. Vandal. lib. II.

z Plut. in Sertor.

a Chanaan I. 24.

Phénicie ou de Syrie, et non par des peuples venus par terre à travers l'Afrique. Elle devint colonie romaine, sous l'empereur Claude [b]; et elle étoit assez fréquentée par les marchands de Cadis : ainsi on ne comprend pas comment un monument aussi singulier que cette inscription de Procope, seroit demeuré inconnu jusqu'au sixieme siecle. Les Grecs, qui rapportoient les traditions de ceux du pays, au sujet d'Antée, auroient-ils oublié de parler d'une inscription historique ? Si les payens avoient négligé ce monument, les Juifs répandus par-tout, et si attentifs à recueillir les témoignages qui étoient rendus à la vérité de leur histoire par les étrangers, n'auroient pas manqué de faire usage de cette inscription. Comment ce monument auroit-il échappé aux défenseurs du christianisme, à Eusébe qui parle du passage des Chananéens en Afrique, à saint-

b Plinius. V, 1.

Augustin [c], né et établie en Afrique, qui cherche dans le jargon des paysans du territoire de Carthage, des preuves de leur origine Chananéene, et qui a répandu tant d'érudition dans son excellent livre de la Cité de Dieu, pour confirmer la vérité de l'écriture, par les témoigriages des écrivains profanes ? Un monument, comme celui de Tingis, seroit-il demeuré inconnu lorsque le christianisme, devenu triomphant, sous Constantin, employoit tous les genres de preuves pour combattre le paganisme, et pour répondre au reproche de nouveauté que les payens faisoient sans cesse aux chrétiens ?

Ceux de Tingis étoient sujets à supposer des monumens anciens. Au temps de Sertorius, ils montroient le tombeau d'Antée; et ils comptoient, au rapport de Plutarque [d], que ce romain l'ayant fait ouvrir, y trouva le squelette

c Aug. Expof. epif. ad Rom. 13.
d Plut. in Sertor.

d'un géant de 60 coudées de longeur. Depuis leur conversion au christianisme, leur goût pour le merveilleux ne fit apparemment que changer d'objet; et pour honneur à leur ville ils supposerent des monumens favorables à la religion qu'ils avoient embrassée. Mais, comme on l'a déjà vu, la critique de M. Newton n'est difficile que sur les autorités qui dérangent son systême.

Selon la nouvelle chronologie, les pasteurs envahirent l'Egypte, après la conquête du pays de Chanaan en 1450; et dès l'an 1070, ils en avoient été chassés par les Egyptiens, sous la conduite du pere de Sésostris. Ainsi ils n'avoient demeuré que 380 ans en Egypte. Manéthon dit précisément, dans Joseph, que la durée de leur séjour en Egypte a été de 511 ans; savoir avec une grande puissance, pendant les 251 premieres années, sous six rois, dont il marque les noms et les regnes en années et en mois. La fin de ces six regnes

tombera, selon la chronologie de M. Newton, à l'an 1198, c'est-à-dire 128 ans avant le temps d'Hély, de Samuel et de Saül, auquel ils revinrent dans la Palestine.

M. Newton prétend que si l'on ne suppose pas avec lui, que les pasteurs chassés d'Egypte étoient joints alors aux Philistins, il ne sera pas possible d'expliquer comment ces derniers mirent sur pied la nombreuse armée, dont il est parlé au premier livre des rois [e]. Mais cette supposition n'est pas nécessaire. Car nous voyons [f] que la seule nation Juive étoit en état, sous Asa, d'assembler une armée de douze cens mille hommes choisis ; savoir, quatre cens mille hommes pour les deux seules tribus de Juda et de Benjamin, et huit cens mille pour les dix autres tribus. L'armée de Zarah, roi d'Ethiopie et d'Egypte, étoit composée

e. I. reg. XIII. 5.

f I. Paralipomen. II. 13.

d'un million d'hommes. Cependant elle fut taillée en pieces par l'armée du roi de Juda, qui étoit de 780,000 hommes choisis. Après la défaite de Zarah, le roi de Juda mena son armée victorieuse contre Israël : mais il ne remporta aucun avantage, parce que les dix tribus lui opposerent une armée au moins aussi forte que la sienne. Voilà donc plus de quinze cens mille hommes levés dans la seule nation Juive; et cela sans que l'on puisse recourir à la jonction des pasteurs bannis de l'Egypte.

Ces nombreuses armées nous étonnent aujourd'hui, parce que nous jugeons de ces temps et de ces pays, par les nôtres, dans lesquels les armées ne sont composées que de gens destinés uniquement au métier de la guerre. Mais il n'en étoit pas de même alors. Les troupes reglées n'étoient pas en usage; tout le monde devenoit soldat en temps de guerre. Les expéditions

étoient courtes et ne se faisoient point hors du pays. Il ne falloit ni magasins, ni équipages : ainsi les grosses armées n'étoient point embarrassantes. Le pays des Philistins étoit très-peuplé : il comprenoit les plaines fertiles de la Judée méridionale, entre la mer et les montagnes, depuis les frontieres d'Egypte jusqu'à Joppé ; et dans la guerre contre Saül, la nation entiere prit les armes.

M. Newton suppose que le passage des colonies Phéniciennes dans les îles de Créte, de Rhodes, de Thasos, etc. sur les côtes de l'Asie mineure et dans la Gréce, est une suite de l'expédition de Sésac dans la Judée. Mais selon M. Newton lui-même, Sésac ne trouva aucune résistance dans ce pays : il se contenta de rendre les peuples tributaires ; il n'y eut aucune persécution, et rien ne les obligea de quitter leur patrie pour se retirer dans des pays inconnus et sauvages. Dailleurs dans la chronologie de M. Newton, l'expé-

dition de Sésac, antérieure de 70 ans seulement à la prise de Troye, tombe au temps de Thésée et des Argonautes, plusieurs générations après l'établissement des colonies.

Les anciens ont joint le passage des colonies orientales dans la Gréce, avec l'expulsion des pasteurs. Les différens témoignages se rapportent tous à établir la même chronologie, quoiqu'il y ait entre-eux la variété qui se trouve toujours entre ceux qui ne se copient point, et qui parlent de faits différens. Ce qui est un des plus grands caracteres de la vérité des témoignages. Nous avons vu plus haut le passage d'Hécatée d'Abdère, qui est formel pour les colonies de Danaüs et de Cadmus. Manéthon assuroit que Danaüs, nommé en égyptien Armaïs, étoit contemporain ou même frere de Sésostris. Ptolémée de Mendes g, prêtre égyptien, qui avoit écrit en trois livres une his

g Clemen. *Stromat.* I.

toire universelle d'Egypte, assuroit que ce fut au temps d'Inachus que le roi Amosis détruisit *Abaris* qui étoit la capitale des pasteurs, et qui étoit nommée *Sethron* ou ville de *Typhon*, selon Manéthon. Elle donnoit son nom au Nôme *Séthroïte*[h], sur le bras oriental du Nil, près de Péluse; et elle avoit été bâtie par les pasteurs, pour leur servir de place d'armes, lorsqu'ils envahirent l'Egypte. Polemon, historien grec[i], contemporain de Ptolémée Epiphane, et surnommé S*tolocopas*, parce qu'il avoit beaucoup travaillé sur les anciennes inscriptions, dont il avoit publié d'amples recueils avec des commentaires, avoit marqué dans son histoire universelle, que pendant le regne d'Apis, successeur de Phoronée, une partie des Egyptiens, abandonnant l'Egypte, avoit été s'établir dans la Palestine sur la frontiere de l'Arabie. Le regne d'Apis est le troisieme depuis

h Jos. contr. Ap.
i Vide Voss. de hist. græcis, lib. I, cap. 18.

Inachus, et depuis le passage des premieres colonies orientales dans la Grèce.

Manéthon parle de trois expulsions des pasteurs, dont la derniere fut totale et sans retour [k]. La premiere sous le regne d'Aliphragmuthosis, vers l'an 1878, avant l'ère chrétienne, 203 ans après leur entrée en Egypte. Il leur enleva Memphis, les chassa de l'Egypte du milieu, ou de l'Heptanome, et les obligea de se renfermer dans le lieu nommé *Abaris* et dans le Delta. Ce qui convient avec l'époque du passage d'Inachus dans le Péloponèse, rapportée par Ptolémée de Mendès, au regne d'Amosis, et au temps de la prise d'Abaris. La seconde expulsion arriva 48 ans après, sous le regne de Tethmosis, qui força les retraites des pasteurs, obligea la plus grande partie de se retirer dans la Palestine, au nombre de 240000 hommes, d'où ils se répandirent dans la partie montagneuse du

k Syncell. p. 61. Jos. contr. Ap. lib.

pays de Chanaan. C'est là l'événement dont parloit l'historien Polémon.

Les anciens Chananéens, obligés d'abandonner les montagnes qu'ils occupoient encore au temps d'Abraham, se retirerent d'un côté dans la plaine du Jourdain, et de l'autre sur les bords de la Méditerrannée, où se trouvant en trop grand nombre pour subsister, ils commencerent à envoyer des colonies dans les îles et dans les pays dont ils étoient séparés par la mer.

Les habitans des montagnes de la Judée sont toujours distingués des Chananéens, par l'écriture, et nommés Jébuséens, Amorrhéens, Héthéens, Phérézéens, Hévéens, etc. Moyse, en rapportant l'histoire d'Abraham et celle du massacre des Sichémites par les fils de Jacob, remarque que les Chananéens étoient encore maîtres du pays de Sichem et de celui de Bethel, au temps de ces patriarches. La raison de

cette remarque de Moyse a été ignorée par la plupart des commentateurs; et Spinosa l'employe mal à propos comme une preuve que Moyse n'est pas l'auteur du pentateuque. Mais toute la force de cette prétendue preuve disparoît dès que l'on joint au récit de l'écriture, les détails que l'histoire profane nous apprend. On voit la vérité de la remarque de Moyse, et la nécessité de la faire. Les Chananéens n'étoient plus maîtres de ce pays, au temps dans lequel il écrivoit; il étoit bon de faire observer aux Juifs, que ceux contre lesquels dieu les envoyoit étoient moins les légitimes possesseurs du pays de Chanaan, que des usurpateurs qui en avoient chassé les anciens habitans.

Après la défaite des pasteurs par Thmosis ou Thetmosis, en 1830, ceux d'entr'eux qui demeurerent en Egypte n'eurent plus de rois. Ils se cantonnerent cependant dans les marais du Delta, et

ils y conserverent leur liberté jusques au temps de Sésostris qui les assujettit entiérement en 1570, déssecha ces marais par le moyen des canaux qu'il fit creuser, et y plaça de grands corps de troupes pour contenir les pasteurs[m].

Inachus précede l'arrivée de Danaüs en Grece, de neuf générations, ou de 300 ans, et si le passage de Danaüs dans la Grece est antérieur de 300 ans à la guerre de Troye, comme l'ont cru tous les anciens chronologistes, Inachus aura vécu vers l'an 1884; et il aura quitté l'Egypte au temps de Thetmosis qui remporta de grands avantages sur les pasteurs : ce qui s'accorde avec le récit de Ptolémée de Mendès.

Castor compte 384 ans depuis le commencement d'Inachus jusqu'à l'arrivée de Danaüs. Ce qui donne près de 43 ans à chaque regne ou génération, et met le passage d'Inachus en 1984. Les deux derniers regnes des successeurs d'Inachus n'ont duré que 33 ans; et il fau-

m Herod. II.

droit donner aux sept premiers 50 ans de *durée*, l'un portant l'autre : ce qui est peu vraisemblable.

La chronologie des temps antérieurs à Cadmus et à Danaüs, étoit peu assurée parmi les Grecs, comme je l'ai remarqué dans la premiere partie de ces observations, à cause que l'on ignoroit l'art d'écrire, ou que l'on ne se servoit que d'une espece d'écriture égyptienne dont l'usage et la connoissance se perdirent après l'établissement de l'écriture cadméenne ; et il faut s'en tenir à l'évaluation des générations. Cette évaluation quadre avec la chronologie égyptienne, laquelle étoit déterminée exactement dans des annales suivies, écrites dans une langue et dans des caracteres dont l'usage et l'intelligence n'avoient point cessé.

Le prince nommé Amosis par Ptolémée de Mendès, est le même que celui qui est nommé *Tethmosis*, ou *Thumosis* a

a Le *Th* est un article égyptien qui se met au commencement de plusieurs noms.

et *Thmosis* dans Manéthon : ces noms sont les mêmes, comme l'observe Périzonius [o].

Ptolémée de Mendès étoit un écrivain très-exact, à ce que nous apprend Tatien [p]; il est cité avec éloge par tous les anciens peres, par Clément d'Aléxandrie, par saint Justin, par Tertullien, par Eusebe et par saint Cyrille. Ainsi nous ne pouvons douter qu'il n'eût examiné avec soin le synchronisme d'Inachus et de la premiere expulsion des pasteurs : ce synchronisme s'accorde également avec ce que nous savons de l'ancienne histoire grecque et de l'ancienne histoire égyptienne.

Le nom d'*Inachus* est syrien ou phénicien, et le singulier de l'épithete *Enakim*, que l'écriture donne aux braves des nations guerrieres du pays de Chanaan. Il demeura en usage parmi les Grecs, dans le même sens. Ils donnoient

o Perizon. orig. Egypt. p. 315.
p Tatian. orat. ad Græcos.

le titre d'*Anax* aux dieux, aux rois et aux héros. Dans l'isle de Chypre, plus voisine de la Phénicie, les Grecs du royaume de Salamine donnoient le titre d'*Anactès* aux princes, et celui d'*Anassae* aux princesses du sang royal, comme le remarque Isocrate, dans l'oraison funebre d'Evagoras, roi de Salamine, descendu de Teucer. Le nom de Phoronée, successeur d'Inachus, est égyptien, et le même que celui de *Pharaon* : il signifie à la lettre *mon roi*, *mon seigneur*. Le nom d'Apis successeur de Phoronée est encore égyptien, et signifie *un juge*, *celui qui rend la justice*. C'est de-là que vient le nom de *Sérapis*, le *Pluton*, ou le dieu des morts, selon les Egyptiens, représenté avec un boisseau sur la tête et avec un monstre à ses pieds, pour marquer qu'il mesuroit les actions des hommes et qu'il punissoit leurs crimes. C'est ce que veut dire son nom *Sérapis*, que l'on peut traduire *le juge qui punit* q.

q Schar. Ap. à la lettre, *excrucians judex*, en Cophte.

Le nom de *Danaüs* signifie en égyptien *le prince de Tanis*. Le nom de *Cadmus*, en phénicien *Cadmon*, veut dire *un homme venu de l'orient*; et presque tous ces chefs des colonies étoient plus connus par des épithetes, ou des titres d'honneur, que par leurs vrais noms.

La colonie d'Inachus, celle de Cécrops et celle de Danaüs porterent dans la Grece le culte des divinités adorées par les pasteurs et par les peuples de la basse Egypte, telles que Junon, Minerve, Cérés, Neptune, Mercure, etc. Le culte de Vénus et d'Hercule fut apporté par Cadmus, égyptien d'origine, mais venu de Phénicie. Le culte d'Osiris ou de Bacchus, c'est-à-dire, celui de la grande divinité des ennemis des pasteurs, ne fut porté à Thebes qu'après Cadmus; et c'est par cette raison que les propagateurs de ce culte trouverent tant d'opposition à le faire recevoir dans la Grece, sur-tout dans la Grece méridionale habitée par des

colonies de pasteurs égyptiens qui ne pouvoient se résoudre à adorer le dieu de leurs plus mortels ennemis. J'aurai occasion de parler plus au long de l'établissement de ce culte [r].

M. Newton attribue encore à la jonction des pasteurs avec les Philistins, la destruction de Sidon par ces derniers, et la fondation de la ville de Tyr. Mais tous ces événemens sont antérieurs au temps dans lequel il place l'expulsion des pasteurs ; c'est-à-dire, à l'an 1125 dans lequel commença, selon lui, l'affoiblissement de leur puissance en Egypte.

La ville de Tyr étoit extrêmement ancienne. Hérodote [f] nous apprend que de son temps on y montroit un temple d'Hercule, lequel avoit 2300 ans d'antiquité : ce qui remonte jusqu'à l'an 2780 avant l'ère chrétienne. Aussi voyons-

r Ce culte a fait depuis l'objet d'une dissertation particulière de M. Freret que nous avons publiée dans les mémoires de l'académie, tome XXIII.

f Herodot. II. 44.

nous dans le prophete Isaïe [t] que, dès les premiers temps, les Tyriens se glorifioient de l'antiquité de leur ville. *Gloriabatur à diebus pristinis in antiquitate suâ.* Dans le livre de Josué et dans celui des juges [u], Tyr est mise au nombre des villes dont les Hébreux ne purent soumettre les habitans. Cependant la ville de Sidon étoit alors la capitale de la Phénicie. L'écriture [v] employe le nom de Sidoniens comme un nom général qu'elle oppose à celui des Amorrhéens ou Chananéens; et elle remarque que, même après la conquête, ils possédérent en paix leur pays, sans dépendre d'aucune puissance, et sans que rien troublât le commerce qui les enrichissoit.

Tyr étoit une colonie de Sidoniens [x], et elle ne devint considérable qu'après la ruine de sa métropole par ceux d'As-

t Isaïe c. XXIII. 7.
u Josué XIX. 29. Judic. I. 31.
v Deuteron. III. 9.
x Isaïe, c. XXIII, 12, la nomme *fille*, c'est-à-dire, *colonie* de Sidon.

calon, et lorsque le commerce de Sidon y eût été transporté. Justin [y] marquoit la date de cet événement avant la prise de Troye, *ante annum... trojanae cladis.* Il y a une lacune en cet endroit : mais il est clair que, suivant les annales phéniciennes consultées par Trogue Pompée, cet événement étoit antérieur à l'an 1184, qui est celui auquel Justin place la prise de Troye.

Josephe nous fournit de quoi remplir cette lacune : car il nous apprend [z] que la fondation et la puissance de Tyr avoient précedé la fondation du temple de Salomon, de 240 ans. Selon la chronologie de M. Newton, c'est l'an 1255 avant l'ère chrétienne : selon celle du prophete Ezéchiel rapportée plus haut, c'est l'an 1270. Cette année est la douzieme depuis la prise de Troye, par la chronologie d'Hérodote et de Thucidide. Ce dernier calcul est d'autant plus

y Justin XLIX. 83.

z Antiq. VIII. 3.

probable, que nous ne voyons point qu'Homere et les anciens poëtes qui parlent beaucoup de Sidon et des Sidoniens, nomment jamais la ville de Tyr. C'est une remarque faite par Strabon [a], de laquelle on peut conclure que la prise de Troye étoit antérieure à la puissance et à la grandeur de Tyr. Quoique Sidon fût ruinée du temps de ces poëtes, et que l'on ne parlât que de Tyr, ils auroient cru faire un anachronisme, s'ils en avoient fait mention dans l'histoire des temps héroïques.

M. Newton rejette le témoignage de Josephe qui avoit consulté les annales phéniciennes de Tyr : mais il n'a pas jugé à propos de nous dire sur quoi il se fonde pour retrancher 207 ans des 240 de Josephe, et pour placer la fondation de Tyr l'an 1048, trente-trois ans seulement avant la fondation du temple de Salomon, et 144 ans avant la prise de Troye. Les anciens nous ont

a Strab. X I. 756.

donné les dates de plusieurs colonies envoyées par les Tyriens; et toutes ces dates s'accordent avec la chronologie suivie par Josephe.

Selon Appien [b], la premiere fondation de la colonie de Carthage, c'est-à-dire, celle des premiers comptoirs établis par les Tyriens [c] sur cette côte, précédoit la prise de Troye de 50 ans. Ce qui tombe, selon sa chronologie, vers l'an 1230, et quarante ans après l'aggrandissement de Tyr.

La véritable fondation de Carthage est postérieure de plusieurs siecles: car il est prouvé par l'extrait des annales Phéniciennes, rapporté dans l'ouvrage de Joseph, contre Apion, que la fuite de Didon est de l'an 126 après

b App. de bell. Punic.

c L'envoi qui se faisoit tous les ans d'un vaisseau de Carthage à Tyr, pour y apporter les décimes du profit fait dans le commerce public, prouve démonstrativement que c'étoit Tyr qui avoit envoyé la colonie de Carthage. Si elle fût venue de Sidon, c'est là qu'elle eût été offrir les décimes; c'étoit un acte de religion; la puissance n'y faisoit rien.

la fondation du temple de Salomon, et de l'an 366 de la fondation de Tyr, c'est-à-dire de l'an 904, avant J.-C., qui est celui même de la prise de Troye, selon M. Newton. Didon ne bâtit que la citadelle, ou la partie de la ville, nommée *Byrsa*. *Carthage*, ou la nouvelle ville fut construite vingt-un ans après. Car lorsqu'elle fut détruite par les romains l'an 146, avant l'ère chrétienne, elle n'avoit duré que 737 ans, à ce que nous apprenons d'une harangue prononcée dans le sénat par Caton et rapportée par Solin [d].

La véritable fondation de Carthage est donc de l'année 886, avant l'ère chrétienne. La fondation d'Utique précédoit celle de Carthage de 287 ans : ainsi elle étoit au moins de l'an 1170, et peut être de 1191. Nous lisons cette date dans le texte grec du livre *des choses merveilleuses*, attribué à Aristote,

[d] Solin. cap. 30.

[e] Aristot. Vol. II. page 1105. édit. Paris.

tote [e], et qui est cité sous son nom par des écrivains de la cour de Ptolémée Philadelphe. L'auteur [f] de ce livre marque, en termes formels, qu'elle étoit tirée des annales Phéniciennes.

Pomponius Méla [g], écrivain espagnol, et d'une ville voisine de Gadés, aujourd'hui *Cadix*, dit que le nombre des années écoulées depuis la fondation de Gadés est connu; et que cette fondation étoit du temps de la guerre de Troye, *annorum queis manet, ab Hiacca tempestate principia sunt.* Les termes employés par Méla montrent qu'il s'agit-là d'un nombre d'années déterminé, et tiré des annales même de Gadés.

Velleius Paterculus [h] dit que la colonnie de Gadès est antérieure de quelques années à celle d'Utique, et qu'elle précède de 15 ans celle de Lesbos.

[e] Ariftot. Vol. II. page 1165. *édit. Paris.*
[f] Appollon. Dyfcol. Antigon. Caryft.
[g] Méla III. cap. 6.
[h] Vell. Paterc. lib. I. cap. 2.

Cette derniere est, selon Hérodote, de l'an 1120 : donc la colonie de Gadés est de l'an 1135. Cette date est postérieure de 25 ans à la fondation d'Utique : mais ces variétés sont peu considérables. Les établissemens des colonies se font à plusieurs reprises; et comme il arrive souvent que les premieres entreprises ne réussissent pas, il est très-ordinaire que leur véritable fondation soit inconnue, les historiens prenant pour la fondation ce qui n'est souvent qu'un renouvellement de la colonie.

Malgré ces variétés, et à s'en tenir aux seules dates postérieures de ces fondations, il est clair que les Tyriens avoient des colonies le long des côtes de l'Afrique, et même dans l'Espagne, jusque par-delà les colonnes d'Hercule, 230 ans avant le temps auquel M. Newton met la prise de Troye; et plus de cent ans avant la fondation de Tyr, dans son hypothèse. Ces Phéniciens,

ou du-moins les peuples issus de Tyr ou de Phénicie, ne s'étoient pas arrêtés sur les bords de la Méditerranée : ils avoient pénétré très-avant dans l'océan. Ils suivirent [i] les côtes d'Afrique; et s'avancerent sous la conduite d'Hannon jusqu'au Golfe *de Bénin*, et au Cap *Lobo*, sous l'Equateur. Dans la suite ils pousserent plus avant, et doublant le cap de Bonne Espérance, ils firent le tour de l'Afrique. Ils avoient été aussi vers le nord, sous la conduite d'Himilcon, jusques aux isles Cassitérides, à l'occident de l'Angleterre; et tous ces voyages dont les temps étoient connus par les histoires phéniciennes, sont rapportés par les anciens à des siecles fort reculés.

M. Newton rejettera sans doute le témoignage des annales phéniciennes; il supposera qu'elles ont été falsifiées : mais je ne sais si l'on se prêtera à sa supposition. En effet il ne s'agit

i Voyez Bochard *Chanaan*.

pas-là des annales d'une seule ville : il faudra dire que l'on a altéré les histoires de Tyr, dans lesquelles les événemens étoient rapportés aux regnes des rois, et où la durée de ces regnes étoit exprimée avec la dernière exactitude, en années, en mois et en jours, comme on le voit dans les deux fragmens rapportés par Josephe ; ce qui rendoit l'altération bien difficile. Mais cela ne suffira pas encore : il faudra supposer que l'on aura fait les mêmes altérations dans les annales de toutes les colonies tyriennes ; dans celles de Carthage, dans celles d'Utique, dans celles de Gadés, où les années étoient marquées, non-seulement par les époques de la fondation, mais par les magistratures annuelles des *Suffetes*, dont le nom se mettoit dans les actes, dans les décrets et sur les monumens. Par quel art avoit-on pu ajuster toutes ces différentes chroniques, de façon qu'il n'y en eût aucune qui fit connoître la falsification ? Car il faut aussi supposer

qu'il n'étoit pas possible de la découvrir. Pour peu que l'on en eût apperçu le moindre vestige, Josephe l'historien, et les premiers écrivains chrétiens qui n'étoient occupés qu'à montrer la nouveauté de l'histoire des nations, en comparaison de celle des Hébreux, et qui avoient lu la plupart de ces chroniques, traduites en grec sous les successeurs d'Alexandre, n'auroient pas négligé de profiter de l'avantage que cette supposition leur eût donné sur les payens.

M. Newton [k] dit qu'il est possible que Virgile et Servius ayent tiré plusieurs choses des annales de Tyr, ainsi que de celles de Chypre; et que c'est apparemment sur leur autorité que le poëte s'est fondé pour mettre la prise de Troye, et l'établissement de Teucer en Chypre, au temps de Didon : ce qui est en effet conforme à la nouvelle chronologie. Mais sur quoi M. Newton fonde-

k Newton, chronol. page 65 & 66.

t-il sa possibilité ? Nous voyons dans les anciens, que les annales de Tyr et des colonies phéniciennes étoient favorables à la chronologie grecque, et prouvoient l'anachronisme de l'Enéide. Ces annales authentiques marquoient la fondation des colonies, et la date des événemens qui avoient un rapport immédiat à l'histoire de phénicie : mais à l'égard des synchronismes de l'histoire grecque, ils étoient établis d'une maniere conjecturale par les écrivains étrangers et postérieurs, et relativement à la chronologie qu'ils suivoient. C'est par cette raison qu'ils varioient quelquefois sur ces synchronismes, quoiqu'ils fussent d'accord sur la chronologie des événemens de l'histoire phénicienne.

Tatien [l] nous apprend que Théodore, Hypsicrate et d'autres écrivains de phénicie marquoient dans leurs histoires, sous quels rois étoient arrivés l'enléve-

[l] Tatian. orat. ad. *gentes* & *ap. Euseb.* prep. X.

ment d'Europe, le voyage de Menelas à Sidon, et la fondation du temple de Salomon, de même que les traités d'alliance conclus entre les rois de Tyr et ceux de Jérusalem, David, Salomon et leurs successeurs. Tatien ajoute que tout cela étoit confirmé par Menandre de Pergame, qui avoit traduit les annales de Tyr. L'ordre dans lequel Tatien rapporte ces faits, prouve celui dans lequel ils étoient marqués dans les annales de Tyr, et ne permet point de douter que la guerre de Troye ne fut antérieure au regne de Salomon, suivant la chronologie des écrivains phéniciens.

Clément d'Alexandrie [m] dit que Lœtus et Menandre mettoient le voyage de Menelas en Phénicie, sous le regne d'Hiram, fils d'Abibal. Si cet Hiram est le même que celui qui fit alliance avec David, et qui aida Salomon dans la construction du temple de Jérusa-

m Clément, Strom. I.

lem, ces deux historiens s'écartoient un peu de l'opinion des derniers chronologistes, sur le temps de la guerre de Troye. Mais ils différoient encore plus de celle de M. Newton. Au fond il y a lieu de douter que cet Hiram, contemporain de Menelas, soit le même que celui qui étoit allié de Salomon. En effet, par ce calcul, le temps de la prise de Troye se trouvant le même, à-peu-près, que celui de la fondation du temple de Jérusalem, le regne de David et ses conquêtes dans la Syrie auroient précédé la guerre de Troye. Or, si cela eût été, Joseph, Tatien, Clément, Saint Cyrille et les autres écrivains juifs et chrétiens auroient fait usage de cette autorité, pour réprimer l'orgueil des Grecs. Ils n'ont pas négligé des avantages encore moins considérables, comme le savent ceux qui les ont lus avec un peu d'attention. Assurément ces écrivains auroient observé que le plus ancien et le plus con-

sidérable événement de l'histoire grecque, celui dont les Grecs parloient à tous momens, étoit postérieur à la monarchie des juifs et au regne du prince, sous lequel elle avoit joui de son plus grand éclat. Car Salomon ne fit que conserver les conquêtes de David. De cela seul qu'ils ne tirent point cette conséquence de l'histoire phénicienne de ces écrivains, on en peut conclure qu'ils distinguoient deux *Hiram*, l'un contemporain de Salomon, et l'autre plus ancien contemporain de Menelas et de la guerre de Troye.

M. Newton ne dit point quel endroit de Servius lui a donné lieu de hazarder sa suppositon [n]. Quand bien même ce grammairien des derniers siecles de l'empire romain lui seroit favorable, quelle est son autorité lorsqu'il ne cite pas ? Mais il est inutile d'entrer dans cette question. Car Ser-

[n] C'est le vers 614 du premier livre de l'Enéide, et le commentaire de Servius sur cet endroit, nombre 66.

vius [o] lui-même reconnoît l'anachronisme de Virgile ; et après avoir rapporté un abrégé de l'histoire d'Enée, tiré de l'ouvrage de Caton, qu'il termine par ces mots, *historiae hoc habet fides* ; il continue ainsi, en parlant de la fable de Virgile, *omnia contra hanc historiam ficta sunt.* Son poëme, dit-il, est imaginé contre la vérité *de l'histoire : par exemple lorsqu'il dit qu'Enée a vu Carthage ; car il est constant que cette ville n'a été bâtie que soixante-dix ans avant la fondation de Rome ; et depuis la prise de Troye jusqu'à la fondation de Rome on compte trois cent soixante ans.*

Telle est la chronologie de Servius, que je ne prétends pas justifier ; mais qui prouve, toute fautive qu'elle est, qu'il n'avoit rien trouvé dans les archives de Chypre ou de Phénicie, qui pût sauver l'anachronisme de Virgile. Ce Poëte ne rapprochoit pas le temps de

[o] Servius, éneid. I. §. 89.

la prise de Troye, de la fondation de Rome; mais il changeoit le temps de la fondation de Carthage, pour le rapprocher de la prise de Troye. Il nous l'apprend lui-même, en disant que la postérité d'Ascanius régna pendant trois siecles entiers sur la ville d'Albe, avant la fondation de Rome; et c'est là-dessus apparemment que Servius a réglé sa chronologie. Car toutes les autres comptent plus de quatre cent trente ans entre la prise de Troye et la fondation de Rome.

La chronologie de M. Newton ne peut donc excuser l'anachronisme de Virgile; puisque ce poëte, par son propre calcul, fait vivre Didon deux siecles entiers avant le temps auquel l'histoire nous apprend qu'elle a vécu, et place de même la prise de Troye, deux cens ans avant le temps auquel M. Newton met cet événement, c'est-à-dire vers l'an 1112 avant Jesus-Christ.

SECTION III.

Sur l'identité prétendue de Sésostris et d'Osiris.

Je serai beaucoup plus long sur cet article, que sur les deux précédens; parce qu'il est très-important, et parce qu'il m'a semblé qu'il pouvoit donner lieu à l'examen d'un grand nombre de questions curieuses et assez peu éclaircies jusques à-présent.

M. Newton suppose, comme je l'ai déjà observé, que le roi d'Egypte, qui pilla le temple de la ville de Jérusalem, sous le regne de Roboam, fils de Salomon, est le même que Sésostris; et qu'en même temps il ne doit pas être distingué d'Osiris ou de la plus grande des divinités adorées par les Egyptiens; que son pere *Aménophis* est *Ammon*, sa femme la déesse *Isis*,

et son fils le Dieu *Orus*. Dans cette supposition, les plus grandes divinités de l'Egypte sont des princes qui ont régné dans ce pays, au plutôt mille ans avant Jesus-Christ; et par une conséquence nécessaire le culte établi en leur honneur ne doit pas être plus ancien que la fin du regne de Roboam, fils de Salomon. Car ce culte est postérieur à la mort de Sésac, arrivée, selon M. Newton, l'an 956 avant l'ère chrétienne.

§. Ier.

Que cette identité est contraire à ce que l'écriture nous apprend de la religion égyptienne au temps de Joseph, de Jacob et de Moyse.

J'avois remarqué dans mes premieres observations publiées en 1725, que cette conséquence étoit formellement contraire à tout ce que l'écriture et l'histoire profane nous apprenent des antiquités égyptiennes. J'ai déduit tout au long dans



les deux sections précédentes les preuves tirées de l'histoire profane. Je vais passer à celles que nous fournissent les écrivains sacrés, et détailler ce que je m'étois contenté d'indiquer alors.

Nous voyons dans l'écriture [p] qu'au siecle de Jacob et de Joseph, la religion égyptienne étoit absolument la même que celle des temps postérieurs à Sésac. Lorsque Joseph procure à ses freres un établissement en égypte, il leur conseille de demander au roi qui régnoit alors la permission de s'arrêter dans le pays de *Gessen*, aux environs de la ville de Ramessès sur la frontiere orientale de la basse Egypte, sans se mêler avec les Egyptiens naturels, à cause qu'étant bergers et passant leur vie parmi leurs troupeaux, ils seroient en exécration aux Egyptiens naturels qui détestent tous les bergers [q].

Lorsque Moyse demanda à Pharaon

[p] Genef. XLVII. 11. 27.
[q] Genef. XLVI 33.

la permission de conduire les Israëlites dans le désert pour y sacrifier, il en donna une raison qui est semblable à celle de Joseph, mais qui développe mieux la cause de cette haine que les Egyptiens portoient aux pasteurs[r]. *Nous immolerons*, dit Moyse au roi, *ce qui est sacré pour les Egyptiens; et si nous égorgeons en leur présense ce qu'ils adorent, ils nous lapideront.*

Les victimes qu'immoloient les Israëlites étoient des taureaux, des béliers et des boucs : donc les Egyptiens adoroient ces animaux dès le temps de Moyse ; et dès celui de Jacob ils avoient en exécration ceux qui les tuoient et qui se nourrissoient de leur chair. La pratique de la religion égyptienne consistoit donc dès-lors, en grande partie, dans le culte des animaux sacrés et dans l'abstinence de leur chair. Dans le système de la religion égyptienne ces animaux n'étoient sacrés que parce qu'ils

r Exod. VIII. 26.

étoient les symboles vivants des principales divinités, les types d'Osiris, d'Isis, d'Ammon de Mendés[f], etc., *la vivante image*, et même *la demeure des divinités* qui descendoient du ciel pour habiter d'une façon incompréhensible dans le corps de ces animaux.

Le culte des divinités est au moins aussi ancien que l'institution des types, et que la consécration des symboles sous lesquels on les adoroit : donc il étoit établi au temps de Jacob et de Joseph, plus de quatre siecles avant Moyse.

Sésac est postérieur de 520 ans à Moyse, et de plus de 900 à Joseph : donc il ne peut être le même que l'Osiris des Egyptiens, adoré sous le type du bœuf Apis, au moins dès le temps de Moyse. Le veau d'or adoré par les Juifs dans le désert, est une imitation manifeste de l'*Apis* des Egyptiens, et même du type inanimé d'Osiris que l'on plaçoit dans les temples, et que l'on montroit

ſ Marsham *chron.* ſœcu. *can.* IV.

au peuple dans certaines solemnités [1]. On montroit aux fêtes établies en mémoire du deuil d'Isis, la statue d'un bœuf doré couverte d'un voile noir.

Ce type d'Osiris étoit donc institué avant le temps de Moyse. La divinité doit être au moins aussi ancienne que la consécration des symboles qui lui sont dédiés, et que l'institution du culte et des fêtes établies en son honneur. Donc Osiris étoit au moins aussi ancien que Moyse; et son culte ne peut être fondé sur l'apothéose de Sésac, postérieur de 520 ans à Moyse.

M. Newton a prétendu, dans sa réplique, que je m'étois trompé, et que j'avois mal rapporté son sentiment. *Je ne nie pas*, dit-il, *que les peuples de la basse Egypte n'ayent eu une religion avant l'invasion et avant l'expulsion des pasteurs ; mais je dis que quand ceux de la Thébaide eurent chassé les pasteurs, ils établirent le culte de leurs rois et de leurs princes.*

1 Plut. de Iside.

Je n'avois pas supposé une autre opinion à M. Newton; et c'est celle-là même que j'attaque, en montrant que la religion égyptienne n'avoit pas changé, et qu'elle avoit toujours prescrit le culte des mêmes dieux.

Dans son grand ouvrage, M. Newton dit que, dès le temps de Moyse, les Egyptiens adoroient leurs anciens rois; que les pasteurs ayant envahi la basse Egypte, abolirent ce culte pour établir celui de leurs propres rois, que, dans la suite, ce nouveau culte fut détruit par les princes Thébéens qui chasserent les pasteurs. Mais, selon lui, ces princes, loin de rétablir l'ancien culte, en introduisirent un autre tout nouveau, différent des deux premiers et qui consistoit dans l'apothéose des douze rois ou princes Thébéens, également différents des anciens dieux de l'Egypte et de ceux des pasteurs. Voilà précisément ce que j'avois attaqué, en montrant que les dieux adorés par les Egyp-

tiens des derniers temps, étoient les mêmes que ceux dont le culte étoit établi au tems de Moyse, et par conséquent les mêmes que les dieux adorés avant l'invasion des pasteurs. Car, selon M. Newton, cette invasion est postérieure de cinquante ans à l'exode.

Seroit-il possible que M. Newton, qui perpétuellement me reproche dans sa réplique de n'avoir pas compris ses opinions, n'eût pas lui-même voulu saisir le sens d'une objection aussi simple que celle que j'osois lui proposer? Pour y répondre il lui suffisoit de dire que la religion égyptienne, établie depuis Sésac, étoit une religion nouvelle, différente de celle qui étoit reçue au temps de Moyse. Cette proposition qui est la contradictoire de mon objection, étoit celle qu'il lui devoit opposer. Il est vrai qu'elle ne seroit pas facile à prouver. Aussi M. Newton ne l'appuye-t-il sur aucune preuve dans son grand ouvrage: il se contente d'en faire une assertion.

Je pourrois me contenter de nier cette proposition avancée gratuitement, et la regarder comme une opinion hasardée, de laquelle on ne trouve pas la moindre trace dans les monumens anciens : mais je veux porter les égards dus à M. Newton, jusqu'à rendre compte des raisons qui m'empêchent de me rendre à son autorité, même dans les matieres où les plus grands hommes n'en ont aucune, c'est-à-dire, lorsqu'ils parlent de faits anciens dont ils n'ont point été les témoins, desquels ils n'ont aucune preuve, et qu'ils ne pourroient savoir que par divination.

§. II.

Antiquité de l'idolâtrie égyptienne des derniers temps, prouvée par l'écriture.

J'ai déjà remarqué que l'adoration du veau d'or dans le désert, étoit une imitation manifeste du culte de l'Apis ou de l'*Osiris* des Egytiens. Je vais rappor-

ter ici des témoignages formels des écrivains sacrés, qui ne nous permettent pas de douter que le culte des veaux d'or établi par Jéroboam, vassal de Sésac, ne soit le même que celui par lequel les Israëlites irriterent Dieu contre eux dans le désert, et que ce ne fut une imitation de l'idolâtrie égyptienne.

Le Prophete Ezéchiel reprochant à ceux de Samarie et à ceux de Jérusalem l'idolâtrie égyptienne dans laquelle ils étoient tombés, compare ces deux villes à deux prostituées dont l'Egypte a vu les premieres débauches [v]. *In Ægypto fornicatae sunt in adolescentiâ suâ.* Il dit de Samarie : *Fornicationes suas quas habuerat in Ægypto non reliquit; nam et illi Ægyptii dormierunt cum eâ in adolescentiâ suâ, et illi confregerunt ubera pubertatis ejus.* Le prophete [x] dit en parlant de Jérusalem sous le nom d'*Ooliba* : *multiplicavit fornicationes*

[v] Ezech. cap. 33, v. 2, v. 4 & 8.
[x] v. 19, *adde* 21.

suas, recordans dies adolescentiae suae quibus fornicata est in terrâ Ægypti. Le prophete nomme le culte égyptien le premier et le plus ancien crime de sa nation juive, la corruption de la jeunesse, *fornicationes adolescentiae suae quibus fornicata est in Ægypto* : ce qui désigne le culte du veau dor, et montre que c'étoit d'Egypte qu'ils l'avoient apporté. En effet, lorsqu'Aaron leur présenta cette idole, ils la reçurent sans peine, et la regarderent comme une image de la divinité : ce qui montre que leurs yeux et leurs esprits y étoient déjà accoutumés.

Il est certain, par l'écriture, que c'étoit-là la plus ancienne Idolâtrie des Israëlites. Moyse le dit en termes formels dans le cantique qu'il composa peu de temps avant sa mort. » Ils ont irrité, « dit-il y, le seigneur leur dieu, en « sacrifiant à des dieux qu'ils avoient « ignorés jusqu'alors, à des dieux qui

y Deuter. XXX; 11, 16, 17, &c.

« leur étoient nouveaux et que leurs « peres n'avoient point adorés. »

Saint Etienne, dans son discours aux Juifs, dit de même que l'idolâtrie de leurs peres dans le désert fut une suite des idées qu'ils avoient prises en Egypte, *reversi sunt cordibus in Ægyptum.*

Les reproches du prophete Ezéchiel étoient d'autant mieux fondés, que Jéroboam, lorsqu'il établit le culte des veaux d'or de Dan et de Bethel, sembla vouloir renouveller celui du veau d'or adoré dans le désert. Ce dessein de Jéroboam est manifeste par la formule qu'il employe : elle est la même que celle dont se servit Aaron dans le désert. *Israël, voilà vos dieux, ceux qui vous ont tiré de la terre d'Egypte* [1].

Jéroboam ajoute, en parlant au peuple présent à la dédicace : *Nolite ultra ascendere in Jerusalem:* N'allez plus désormais adorer à Jérusalem. Josephe qui écrivoit dans un temps auquel il subsis-

[1] Exod. XXXII, 4, III. Reg. XII, 29.

toit encore plusieurs écrits anciens et plusieurs traditions écrites, que la dispersion des Juifs a détruits, ajoute aux paroles du discours de Jéroboam, rapportées dans l'écriture, » que le dieu « auquel ces représentations sont con« sacrées, est celui qui, par son im« mensité, est présent à tous les lieux, « qui voit ceux qui l'adorent, et qui « entend ceux qui l'invoquent, en « quelque lieu qu'ils soient : d'où il « conclut qu'il n'est pas nécessaire d'al« ler à Jérusalem pour l'adorer. » Aaron, en annonçant la cérémonie de la consécration du veau d'or, au peuple, avoit dit : Ce sera demain la fête du seigneur, *de Jehova. Cras solemnitas domini est* : donc, dans l'intention d'Aaron et de Jéroboam, le dieu qu'ils vouloient faire adorer sous cet emblême, étoit le dieu d'Iraël, le dieu *Jehova*, l'être suprême, source et principe de toute existence. Le crime d'Aaron consistoit à le représenter sous une figure sensible et même indécente,

indécente. Jéroboam ajoutoit deux nouveaux crimes; l'un de faire un schisme dans la nation, et d'élever autel contre autel; l'autre d'honorer dieu par un culte formellement défendu...

L'écriture [a] remarque que Jéroboam fixa la fête solemnelle du nouveau culte *au huitieme mois, à l'imitation de celle qui se célébroit dans le royaume de Juda.* Si l'on prend le huitieme mois de l'année ecclésiastique, laquelle commençoit à la lune du printemps et à la célébration de la pâque, ce sera le mois qui suivoit la lune de l'équinoxe d'automne dans laquelle se célébroit la fête des tabernacles. Or, dans ce huitieme mois, non plus que dans les quatre suivans, il n'y avoit aucune fête solemnelle dans le royaume de Juda. Outre l'année ecclésiastique, commençant à pâques, les Juifs avoient une année civile qui commençoit en automne, et dont le premier mois étoit celui de la

a III. Reg. XII. 32.

fête des tabernacles. Cette année civile servoit pour le calcul des jubilés, des années sabbatiques, pour les contrats de vente, pour le fermage des terres et pour les autres actes civils.

Dans cette derniere année, le huitieme mois tomboit en partie sur le second mois et en partie sur le troisieme de l'année religieuse [b]. C'est dans celui-ci que l'on célébroit la fête de la Pentecôte ou des premieres moissons, le deux cent dix-septieme jour après la fête des tabernacles qui marquoit le commencement de l'année civile. Ce jour de la Pentecôte tomboit au 10 du huitieme mois de l'année civile. Au vingt-huitieme jour de ce même mois, c'est-à-dire au 23 du mois *Siwan*, les calendriers Juifs marquent un jeûne établi en mémoire du schisme de Jéroboam : ce qui prouve que ce fut ce jour-là qu'Israël consomma ce schisme par un acte authentique et solemnel.

b Calend. Judaïc. *apud Scalig. Canon Isagogic. Lib.* I. page 44.

Au temps de ce schisme de Jéroboam, c'est-à-dire l'an 983 avant Jesus-Christ, l'année vague des Egyptiens commençoit vingt-six jours, douze heures, après l'*équinoxe* du *printemps*. L'année Juive *étoit* une année fixe et dont le commencement étoit toujours ramené à la lune dans laquelle tomboit l'équinoxe [c]. Nous ignorons le détail des intercallations employées par les Juifs : mais nous savons qu'ils en avoient l'usage, et que le premier mois étoit celui dont la pleine lune suivoit immédiatement l'équinoxe.

Le premier mois Egyptien ou le mois *Toth* tomboit donc au temps de Roboam dans le mois *Nisan*. Et le mois *Athyr* ou le troisieme mois, selon les Egyptiens, concouroit au-moins en partie avec le troisieme mois de l'année religieuse des Juifs et avec le huitieme de leur année civile.

Ce mois *Athir* étoit celui dans lequel les Egyptiens, depuis le dix-septieme

[c] Riccioli chron. Reformat. lib. I, cap. 12. §. 7.

D 2

jour jusqu'au vingtieme, célébroient la grande fête d'*Isis*, dans laquelle on faisoit commémoration de la mort d'*Osiris*, du démembrement de son corps, de la recherche qu'en avoit faite *Isis*, et enfin du retour d'*Osiris* à la vie [d]. Cette fête étoit, selon Plutarque, celle dans laquelle on montroit au peuple la statue dorée d'un *Apis* couvert d'un voile noir. Les prêtres d'*Isis* jeûnoient et se flagelloient les premiers jours de la fête, en mémoire du deuil de la déesse après la perte de son époux.

Le prophete Osée semble faire allusion à cette circonstance d'un deuil public, en parlant de la fête célébrée par les idolâtres de Samarie en l'honneur de leurs veaux d'or [e]. *Le peuple*, dit-il, *pleuroit sur les vaches de Béthaven et les prêtres se réjouissoient*, sans doute, ainsi que l'entendent les plus savans interpretes, à cause des riches offrandes que l'on faisoit dans cette solemnité et

d Plut. de Iside.

e Osée, X, 5.

du profit qu'ils faisoient sur les victimes.

Herodote [f] parle beaucoup des cérémonies de cette fête d'*Isis*; et Diodore nous apprend [g] une circonstance qui avoit pu déterminer Jéroboam [h] à choisir le temps de la fête des premieres moissons, pour fixer le jour de la fête qu'il établit à Samarie, à l'imitation de celle des Egyptiens. Cette circonstance est celle des vases, remplis d'orge et de bled, que l'on portoit dans les processions de la grande fête Isiaque ou de celle du mois *Atyr*.

Le culte établi par Jéroboam étant une imitation manifeste de celui des Egyptiens, et cela de l'aveu même de M. Newton, qui n'a pu contredire le témoignage formel du prophete Ezechiel; si ce culte est la même chose que celui du veau d'or, adoré dans le désert, comme le dit encore ce pro-

f Herod. II. 40.

g Diod. I. page 9.

h Voyez sur cette fête de Jéroboam, Selden *de Diis Syris*, Syntagm. I. cap. 4. page 143.

phete, il est clair que le culte Egyptien des derniers siecles et des temps postérieurs à Salomon, est le même que celui qui étoit établi dans ce pays au temps de Moyse; et par conséquent que le culte d'*Osiris* et d'*Apis* étoit établi long-temps avant Sésac, contemporain de Salomon et de son fils Roboam. Ce qui est précisément le contraire de l'hypothèse proposée par M. Newton.

§. III.

Impossibilité que les Juifs ayent pu adorer Sésostris sous le nom d'Apis.

Mais, indépendamment de cette preuve que j'ose appeller une démonstration critique, cette hypothèse considérée en elle-même me semble insoutenable. Dans le systême de M. Newton, le culte des veaux d'or de Jéroboam et les adorations, rendues à ces idoles, se rapportoient à *Sésostris* ou à *Sésac*, sous le nom d'*Osiris*, c'est-à-dire à ce

même roi d'Egypte qui avoit ravagé la Judée, assiégé Jérusalem, pillé cette ville et dépouillé le temple des richesses dont Salomon l'avoit orné.

Ceux du royaume de Juda, ennemis mortels des rois d'Iraël, ne leur auroient-ils pas reproché d'avoir abandonné le culte de l'éternel, du Dieu des dieux, pour adorer un homme qui avoit vécu de leurs jours, qui étoit mort d'une façon tragique et par la trahison de ses proches, dont le corps avoit été privé des honneurs funébres, et sur lequel le bras vengeur de Dieu s'étoit appesanti de la maniere la plus éclatante ? Car c'est-là l'idée que les peuples de Juda, ennemis des Egyptiens auroient dû prendre de Sésac, s'il eût été le même que l'Osiris de M. Newton.

Les lévites, les prêtres, les prophetes, avoient été bannis du royaume d'Israël par Jéroboam, et dépouillés, non-seulement, des revenus destinés à leur subsistance, par le gouvernement, mais

encore du patrimoine de leurs peres et des villes qui leur avoient été assignées par Moyse. Ces prophetes, ces prêtres, ces lévites, auroient-ils gardé le silence sur l'extravagance d'un pareil culte, rendu à un homme ennemi de la nation sainte, et prophanateur du temple que le Dieu d'Abraham sanctifioit par sa présence.

Il y a même plus. Dans le système de M. Newton, le culte d'Osiris ou de Sésac auroit été établi à Samarie, non-seulement avant l'Apothéose de ce prince, qui n'est arrivée, selon lui-même, que plusieurs années après sa mort, mais encore de son vivant et avant qu'il eut soumis la Judée. Le prophete Ezéchiel [1] nous apprend que la cinquieme année de la captivité de Babylone étoit la 390me. de l'idolâtrie d'Israël. Cette idolâtrie avoit été établie vers l'an 983, la quatrieme année du regne de Jéroboam; et ce ne fut que

[1] Ezech. IV. 5.

neuf ans après, c'est-à-dire en 974 que Sésac vint dans la Judée, si nous en cro ons M. Newton, et qu'il la soumit. Il vécut encore 18 ans depuis cette expédition ; et ce fut la vingt-troisieme année de la révolte d'Israël, selon le même M. Newton, qu'il fut mis à mort par son frere Japhet ou Typhon. Isis, femme de Sésac, accompagnée de son fils Orus, prit les armes pour venger la mort de son mari. Elle repoussa Japhet dans les déserts de la Libye ; et l'Egypte commençoit à peine à respirer après les désordres qui avoient suivi le meurtre d'Osiris, lorsque les Ethiopiens envahirent ce royaume, sous la conduite de Zarah, noyerent Orus dans le Nil et s'emparerent du pays : ce qui arriva, selon M. Newton, dont je rapporte ici l'opinion, neuf ans après la mort de Sésac, et la 32e. année de la révolte d'Israël.

Ce fut cette même année, selon lui, que Zarah marcha contre la Judée, et

qu'il fut défait par Asa, roi de Juda. Selon l'écriture, cette guerre d'Asa est de la dix-huitieme année de son regne, au plus tard, et de la trente-sixieme de la révolte d'Iraël. Il y a une différence de plusieurs années entre le calcul de l'écriture et celui de M. Newton.

Après la défaite et la mort de Zarah, le plus jeune de ses fils lui succéda, selon M. Newton, sous le nom d'*Ammenemes* ou d'*Aménophis*. Mais à peine fut-il sur le trône, que les peuples de la basse Egypte, se révoltant sous la conduite d'Osarsyph, appelerent à leur secours 200,000 Juifs ou Phéniciens qui la ravagerent sans obstacle pendant 14 ans entiers, sous le nom de pasteurs ou d'impurs. C'est-là, dit M. Newton, la seconde et derniere expulsion des pasteurs. Il la place 26 ans après la mort de Sésostris; au lieu que, selon Manéthon, elle étoit antérieure au regne de ce prince, et qu'elle étoit arrivée 59 ans avant sa mort. C'est une différence

de 85 ans entiers. Il faut remarquer que le livre des rois ni celui des Paralipomenes ne disent pas un mot de ce ravage de l'Egypte sous *Asa*. C'étoit un événement assez considérable pour ne le pas omettre.

C'est à cet *Aménophis*, vainqueur des pasteurs, qu'il attribue la fondation de Memphis et celle du temple de Vulcain, l'apothéose de ce dieu, l'addition des cinq jours épagomenes, leur consécration à Osiris, à Isis, à Orus, à Typhon, et à Nephthé, de même que l'institution du culte religieux par lequel on adoroit Osiris, Isis et Orus. Pendant les vingt-six premieres années après la mort de Sésac, l'Egypte avoit été dans une si grande confusion que l'on n'avoit pas eu le temps de faire aucun réglement. Aussi est-ce à cet Aménophis que la nouvelle chronologie attribue tous ceux qui furent faits dans l'astronomie et dans la religion égyptienne. Le regne paisible de cet Aménophis, ou l'expulsion

des pasteurs, est de l'an 46 après la révolte d'Israël et l'établissement du culte des veaux d'or à Samarie. Ainsi il faudra dire que le culte d'Osiris ou de Sésac avoit été établi dans la Judée 46 ans plutôt qu'en Egypte. Les Egyptiens étoient donc en cette occasion les imitateurs des Israëlites; et les prophetes se trompoient fort en traitant l'idolâtrie d'Israël de culte venu de l'Egypte.

Toutes les fêtes d'Osiris étoient relatives aux malheurs qui avoient terminé le regne et la vie de Sésostris, selon M. Newton. Sa mort cruelle, la dispersion des diverses parties de son cadavre, démembré par ses meurtriers; le deuil d'Isis, en recherchant les membres épars de ce cadavre, la joie qu'elle avoit ressentie en les réunissant, ses combats et ceux d'Orus contre Typhon, le retour d'Osiris à la vie, la défaite de Typhon et son esclavage; voilà ce qui étoit le sujet des fêtes communes à

toute l'Egypte, et ce qui constituoit le culte égyptien. Or, tout cela étoit postérieur à la mort d'Osiris, et ne pouvoit avoir rapport à des fêtes établies 23 ans avant sa mort.

Comment peut-on ajuster tout cela dans le système de M. Newton, qui croit Osiris le même que Sésac ? J'avoue que c'est-là pour moi un chaos que je ne puis débrouiller. Le système de l'idendité de Sésac et d'Osiris pourroit donner lieu à des difficultés sans fin; je ne m'engagerai pas dans ce détail qui pourroit fatiguer les lecteurs. Cependant je ne puis me dispenser d'en rapporter quelques-unes, qui me donneront lieu de discuter plusieurs points d'antiquité qui n'ont pas encore été bien éclaircis. Je commencerai par celles qui ont lieu dans l'hypothèse de M. Newton sur la nature de l'idolâtrie; c'est-à dire en supposant qu'elle avoit commencé par le culte des hommes apothéosés. J'examinerai ensuite la sup-

position de M. Newton; et j'espere montrer qu'il s'en faut beaucoup que cette opinion ne soit véritable.

§. IV.

Impossibilité que Sésostris ait pu être le même que l'Osiris des Egyptiens, même en suivant l'hypothèse de M. Newton sur l'origine de l'idolâtrie par l'apothéose.

Suivant l'idée que Diodore de Sicile et Plutarque [k] nous donnent de la religion égyptienne, d'après les matérialistes et ceux des mythologues qui étoient dans l'opinion de M. Newton, les dieux adorés en Egypte étoient de deux especes. Les uns étoient les dieux supérieurs qui étoient tels par leur nature. Les autres étoient des hommes illustres que la reconnoissance, l'admiration et la flatterie avoient mis au rang des dieux, à cause de leurs grandes actions et des

k Diod. lib. I. Plut. de Iside.

découvertes utiles que le genre humain leur devoit dans les arts et dans les sciences. D'abord on s'étoit contenté de les associer aux grandes divinités, à celles de *la classe* supérieure. Ces dieux du second ordre étoient subordonnés aux premiers. Ils n'étoient d'abord que les exécuteurs de leurs volontés, et leurs ministres dans le gouvernement de l'univers. Mais dans la suite on les confondit ensemble : on leur donna un pouvoir égal; et comme les hommes préferent volontiers dans la religion les objets sensibles et ceux qui frappent leur imagination, aux objets purement métaphysiques, les divinités du second ordre prirent peu à peu la place des premieres et les firent presqu'entiérement oublier.

Diodore et Plutarque nous apprennent que les anciens théologiens ou mythologues regardoient les dieux de la premiere classe, comme l'intelligence universelle et supérieure à l'univers sensible, comme la force qui en produit

la substance aussi bien que l'arrangement, et qui en maintient l'ordre, comme l'ame du monde, et comme le principe invisible de tous les mouvemens et de toutes les générations. Ils confondoient même souvent ces divinités supérieures avec le Soleil, les astres et les élemens. Les anciens croyoient le monde animé. Et dans le système commun, toutes les parties de l'univers, dans lesquelles le vulgaire croit découvrir des principes de vie et d'action, ou qu'il imagine comme autant de causes de la génération et de la formation des êtres particuliers; dans ce système, toutes ces diverses parties de l'univers faisoient autant de divinités différentes, subordonnées les unes aux autres, et plus ou moins puissantes, selon l'étendue de leurs départemens, mais soumises toutes à l'intelligence universelle.

Les matéralistes regardoient ces divinités comme l'univers même, ou du moins comme des parties de la subs-

tance de l'univers qu'ils croyoient infini et animé. Mais le plus grand nombre des théologiens et des philosophes en faisoient des intelligences, des génies, des ames distribuées en diverses classes et attachées par là nécessité de leur nature aux diverses parties de l'univers matériel, dont elles étoient cependant distinguées par leur essence.

L'idée primitive de la divinité renferme nécessairement les attributs d'intelligence, de volonté, de force et d'action. Les premieres réflexions que les hommes font sur eux-mêmes et sur ce qui lès entoure, gravent ces notions dans leur ame, comme malgré eux, et les forcent de reconnoître l'existence d'un être supérieur à l'univers sensible, en immensité, en puissance, en intelligence et en durée. Les hommes ont cette idée dans les climats les plus barbares, de même que dans les pays les plus policés; et ils les ont eues dans les siecles les plus grossiers, comme

dans ceux où les esprits étoient les plus cultivés. Ce n'est point à la philosophie qu'ils doivent ces notions : au contraire, presque dans tous les temps, les raffinemens de la philosophie alloient à conduire les hommes au pur matérialisme et à détruire les notions naturelles de la divinité.

Il est vrai que les hommes abandonnés à eux-mêmes peuvent difficilement concevoir de pures intelligences : ils veulent des images plutôt que des idées, et même des images particulieres. De-là vient qu'ils ont presque toujours conçu la divinité comme un être borné et sensible. L'immensité de l'être suprême a bientôt lasssé leurs regards, et ils ont pris le parti de morceler, pour ainsi dire, l'idée d'une cause unique et infinie, qui n'étoit que d'une maniere confuse dans leur esprit. Ils se sont figuré un nombre infini de dieux différents, qu'ils ont multipliés suivant le besoin qu'ils en avoient.

Ils imaginoient ces dieux semblables à eux. Ne pouvant s'élever jusqu'à l'idée sublime de la divinité, ils rabaissoient cette idée pour la rapprocher d'eux, et concevoient *les dieux* comme des hommes d'une autre espece, supérieurs à nous en force, en intelligence et en durée. C'est ce qui peut favoriser l'association des grands hommes avec les dieux supérieurs, avec ceux qui sont tels par leur nature. Je suppose ici que cette association est réelle, et qu'elle a fait partie du culte religieux : car c'est là un point que j'examinerai dans la suite. En admettant cette association, on conçoit qu'il a fallu un temps considérable pour en venir jusqu'à regarder ces nouveaux dieux, qui étoient l'ouvrage des hommes, comme étant égaux aux premiers. Ce n'a été que par une longue suite de siecles que l'idée des dieux supérieurs a pu s'effacer tellement de l'esprit des hommes, que les seconds dieux ayent tout-à-fait pris la place des pre-

miers, et que l'on ait oublié qu'ils avoient été des hommes semblables à ceux qui les adoroient.

Je ne sais même si on l'a jamais oublié totalement; et c'est sans doute de-là que naissent cette confusion et ces contradictions dont la mythologie ancienne est remplie. Plutarque parle quelquefois d'Osiris comme de l'ame du monde ou comme du soleil, c'est-à-dire comme du principe sensible de tous les mouvemens, de toutes les générations et de toutes les productions de l'univers. Mais d'autres fois ce même Osiris est chez lui, ainsi que chez Diodore, un roi, un législateur, l'inventeur du labourage et des arts les plus utiles à la vie; c'est un prince qui, après avoir régné avec éclat sur l'Egypte, a péri d'une maniere cruelle à la fleur de son âge, et par la trahison de ceux de sa cour.

Il en est de même d'Isis. Quelquefois c'est la substance de l'univers, la matiere premiere et commune à tous les êtres

particuliers. C'est aussi la lune, principe des générations, selon l'ancienne astrologie, mais principe passif et féminin, duquel découle seulement la force nutritive, laquelle entretient les êtres formés par Osiris. Le plus souvent c'est la femme d'Osiris, une reine illustre qui avoit appris aux hommes l'art de tisser les étoffes, d'en faire des habits, et celui de construire des maisons; elle avoit laissé des enseignemens utiles pour la nourriture et pour l'éducation des enfans; elle avoit montré la maniere de nourrir et d'engraisser dés bestiaux; enfin elle avoit vengé la mort de son mari et avoit régné glorieusement sur l'Egypte, qu'elle avoit comblée de bienfaits.

Ce que M. Newton dit de la mort d'*Isis* n'est pas tiré de la tradition Egyptienne: il applique à Isis ce que les *fables atlantiques* comptoient de *Basilissa* fille d'Uranus, femme d'Hypérion et mere du soleil et de la lune. Ces traditions des atlantes rapportées dans Diodore étoient

une ancienne cosmogonie grecque, différente en beaucoup de choses de celles des Egyptiens.

Il en étoit de presque toutes les autres divinités de l'Egypte, et même des anciens dieux de la Gréce, comme d'Osiris et d'Isis. On les considéroit sous deux rapports : sous l'un, ils étoient des parties de l'ame universelle du monde et des puissances douées d'intelligence, de volonté et de force; sous l'autre rapport, ils étoient des héros divinisés à cause de leurs grandes actions, associés d'abord aux dieux supérieurs, égalés ensuite à eux par la flatterie des hommes, et enfin confondus avec ces memes divinités.

Cette hypothèse, fondée sur ce qui est arrivé dans tous les temps, est le seul moyen de concilier les contradictions perpétuelles des anciens au sujet de leurs divinités, et de comprendre de quelle maniere ce monstrueux et bizarre mêlange d'idées s'étoit fait dans la tête des hommes.

On conçoit sans peine combien il a fallu de temps pour en venir-là; quelle longue suite de générations a dû s'écouler, avant que les dieux factices ou les hommes *apothéosés* ayent pu non-seulement être égalés aux dieux anciens, mais encore prendre entiérement leur place, les faire oublier, ou du-moins être tellement confondus avec eux. qu'on ne les distinguât plus. Dans le système de M. Newton, il faut que cela se soit fait en un instant, et même sans que l'on attendît que la mort du prince déifié l'ayant enlevé aux yeux des peuples, ils ne fussent plus en état de se convaincre que ce nouveau dieu étoit un homme semblable à eux. Il faut encore supposer que le culte établi en l'honneur de Sésac sous le nom d'Osiris par Jéroboam, pendant la vie de ce prince, n'a pas été dérangé par la mort cruelle qu'il souffrit par la trahison de ses proches, c'est-à-dire par un accident qu'il n'avoit point prévu et duquel il ne se put garantir.

On ne s'étoit pas contenté dans l'Egypte de représenter les divinités par des simulacres, comme parmi les autres nations idolâtres. On leur avoit consacré certains animaux qui étoient devenus leurs symboles, et pour ainsi dire des idoles animées. L'adoration et le culte dans leur origine, étoient entiérement relatifs aux seules divinités : mais peu à peu l'adoration se communiqua aux types ; et la figure devint une réalité dans l'esprit des hommes superstitieux. On en vint même jusques à se persuader que les divinités quittoient le ciel pour habiter d'une maniere particuliere dans ces types vivans ; et l'on ne craignit point de dire que les animaux sacrés étoient identifiés avec les divinités dont ils étoient les symboles. Nous voyons cependant dans Hérodote que de son temps on distinguoit entre l'animal sacré et la divinité, de laquelle il étoit une représentation. L'histoire d'Egypte marquoit l'époque de cette consécra-

tion des types animés, sous un roi de This, qui commença de régner, selon Manéthon, 290 ans après Ménès. Nous avons vu que ce culte étoit établi au temps de *Moyse*, et même au temps de Joseph. Donc Ménès leur étoit antérieur au moins de 300 ans. Par la chronologie que j'ai établie ci-dessus, où le commencement de Ménès est de l'an 2888 avant Jesus-Christ, la consécration des types sera de l'an 2598, et antérieure de 659 ans au ministere de Joseph en Egypte.

Dans la chronologie de M. Newton, le commencement du regne de Ménès est postérieur de 71 ans à la fondation du temple de Salomon, de 551 ans à l'exode, et de 981 au ministere de Joseph. Le commencement de Ménès est, dans son systême, de l'an 946 avant Jesus-Christ; et le temps de l'institution des types vivans, postérieur à Ménès de 290 ans, selon Manéthon, seroit de l'an 656, ou des derniers temps

de la monarchie Egyptienne; 200 ans au-plus avant le voyage d'Hérodote en Egypte.

Diodore et tous les partisans de l'hypothèse embrassée par M. Newton sur l'origine des dieux, devenus tels par l'apothéose, s'accordent à dire que cette apothéose étoit l'effet de la reconnoissance publique pour les bienfaits que le genre humain avoit reçus de ces hommes illustres [l]. Tous mettent au premier rang de ces bienfaits la découverte et la perfection des arts les plus nécessaires à la vie, le labourage, l'architecture, le filage de la laine, le tissage des étoffes, l'invention des armes nécessaires pour se défendre contre les bêtes sauvages, ou même pour se garantir de la violence des hommes injustes. Ainsi le temps dans lequel ces hommes déifiés avoient vécu, doit être celui de la naissance, ou tout au plus de l'enfance des arts dans les so-

[l] Eos esse habitos deos à quibus magna utilitas, ad vitæ cultum, esset inventa. *Cicer. de Nativ. Deor. lib. I.*

ciétés qui les avoient mis au nombre des dieux.

Si l'on adopte le systême de M. Newton, et si l'on croit avec lui que les dieux de l'Egypte sont des hommes postérieurs à David et à Salomon ; il faut supposer en même-temps que l'invention des arts nécessaires à la vie n'est pas plus ancienne en Egypte que le siecle de David et de Salomon : il faudra dire que jusqu'alors les peuples de ce pays étoient demeurés dans un état d'ignorance et de barbarie semblable à celui des sauvages les plus grossiers.

Rien ne seroit plus faux que cette supposition : car l'écriture nous apprend que plus de 500 ans avant Sésac, les arts, même ceux qui n'ont pour objet que la magnificence et le luxe, avoient été portés en Egypte au plus haut point de perfection. La description du tabernacle construit par les Hébreux, l'année même de l'exode, nous le prouve d'une maniere invincible. Ces peuples

sortoient de l'Egypte, où ils avoient passé 430 ans, et il se trouva parmi eux des ouvriers qui savoient fondre, forger et sculpter les métaux, tailler le bois et la pierre, passer et teindre les peaux, broder des étoffes, et même en tisser de brochées de figures, dont les couleurs différoient de celle du fond. Enfin leur industrie dans les arts alloit jusqu'à tailler et à graver les pierres précieuses les plus dures. Dès le temps de Joseph, c'est-à-dire plus de 900 ans avant Sésac, le labourage étoit connu en Egypte, le partage des terres établi, les impôts réglés, les conditions distinguées ; il y avoit des villes et même des magasins publics. La religion avoit ses ministres qui étoient exempts de toute imposition, et qui recevoient même des rétributions assignées sur les fonds publics. Le commerce y étoit établi, et on y connoissoit l'art de fondre et de travailler les métaux : l'écriture fait mention de la coupe dont Joseph se servoit pour les libations.

Au temps d'Abraham, près de 1200 ans avant Sésac, l'Egypte avoit des rois dont le pouvoir étoit réglé par les loix : la terre étoit cultivée ; et l'art d'élever et d'engraisser les bestiaux étoit connu. Abraham y alla chercher une retraite pendant une famine qui désoloit le pays de Chanaan.

J'avois proposé cette objection à M. Newton dans mes premieres observations : il y répond en disant encore que je me suis mépris, *qu'il a seulement voulu dire que les arts avoient été portés d'Asie en Europe au temps de David, et qu'il n'a pas nié que ces arts ne fussent établis en Egypte et en Phénicie avant que de passer en Gréce.*

Seroit-il possible que ce fût encore M. Newton lui-même qui se fût mépris sur l'objet sur lequel tombe la difficulté que je lui faisois ? Je ne lui conteste pas le temps auquel les arts ont été portés dans la Gréce. Dans son systême ce temps est celui de David, parce que

ce temps est celui auquel il place le passage des premieres colonies orientales dans la Gréce. Il s'agit entre nous du temps de l'invention des arts en l'Egypte, et par conséquent de celui auquel a vécu leur inventeur, c'est-à-dire Osiris. Je prouve que ce temps est de beaucoup antérieur à celui de Sésac, et de-là je conclus que Sésac ne peut être le même qu'Osiris, inventeur des arts. C'est à quoi M. Newton ne répond pas : il convient que les arts sont plus anciens que Sésaç en Egypte et en Phénicie ; et par-la il détruit lui-même son hypothese.

Cet aveu qu'il fait dans sa réplique est contraire à ce qu'il avoit établi dans sa chronique à l'an 912, et dans son grand ouvrage, pages 223, 239, 243. On y lit que Thoas, roi de Chypre et d'une partie de la Phénicie, étoit le mari de Callicopis ou de la Vénus, fille d'Otréus, roi de Phrygie, mere d'Enée, maîtresse d'Anchise et concubine de Bacchus ou

d'Osiris, c'est-à-dire de Sésac. Ce Thoas, mort 105 ans après la dédicace du temple de Salomon fut, dit-on, déifié sous le nom de Vulcain, ou de *Tubal-Canaan*, en mémoire de son habileté dans l'art de forger les armes, et en reconnoissance des soins qu'il avoit pris pour conduire les forges établies par Sésac dans l'île de Lemnos. Selon M. Newton, c'est ce Thoas qui étoit adoré à Memphis dans le célebre temple de Vulcain, commencé par Ménès, et que presque tous les rois d'Egypte s'attacherent à embellir par les nouveaux ouvrages qu'ils ajoutoient comme à l'envi aux anciens. Voilà donc un particulier, un des ministres de Sésac, mis en Egypte au rang des dieux, pour son habileté dans un art porté à sa perfection dans l'Egypte près de 600 ans avant lui, et connu dès le siecle d'Abraham : car son histoire nous apprend que l'usage des armes étoit établi de son temps, plus de 1200 ans avant l'apothéose de Thoas

de M. Newton. Quand Moyse et Josué firent la conquête du pays de Chanaan, 600 ans avant Thoas, les peuples de ce pays avoient des armures de fer complettes et même des chariots de fer armés en guerre.

La divinité adorée par les Egyptiens dans le temple de Memphis n'étoit pas le Vulcain des Grecs, celui qu'Homere nous représente comme un forgeron boiteux, employé à fabriquer les meubles et les palais des dieux, comme un dieu subalterne qui n'avoit aucune part dans le gouvernement de l'univers. Le Vulcain des Egyptiens étoit la plus ancienne de toutes les divinités visibles. Dans le système des matérialistes c'étoit le feu élémentaire, le mouvement et la chaleur, qui, joints avec l'humidité, étoient dans leur physique le premier principe de toutes les générations, et qui dans leur cosmogonie précédoient le soleil et lui avoient donné la naissance. Ce feu élémentaire

agissoit sans cesse la nuit comme le jour, parce que son action étoit le principe de la vie de tous les êtres; et selon plusieurs il étoit éternel de même que la matiere. C'est pour cela que dans la cosmogonie de Manéthon, tirée des livres sacrés on ne déterminoit point la durée de son regne.

Dans le systême des *Pneumatistes* ou des *Spirituels*, tels qu'étoit Jamblique [m], ce dieu nommé *phtha*, en Egyptien, étoit le même que l'intelligence *Demiourgique* qui avoit formé l'univers, et qui tenoit le premier rang après le dieu *Cneph*, ou après la *suprême intelligence*, laquelle est la source et le principe de toute intelligence, de toute vérité et de toute sagesse; le centre vers lequel tous les esprits tournent sans cesse leurs regards, sans qu'ils puissent cependant l'envisager jamais parfaitement, parce que cette intelligence suprême peut seule se comprendre elle-même.

m Jamb. de Myst. Egypt. VIII. 3.]

Le dieu *phtha* ou l'intelligence *Démiourgique* avoit divers noms et divers attributs. Il étoit nommé *Amoun*, en tant qu'il manifestoit au dehors les propriétés renfermées dans le sein de l'être, et qu'il rendoit sensibles les rapports inconnus. Le nom de *phtha* lui convenoit proprement en tant qu'il étoit le principe de l'arrangement, de la forme, de l'ordre, de la beauté, et de la vérité, ou de la réalité des êtres sensibles. C'est de-là que les Grecs avoient tiré le nom de leur Vulcain, qu'ils appelloient *Ephaistos*. Mais, comme le remarque Jamblique, ils avoient extrêmement restraint les attributs de cette divinité, en le regardant seulement comme le principe des opérations techniques et méchaniques dans les ouvrages des arts. Selon les Egyptiens, son action et sa puissance paroissoient bien davantage dans les productions de la nature.

Cette intelligence démiourgique étoit

nommée *Osiris* ou *Omphis*, en tant que bienfaisante, c'est-à-dire, en tant qu'elle disposoit et maintenoit toutes choses dans un état convenable à la conservation de l'univers, et au bonheur des êtres particuliers qui le composent. On donnoit encore plusieurs autres noms à cette intelligence démiourgique, suivant les attributs sous lesquels on la considéroit ; et l'on établissoit au-dessous d'elle un nombre infini d'intelligences subalternes, distribuées en diverses classes subordonnées les unes aux autres, et qui étoient les exécutrices de ses loix dans les générations et dans les productions des êtres particuliers. Ce systême d'Iamblique est au fond à-peu-près semblable à celui que Pythagore et Platon avoient rapporté d'Egypte. Ainsi l'on ne peut douter que ce ne fût là le véritable sentiment des sectateurs de l'ancienne philosophie religieuse, en Egypte.

Par quelle merveille le Thoas de M.

Newton, officier des rois d'Egypte et gouverneur de quelques provinces de leur empire, aura-t-il été associé et confondu avec l'intelligence démiourgique, avec le premier et le *plus ancien* des dieux ? Pourquoi lui aura-t-on consacré l'un des plus célébres temples de l'Egypte ? Séra-ce à cause de son habileté dans un art très-méchanique, inventé et porté à sa perfection long-temps avant lui ?

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une méprise (car on ne la peut nommer autrement) dans laquelle la version d'Hérodote, par Valla, a fait tomber M. Newton. C'est sur la foi de cette version qu'il dit, en plusieurs endroits de son ouvrage, [a] que Ménès ou Aménophis, fils de Zarah, ayant creusé un nouveau canal au Nil, fit passer ce fleuve sous un pont qu'il avoit fait construire entre deux montagnes. Ce qu'il ajoute n'est dû qu'à sa

[a] Page 29. 100. 238. &c.

propre conjecture, que ce travail prodigieux de construire un pont sur une riviere aussi large que le Nil, et de lui creuser un nouveau lit, fut entrepris et exécuté l'année même de la révolte d'Osarsyph, après la défaite de Zarah par le roi de Juda, et avant la retraite de son fils Aménophis dans l'Ethiopie. M. Newton répete ce détail au moins deux fois, et tire dans sa chronique, de la construction de ce pont par Aménophis, une preuve qu'il a vécu dans un temps auquel les arts étoient à leur perfection. Hérodote ne dit pas un seul mot de tout cela. Voici ce qu'il rapporte sur le témoignage des prêtres Egyptiens. Ménès ayant entrepris de détourner le cours du Nil, et de l'empêcher de passer au pied des montagnes de sable qui sont du côté de la Lybie; pour cela il fit creuser un nouveau canal du côté opposé, c'est-à-dire, à l'orient de l'ancien lit du fleuve et vers les

montagnes d'Arabie. Pour contraindre le fleuve de prendre son cours par le nouveau canal, et d'abandonner l'ancien, il fit construire à cent stades au-dessus de Memphis, vers le midi, une chaussée qui, s'opposant au cours de ce fleuve, lui faisoit faire un coude, et rejettoit ses eaux de l'autre côté. Par là il obligeoit le Nil de couler au milieu des deux montagnes, et il lui avoit enlevé, vers l'occident, un terrein sur lequel il avoit bâti Memphis.

» Cette digue, continue Hérodote, » demande un grand entretien, il faut » la fortifier tous les ans en y portant » de nouvelles terres; c'est ce que les » Perses font très-soigneusement, te» nant une forte garnison en cet en» droit. Sans ce grand soin, le Nil re» prendroit bientôt son ancien cours, » et ses eaux couvriroient la ville de » Memphis ».

Ce qu'Hérodote prévoyoit est arrivé depuis la conquête de l'Egypte par les

Arabes. Ces peuples ayant abandonné Memphis pour leur nouvelle ville du Caire, ils négligerent d'entretenir la digue : le Nil est rentré dans son ancien *lit; et il a inondé* Memphis. C'est là ce qui a causé la ruine totale de cette ville si fameuse, dont il ne reste pas maintenant le moindre vestige.

On cherche les ruines de Memphis sur la rive occidentale du Nil. Mais comme le cours du fleuve a changé, c'est au milieu même du canal où ses eaux coulent maintenant qu'il les faudroit chercher. Je ne crois pas cependant qu'il puisse y en avoir aucune de visible. Bélon [o], qui avoit cherché dans le Nil les vestiges de ce pont qu'il avoit imaginé, de même que M. Newton, sur la foi de Valla, nous assure que les bateliers du Caire n'en ont aucune connoissance. Les eaux du Nil qui lors de la crue ont près de 50 pieds de profondeur, coulent avec une telle rapi-

[o] Belon. *de admirand. oper. antiquor. præst. Parif.* 1553.

dité, que les plus solides édifices de Memphis ne peuvent leur avoir résisté depuis plus de huit cens ans qu'elles couvrent cette ville. Les mémoires exacts de l'Egypte, donnés par M. du Roule, p consul de Rosette, et envoyé du roi vers le *Négash* ou souverain d'Ethiopie, nous apprennent que la pente du terrein porte les eaux du Nil vers la côte occidentale, en sorte qu'il s'éloigne toujours de plus en plus du Caire, et que l'île du *Mékias* sera bientôt jointe à la terre ferme.

Hérodote ne parle point de *pont*; il dit seulement que Ménès *ἀπογεφυρῶσαι τὴν Μέμφιν*, *revêtit* ou couvrit *Memphis d'une levée* ou digue. Valla a traduit ces mots : *Junxisse pontibus Nilum ad Memphim.* Estienne a relevé cette faute de Vala, par une note, dans son édition d'Hérodote, et traduit

p M. du Roule fut assassiné dans la ville de Sennar, par les intrigues des Ethiopiens mêmes, avec toute sa suite, au nombre de 40 français, parmi lesquels étoit M. *Dippi*, de l'académie Royale des sciences.

aggessisse Memphim; ce qui rend littéralement et exactement le grec. Mais quand même il n'auroit pas relevé la faute de Valla, M. Newton ne devoit-il *pas la présumer*? L'impossibilité d'un tel ouvrage, qui n'a pas même été tenté dans les temps où les arts ont été portés à la plus grande perfection, et le silence des anciens qui avoient lu Hérodote, et qui n'auroient pas manqué de parler d'une chose aussi étonnante que ce pont, construit sur un fleuve de la largeur et de la rapidité du Nil, prouvoient, ce me semble, que Valla avoit mal traduit Hérodote. La largeur du Nil n'est pas déterminée exactement dans cet endroit de son cours : mais nous savons en général qu'elle est très-considérable, même dans le temps des basses eaux ; et nous lisons dans El-Edrissi [9] que le pont de bateaux construit sur le Nil, du temps des Arabes, étoit composé de plus de 90 barques.

9 El-Edrissi, géograph. Nub. Clim. 3. page 98.

Après avoir examiné une partie des difficultés que l'on peut opposer à l'hypothèse de M. Newton sur l'identité de Sésac et d'Osiris, dans l'opinion qu'il adopte sur l'origine de l'idolâtrie; il faut voir si cette opinion même est véritable, et si les dieux des nations ont tous été des hommes déïfiés à cause de leurs grandes actions.

§ V.

Examen de l'origine de l'idolâtrie. Nouveauté du système d'Evhémere qui l'attribuoit à l'Apothéose ou au culte des hommes morts.

Le premier auteur de cette opinion est Evhémere. Du moins est-ce lui qui l'a mise en système et à qui la postérité l'attribua dans la suite. Cet auteur, qui vivoit du temps des successeurs d'Alexandre, supposa dans un roman [r] qu'il

[r] Ce roman étoit à-peu-près composé dans le goût de l'*histoire des Sevarambes*, du voyage de *Sadeur*, de celui de *Jacques Macé* &c.

composa sur l'histoire fabuleuse, que toutes les divinités n'étoient que de symples hommes semblables à nous, élevés dans ce rang sublime après leur mort par la reconnoissance, par l'admiration, et souvent même par la terreur. Les peuples superstitieux avoient changé ces hommes en des êtres d'une nature supérieure à la nôtre, et croyoient que, devenus immortels, impassibles et tout-puissans, ils étoient les dispensateurs des biens et des maux qui nous arrivent.

Ciceron [f], en parlant de ce système, remarque » qu'il suppose l'immortalité « de l'ame; et que l'on n'auroit pu déi- « fier les grands hommes, morts, si « l'on n'avoit déjà cru que les ames, « subsistant après la mort, elles étoient « par leur nature des êtres éternels, « parfaits et bienfaisans : ce qui ne s'é- « loigne pas de l'idée que nous avons « des dieux. » Ainsi au temps de ces

f De nat. Deorum, lib. II.

premiers conquérans et des inventeurs des arts, non-seulement les hommes formoient déjà des sociétés, sans quoi il n'y auroit eu ni arts, ni conquérans, ni pays conquis; mais ces sociétés étoient encore composées d'hommes qui avoient assez réfléchi sur eux-mêmes et sur les êtres qui les entourent, pour se convaincre de l'immortalité de leur ame, et pour sentir que le principe de mouvement, de vie, de sentiment et d'intelligence, qui est en nous, subsiste indépendamment du corps auquel il est joint, et n'est point détruit par la mort.

Ces sociétés avoient-elles été si avant sans se former une idée de la divinité? N'avoient-elles aucune notion religieuse? Etoient-elles sans aucun culte? Imagine-t-on que des hommes qui croyoient les intelligences humaines capables d'exister hors des corps, ne reconnoissoient point d'êtres supérieurs à eux, qui gouvernassent l'univers, et qui fussent les

auteurs des événemens dont la cause nous est inconnue ? N'admettoient-ils aucune intelligence invisible qui présidât à l'univers, à laquelle ils se pussent adresser dans leurs besoins, et dont ils dussent appaiser le courroux dans leurs calamités ?

N'est-il pas contradictoire de supposer que les hommes d'alors étoient en même temps sans idée de la divinité, et persuadés de l'immortalité de l'ame ? En les croyant assez superstitieux pour se figurer que des hommes qui étoient nés de la même maniere qu'eux, qui avoient mené une vie sujette à toutes les miseres et à toutes les infirmités de la nature humaine, que des hommes qu'ils avoient vu mourir devant leurs yeux, souvent au milieu des douleurs les plus cuisantes, étoient devenus tout d'un coup des êtres d'une nature supérieure à l'homme ; peut-on croire en même temps qu'ils n'avoient aucune idée de l'existence de ces êtres supé-

rieurs? Pour admettre cette merveilleuse transmutation, il faut supposer qu'ils se sont formé tout d'un coup l'idée de la divinité dont ils avoient été destitués jusqu'alors, et qu'ils ont appliqué cette même idée à des hommes d'une espece égale et semblable à la leur.

L'absurdité de l'hypothèse d'Evhémere parut si grande, qu'on la regarda comme un moyen qu'il avoit imaginé pour détruire toute religion, en conservant un culte extérieur et politique. Tous les gens zèlés s'éleverent avec chaleur contre ce systême; et ceux qui avoient quelque attachement pour la religion n'en parloient qu'avec indignation. Pour le prouver, je n'aurai pas recours à Plutarque, quoique cet écrivain très-religieux me pût fournir bien des preuves de ce que j'avance. Je me contenterai d'un passage de Ciceron. L'orateur philosophe, assez indifférent sur la religion dominante de son temps, soutient dans ses livres de la nature des

dieux [t], que l'opinion de ceux qui croyent que les hommes courageux, célebres ou puissans sont devenus des dieux après leur mort, et que ce sont eux auxquels s'adressent notre culte et nos adorations; que cette opinion, dis-je, est celle des gens sans aucune religion. *Nonne expertes sunt religionum omnium*? Après avoir dit qu'Evhémere a montré dans ses ouvrages le temps et le lieu de la naissance, de la mort et de la sépulture de toutes ces divinités, il conclut en demandant [v] si c'est là établir la religion, ou si ce n'est pas plutôt la détruire.

Je ne prétends pas examiner ici si Evhémere méritoit le nom d'athée, dans le sens étroit et dans l'acception philosophique. On n'a point de preuve que, semblable au Sisyphe d'Euripide, il rejetât de l'économie de l'univers tout principe intelligent. Nous ignorons

t De nat deorum, lib. I.

v *Utrum igitur hic confirmasse religionem videtur an penitùs sustulisse?* De nat. deorum, lib. I.

s'il attribuoit la force par laquelle tout existe à une nécessité aveugle; et si, comme nos Spinosistes modernes, il n'admettoit d'autre cause de l'arrangement organique des parties de l'univers, que la succession infiniment variée des diverses combinaisons d'un mouvement nécessaire dans lequel les matérialistes prétendent que le *laps de temps équivaut à l'intelligence* [x]. Il me suffit que son système ait été regardé par les payens eux-mêmes comme une *doctrine d'athéisme*, pour être en droit de conclure qu'il étoit contraire à l'idée que les Grecs avoient de leur religion, et par conséquent qu'il donnoit une fausse origine à cette même religion. Il faut juger d'un système religieux par ce qu'en disent ceux qui le suivent, et non par les imputations de ceux qui le combattent. Rien n'est plus ordinaire que de voir les hommes défigurer l'o-

[x] Cudworth, *intellectual. system. I. 4. pag.* 478. nomme cette opinion *atheistick doctrine*, avec grande raison, car elle détruit totalement l'idée de la divinité.

pinion

pinion qu'ils attaquent, afin d'en augmenter l'absurdité. Quelles idées ridicules les Grecs n'ont-ils pas attribuées aux Juifs ? Quelles horreurs et quelles abominations les payens n'ont-ils pas débitées des premiers chrétiens ? Parmi les chrétiens eux-mêmes, quelles extravagances n'impute-t-on pas aux Mahométans ; et avec quelle injustice les sectes chrétiennes, séparées de l'église catholique, ne grossissent-elles pas dans leurs déclamations des abus légers que cette même église condamne, et contre lesquels elle s'éleve sans cesse ?

Les premiers peres semblent avoir supposé le système d'Evhémere, en combattant l'idolâtrie. Les ouvrages des poëtes, adoptés alors par les peuples, parloient des dieux d'une maniere qui rendoit extrêmement forte cette méthode d'attaquer le paganisme. On sait que les peres y, dans leurs disputes avec

y Voyez le P. de Mourgues, jésuite, *plan théolog. du paganisme*, tome I, page 332, 383, 384, &c.

les idolâtres, n'employoient presque que des argumens personnels; et que pour éviter de s'engager dans l'examen des principes métaphysiques sur lesquels on peut toujours disputer, ils partoient des principes reçus par le commun de ceux à qui ils avoient affaire. Ils se proposoient de les convaincre de l'absurdité de leurs dogmes, et de les réduire au silence; persuadés que s'ils pouvoient seulement obtenir d'eux qu'ils examinassent sans prévention le christianisme, ils ne pourroient refuser long-temps de céder à sa lumiere.

C'est ainsi qu'Eusebe [1], après avoir montré par le témoignage des idolâtres eux-mêmes, que les oracles du paganisme étoient une pure fourberie des prêtres, et avoir cité les procès-verbaux dressés par les magistrats romains, dans lesquels il étoit fait mention des *machines* par le moyen desquelles ces prestiges s'exécutoient, attaque Porphyre en lui

[1] Lib. IV, Preparat. initio.

accordant qu'il y a du surnaturel dans ces mêmes oracles, et en lui faisant voir que, selon ses propres principes, ce sont des démons injustes et malfaisans qui les rendent : d'où il le force de conclure que l'on ne peut, sans impiété, rendre un culte et des adorations aux dieux qui président à ces oracles.

Le systême d'Évhémere, sur l'origine de l'idolâtrie, a été suivi dans ces derniers temps par la plupart des écrivains protestans qui ont employé beaucoup d'érudition à l'établir, parce qu'il favorisoit leurs déclamations contre les pratiques de l'église cathol que, au sujet du culte des saints. L'érudition et l'esprit qui se trouvent dans ces ouvrages, ont séduit plusieurs des écrivains catholiques; et cette opinion du culte des hommes morts mis au rang des dieux est presque la seule que l'on suive aujourd'hui. Nous avons vu à la fin du dernier siecle un écrivain d'un savoir profond, entreprendre de prouver la

vérité du christianisme, par la supposition que toutes les divinités des payens n'étoient autre chose que le législateur des Hébreux, déifié, changé en idole, et adoré par toutes les nations de l'univers, même par chaque nation sous différens noms.

§. VI.

Absurdité de ce système considéré en lui-même, et sa fausseté, même par rapport à la religion des Grecs, qui admettoit l'apothéose.

Le système de l'association des ames humaines aux dieux supérieurs est le seul par lequel on puisse concevoir l'origine du culte des hommes. Mais cette association ne fera jamais que des dieux secondaires et subalternes, dont le culte ne pourra s'établir que par une longue suite de générations ; et ces dieux ne parviendront même presque

jamais à être égalés aux dieux supérieurs.

Nous en voyons un exemple chez les Grecs. Leur religion admettoit un grand nombre de ces dieux subalternes qui avoient été de simples hommes : mais elle les nommoit toujours des héros et des demi-dieux. On supposoit qu'ils étoient admis à la jouissance de la souveraine béatitude et au commerce intime des dieux immortels, mais non au partage de leur pouvoir et de l'administration générale de l'univers. Les honneurs qu'on leur rendoit se nommoient des *honneurs héroïques* : les autels, les statues et les chapelles qu'on leur consacroit, étoient désignés par le nom d'*Héroa*.

Homere ne parle en aucun lieu de son iliade ni de son odyssée [a], de Bacchus comme d'une divinité : il le nomme seulement dans son odyssée, pour dire qu'après que Thésée eut enlevé Ariadne,

[a] Odyss. XI. v. 324.

fille de Minos, Diane retint cette princesse dans l'isle qu'il nomme *Dia*, à la sollicitation de Bacchus. Cette Ariadne étoit descendue, après sa mort, dans les enfers. Le même poëte nomme, à la vérité, Hercule dans son iliade, mais il n'en parle que comme d'un homme mortel; et dans l'odyssée [b], Ulisse dit qu'il a vu dans les enfers le fantôme d'Hercule, tandis que ce héros marié avec *Hebé*, déesse de la jeunesse, habite *parmi les immortels*, où *il jouit* de la douceur de leurs festins. Homere ne dit pas qu'il est associé à leur *pouvoir*, mais seulement à leur *béatitude*.

Pour parvenir là, il avoit eu besoin d'être purgé sur le mont Oëta de tout ce qu'il avoit reçu de mortel de sa mere Alcmene [c]; et c'étoit la partie humaine de l'ame d'Hercule qui formoit le fantôme qu'Ulisse vit dans les enfers. Le culte rendu à Hercule étoit cepen-

[b] XI. v. 600.

[c] Lucian. Dialog. mort. *passim*.

dant plus ancien qu'Homere ; mais c'est que ce culte ne se répandit pas d'abord dans l'Asie mineure remplie de colonies grecques, ennemies des Héraclides qui les *avoient forcés* d'abandonner leur patrie.

Hésiode qui écrivoit dans un pays où le culte de Bacchus étoit très-établi, ne parle presque pas de ce dieu, dans son poëme des travaux de la vie rustique, quoique ce fut le lieu de parler du dieu de la vendange. Dans un seul endroit il dit que cette vendange est le présent de Bacchus *qui inspire la joie*. Dans sa Théogonie [d], il lui donne le même titre ; et après avoir dit qu'il est le fils immortel d'une femme mortelle, il ajoute que le fils et la mere sont devenus des *dieux*.

Hercule, fils d'Alcméne, et Bacchus, fils de Sémelé, ne commencerent à être invoqués comme des dieux, que lorsque l'on eut confondu l'un avec l'Hercule Phénicien, et l'autre avec le Bacchus

[d] Oper. & dies, v. 614. Théog. v. 941.

des Egyptiens, ou avec Osiris. L'Hercule Phénicien et le Bacchus Egyptien étoient des dieux du premier ordre, qui étoient tels par leur nature, et qui ne devoient rien à l'association. L'un et l'autre étoient des divinités *Théologiques*; c'est-à-dire l'ame du monde, ou du moins des attributs de l'intelligence *Démiourgique* : attributs considérés séparément et personnifiés, en réalisant des abstractions métaphysiques. Car c'est par-là que le polithéïsme s'étoit établi dans l'antiquité.

L'Hercule phénicien étoit le même que l'Hercule égyptien [e]. Dans le fameux temple de Gadès, il étoit adoré sans aucune statue [f]; on entretenoit un feu perpétuel sur son autel, à ce que nous apprend Silius Italicus [g], poëte espagnol; ses prêtres étoient rasés et vêtus de tuniques blanches de fin lin, comme ceux des Egyptiens. Macrobe nous ap-

e Arian. *Exped. Alex.* lib. II.

f Appianus, *Iber.* Mela.

g Sil. Ital. lib. III.

prend que les prêtres de Phénicie et ceux de l'Egypte s'accordoient à dire qu'Hercule n'étoit pas un homme, mais que c'étoit le soleil [h], ou la vertu de cet astre répandue dans l'univers, de laquelle la vie, la force et le courage découloient dans les êtres particuliers.

Hercule grec avoit été un héros, c'est-à-dire un véritable homme né d'Alcméne et d'Amphitrion, que la flatterie avoit fait fils de Jupiter, de la même maniere qu'elle donna ce dieu pour pere à Alexandre fils de Philippe. Les descendans d'Hercule étant devenus très-puissans dans la Grece, ils changerent en honneurs divins les honneurs héroïques qui lui étoient rendus. Ce changement fut d'autant plus facile, qu'à Thebes il avoit pris le nom d'Hercule ou d'une ancienne divinité des Phéniciens [i], au lieu de celui d'*Alcée* qu'il avoit reçu

[h] Macrob. I. 21. le nomme l'œil de Jupiter, & Fuller *Miscell. sacra* II. 7. montre que son nom signifie en Phénicien *celui qui voit tout*; épithete bien convenable au soleil.

[i] Diod. lib. I. page 14.

en naissant [k]. Le culte de cet Hercule étoit plus ancien dans la Grece que le fils d'Alcméne. Car cinq ou six générations avant lui, Cadmus avoit fondé, dans l'île de Thasos, un temple consacré à l'Hercule phénicien. A Tyr ce même dieu avoit un temple plus ancien de 1200 ans que Cadmus [l]. En Egypte, le regne d'Hercule, qui étoit un des douze dieux postérieurs, précédoit de deux mille ans celui de Bachus ou d'Osiris.

Sans rapporter ici tous les témoignages anciens, sur lesquels s'appuye cette distinction de l'Hercule né dans la Grece d'avec les dieux adorés ailleurs sous ce nom; nous en trouvons une preuve convaincante dans un passage d'Hérodote [m], qui la suppose et qu'elle éclaircit. Cet historien, après avoir montré qu'Hercule, fils d'Alcméne, est postérieur d'un grand nombre de siecles à l'Hercule Egyptien et à celui de Tyr,

k Herod. II. §. 7.
l Herod. ibid.
m Herod. II. 43.

ajoute [n] que *ceux-là lui paroissent agir convenablement qui consacrent à l'Hercule des temples doubles, dans l'un desquels ils lui sacrifioient* comme à un dieu immortel, *tandis que dans l'autre ils ne l'honorent* que comme un simple Héros [o]; et c'est ce que l'on observoit à Sicyone, où Pausanias nous assure qu'on lui rendoit à-la-fois sur le même autel, le culte héroïque et le culte divin.

§. VII.

L'histoire du culte de Bacchus prouve qu'il n'a jamais été regardé comme un homme ou comme un héros.

Le Bacchus des Grecs, quoique né de Semelé, fille de Cadmus, n'étoit pas non plus un personnage historique ou un héros. Diodore de Sicile [p] nous a conservé là-dessus un détail assez singulier,

n Herod. II. 44.
o Pauf. II. 133.
p Diod. lib. I. page 14.

auquel on n'a pas fait jusqu'à présent l'attention qu'il méritoit. Semelé, fille de Cadmus, étoit devenue grosse d'une intrigue (quelques-uns disent avec un négociant Egyptien). Ayant été effrayée par un orage violent, elle acoucha à sept mois d'un enfant qui ne vécut pas. Comme elle n'étoit point mariée, et que l'intrigue n'avoit point éclaté, Cadmus, pour couvrir la honte de sa maison, feignit que la grossesse de Semelé étoit surnaturelle, et fit passer l'enfant qu'elle avoit mis au monde pour une *Epiphanie*, ou pour une apparition d'*Osiris*.

Les conquêtes de Sésostris qui, du temps de Cadmus, avoit soumis la Thrace septentrionale et l'Asie mineure, avoient rendu le culte d'Osiris célebre dans tout l'orient. Ce dieu [q] étoit adoré sous le noms de Thamus et d'Adonis dans la Phénicie, d'où Cadmus avoit passé dans la Grece.

Cadmus, *continue Diodore* [r], sous

[q] Vide Selden *de Diis Syris*, Syntag. II. cap. 11.
[r] Diod. ibid.

prétexte de se conformer à l'usage de ses ancêtres, enferma le corps de l'enfant dans une statue d'or (en fit une idole) et institua des fêtes en son honneur. On trouve encore très-souvent sur les monumens anciens, Bacchus représenté sous la figure d'un enfant de quelques mois.

La consécration de cette idole ressembloit fort aux *Théraphim* ou aux idoles domestiques des Syriens, telles que les plus habiles rabbins qui nous les décrivent *f*. Leur nom convenoit même à l'aventure du jeune Bacchus, qui avoit pris naissance au milieu des feux et des éclairs d'un orage violent. *Théraphim* vient du mot *Taraph* en Caldéen, et *Scharaph* en Hébreu, qui signifie *brûler*.

Cadmus trouva des oppositions à l'établissement du nouveau culte jusques dans sa propre famille. Penthée, fils d'Agaué, sœur de Semelé et petit-fils

f Vid. Selden de Diis Syris, Synt. I. cap. 2.

de Cadmus, fit tous ses efforts pour empêcher les Thébains de le recevoir. Dans les bacchantes d'Euripide, tragédie composée sur cet événement, et pour célébrer la gloire de *Bacchus, le* poëte introduit Penthée qui décrie cette nouvelle institution, et qui la représente comme un établissement scandaleux qui favorise le libertinage et qui corrompt les mœurs. Penthée déclame contre les assemblées nocturnes de ces fêtes licencieuses.

Malgré toutes ces difficultés, le culte du nouveau dieu s'établit. Penthée fut mis en piece dans une de ces fêtes par sa propre mere ; la superstition devient plus forte que les liens du sang les plus sacrés, lorsqu'elle s'est une fois emparée des esprits.

Licurgue, roi d'un canton de la Thrace, eut le même sort que Penthée; il fut mis en pieces par ses propres sujets, pour s'être voulu opposer au culte du dieu. La Thrace, dans laquelle il

régnoit, n'est pas la Thrace boréale, dans laquelle coulent l'Hébre et le Strymon. Thucidide nous apprend que la Thrace des temps héroïques étoit voisine de *Thebes*; et que l'on donnoit ce nom au pays montagneux qui est entre la Béotie et la Phocide, aux environs de *Daulia* [t]. C'est dans ce pays que régnoient Térée et Eumolpe. Ce dernier ayant passé à Eleusis, et y ayant établi les mysteres de Cérès ou *Déméter* (c'est le nom sous lequel les Grecs adoroient Isis,) sa famille conserva le droit de présider aux fêtes de cette déesse. Musée, descendu d'Eumolpe, passa à Athenes et fit quelques changemens à la célébration des fêtes de Bacchus, dont le culte avoit été porté dans l'Attique par un autre Musée venu de Thébes et fils de Thamiris, lequel étoit *fils* d'un Philamon, dont le nom est Egyptien, et prouve qu'il étoit de cette nation [v]. Orphée fit, de la mani-

t Thucyd. lib. II. page 118.

v Diod. l. page 13 & 14.

festation d'Osiris dans la personne du fils de Semelé, un article du dogme qu'on révéloit aux initiés.

Le culte de Bacchus passa dans le Péloponese, mais il trouva encore plus de difficultés à s'y établir que dans la Béotie. Les descendans d'Inachus et de Danaüs, qui régnoient dans ce pays, y avoient apporté la religion des pasteurs Egyptiens et des peuples de la Palestine. Ils étoient ennemis des peuples de la haute *Egypte*; et leur haine s'étendoit jusques sur les dieux adorés par les princes qui les avoient chassés de ce pays fertile.

Persée avoit eu recours à la force pour s'opposer à l'établissement du nouveau culte. Il avoit marché avec des troupes contre ceux qui venoient le répandre dans ses états; et c'est là-dessus qu'étoient fondées toutes ces traditions des guerres de Persée contre Bacchus, qui sont rapportées dans les anciens x. On racontoit que dans un

x Pausan. II. 155. Nonnus *Dyonys.* 48.

premier combat l'armée de Bacchus avoit été défaite et mise en fuite : on montroit même les tombeaux de quelques-uns de ses soldats [y]. Bacchus lui-même, c'est-à-dire le prêtre qui conduisoit les prédicateurs et les dévots de ce dieu, fut blessé dans un second combat, et mourut de sa blessure à Delphes, où l'on montroit son tombeau avec sa statue.

La description que tous les anciens poëtes font de l'armée de Bacchus; ces Ménades ou ces Bacchantes échevelées et demi-nues; ces Satyres, ces Pans, ces Egypans, c'est-à-dire des hommes couverts seulement d'une peau de bouc, armés de thyrses ou de branches d'arbres; tout cela nous représente l'équipage dans lequel les devots de Bacchus célébroient les fêtes de ce dieu. Les poëtes qui écrivoient dans un temps où le culte de Bacchus étoit reçu par-tout,

y Dekarvus pôët. *ap Syncel.* 162. Cephal *Ibid* 167. Plut. *de Isid.*

parlerent de la guerre que Persée avoit faite contre les propagateurs de ce culte, comme d'une guerre entreprise contre le dieu lui-même.

Le culte, principalement *établi* à Argos, étoit celui de Junon. Elle y avoit un temple célebre, avec des prêtresses choisies dans la famille royale, et dont la succession servit dans la suite à déterminer la chronologie. Cette Junon, qui étoit la même que l'*Astarté* des Phéniciens, que la *déesse céleste* des Carthaginois, et que la Vénus Uranie des Grecs et des Arabes, ressembloit beaucoup à la Minerve des Athéniens, nommée *Néith* par ceux de Saïs. Cette Néith est la même que *Nephté*, soeur et femme de Typhon, et convenoit même assez dans l'idée des Mithologues avec la déesse Isis qui représentoit la partie féminine de la nature, ou du principe démiourgique, c'est-à-dire de l'ame du monde. Dans les mysteres secrets de ces déesses on montroit aux

initiés un symbole du principe passif des générations.

Les efforts de Persée furent inutiles. Son oncle Prætus 1, frere d'Acrisius et roi de Tirynthe, avoit trois filles. Ces princesses étant tombées dans une maladie qui les rendoit furieuses, Prætus crut que c'étoit une punition du ciel qui vengeoit le mépris que l'on avoit fait du nouveau culte. Il appella Mélampus, fils d'Amythaon, pour les guérir par les cérémonies de l'expiation; et lorsqu'elles furent revenues dans leur bon sens, il en maria deux avec Mélampus et avec son frere Biat, auxquels il céda une partie de ses états.

Mélampus établit le culte de Bacchus dans le Péloponése, et fit plusieurs changemens aux *Orgyes* ou bacchanales. Il y ajouta plusieurs cérémonies égyptiennes, entr'autres celle de porter dans les pompes religieuses le symbole du

1 Hesiod. *apud Apollod.* ... Diod. IV.... Pausan. II. Herod. &c.

principe actif des générations. Ce fut lui [a] qui, le premier, publia dans la Grece la fable égyptienne de la guerre des Titans contre les dieux, de la terreur qui s'empara de ces derniers, et de leur fuite en Egypte, où ils se cacherent sous la forme de différens animaux.

Les poëtes Grecs ont célébré les conquêtes de Bacchus ; et ils supposent qu'il a soumis le monde entier, moins par la terreur de ses armes (car ils lui donnoient des soldats peu redoutables) que par la douceur de sa musique et par les charmes d'un breuvage dont les hommes ignoroient alors le pouvoir. C'étoit par-là qu'il les avoit obligés de se soumettre à lui, et de recevoir les loix qu'il leur dictoit, et par lesquelles il les retiroit de cette barbarie dans laquelle ils avoient vécu avant lui.

Il est aisé de voir qu'il n'y a là-dedans qu'une fable morale, inventée pour

a Herod. II. 49. Diod. III. p. 139.

exprimer d'une maniere poëtique et allégorique, que le bonheur des hommes dépend de leur union en diverses sociétés politiques. Le vin, qui fait le charme des repas, et qui, pris avec sagesse, *est le plus* sûr reméde de tous les chagrins, est un symbole bien naturel des avantages que trouvent les hommes dans une liaison qui assure le repos public et le bonheur des particuliers.

La conquête de l'univers ne peut s'attribuer au Bacchus grec, fils de Semelé; non-seulement parce que la fable marque qu'il mourut en naissant, mais encore parce qu'il n'avoit ni états ni sujets. Son armée fut chassée du Péloponese par Persée, souverain d'un état peu considérable. Les oppositions de Penthée et celles de Licurgue lui firent courir les derniers périls; et il ne se sauva de leurs mains qu'en armant contre eux leur propre famille, qu'il avoit séduite par les charmes d'un breu-

vage dont les effets leur étoient inconnus.

Les Grecs placerent la naissance de Bacchus au temps où le culte d'Osiris leur fut apporté d'Egypte, c'est-à-dire au temps de Sésostris, dont les conquêtes s'étendirent jusques à la Thrace, voisine du Pont-Euxin, comme je l'ai observé. Ce prince avoit laissé des monumens de ses victoires dans tous les pa s où il avoit passé; et comme les Grecs voyoient les emblêmes, qu'on leur montroit dans les *mysteres*, gravés sur ces monumens, la conformité de ces figures avec les symboles qui leur étoient familiers, les persuada qu elles étoient autant de monumens des conquêtes de Bacchus. Ils confondirent ce dieu avec Sésostris, quoiqu'il n' ait aucune conformité entre ce que la fable grecque et l'histoire égyptienne racontent de l'un et de l'autre, comme M. Newton auroit pu s'en convaincre en les comparant.

Pour revenir à l'établissement du

culte de Bacchus dans la Grece, on a vu combien il avoit dû se glisser de désordres dans les fêtes des mysteres de ce dieu. Elles se célébroient ordinairement pendant la nuit. Les hommes et les femmes mêlés ensemble, presque nuds, et ayant perdu l'usage de la raison par le vin dont ils s'étoient remplis, s'excitoient mutuellement à une joie folle par des cris et par des gestes extravagans. Ayant d'ailleurs l'imagination échauffée par la vue des symboles que l'on exposoit aux yeux des initiés, il n'étoit pas possible qu'ils ne perdissent toute retenue et toute pudeur. On peut voir dans Tite-Live la description des Bacchanales romaines, qui, ayant commencé par des assemblées purement religieuses, dégénérerent dans la débauche la plus outrée [b]. Tout cet endroit mérite d'être lu, sur-tout le discours du consul pour faire passer le décret contre les Bacchanales. On y verra a quel point

[b] Lib. XXXIV. cap. 7. 8. &c.

la corruption du cœur humain peut abuser de la religion pour autoriser les excès et les crimes qu'elle condamne avec le plus de force. Ces abus, foibles et presque imperceptibles dans leur commencement, deviennent d'autant plus dangereux, qu'ils sont couverts par la religion même qu'ils profanent.

Les Grecs, quoiqu'avec des mœurs très-grossieres, sentirent de bonne heure les inconvéniens de ces orgies et du nouveau culte de Bacchus. Mais comme il *étoit déjà trop établi* pour qu'il fût possible de l'abolir, on se contenta de le purger de tous ces désordres et de prévenir leur introduction à l'avenir.

Tharops[c], contemporain de Cadmus, avoit porté le culte de Bacchus dans la Thrace, c'est-à-dire dans le pays de Lycurgue. Après la mort de ce roi, Ægrarius, fils de Tharops, devint maître d'un canton de ce pays. Orphée,

c Diod. l. 14.

fils

fils d'AEagrius, succéda aux projets de son ayeul; et ce fut lui principalement qui répandit le nouveau culte dans la Grece. Il joignit les charmes de la musique instrumentale, inconnue jusqu'alors aux Grecs, avec les cérémonies des orgies. Il institua des fêtes et des sacrifices différents pour les deux sexes, et bannit entiérement les hommes des assemblées des mysteres nocturnes : il voulut même que l'on se préparât à leur célébration par la pureté et par la continence ; en sorte qu'il en retrancha les désordres, et qu'il prévint même ceux qui pouvoient s'y glisser à l'avenir. Tous les anciens qui parlent des orgies nous font voir que les bacchanales se célébroient par les femmes seules. Démosthene [d] nous a même conservé la formule du serment que l'on exigeoit d'elles, pour s'assurer qu'elles s'étoient préparées à la célébration de cette fête par une continence de plusieurs jours.

d Demosten. *Contr. Neraam.*

Les poëtes postérieurs ont prétendu que les femmes mirent Orphée en pieces dans une de ces fêtes de Bacchus, et ils disent même d'étranges choses d'Orphée. Il semble par leurs discours qu'elles le regardoient comme l'ennemi de leur sexe, et qu'elles avoient voulu effrayer par son supplice tous ceux qui auroient pensé à l'imiter. Mais on débitoit tant de fables au sujet d'Orphée, qu'on ne doit pas s'arrêter à ces traditions dont on ne trouve aucune trace dans l'antiquité.

Il paroît qu'il y avoit eu plusieurs hommes appellés de ce nom d'*Orphée*, de même que de celui de *Musée*. Ce dernier nom est manifestement une épithete plutôt qu'un nom propre, et signifie un musicien, un savant. Vossius e conjecture que celui d'Orphée venoit du mot *Ariph* ou *Arph*, lequel a la même signification dans les langues orientales. Cette conjecture est heu-

e Voss. de artis poët. natura, cap. 13, page 3.

reuse, et peut s'appuyer sur la signification du nom d'*Homere*, lequel, suivant la remarque de M. le Clerc, signifie un chanteur, et se tire d'un mot grec, employé en ce sens par Hésiode. [f] Aristote, au rapport de Ciceron, trouva tant de contrariétés dans ce que l'on disoit d'Orphée [g], qu'il ne pouvoit croire que cela convînt à un seul homme.

Quoi qu'il en soit de tous ces points de critique dont la discussion meneroit très-loin, il est constant par le témoignage formel de Diodore [h], que c'étoit Orphée qui, par reconnoissance pour les princes Thébains de la famille de Cadmus, enseigna dans la Gréce que le fils de Semelé étoit le même qu'Osiris, et qu'il fit de ce dogme la base et le fondement des mysteres de Bacchus; puisque c'étoit là une des choses que l'on enseignoit aux initiés,

f Hesiod. *Theongon.* 39.
g Cicer. de nat. Deor. I.
h Diod. Sic, lib. I. page 13 14.

lorsqu'ils étoient admis à ce que les Grecs nommoient *la perfection*.

Diodore nous a rapporté un grand nombre de choses au sujet du Bacchus des Grecs : il les avoit tirées des écrits de Linus, de ceux d'Orphée, de ceux de Musée, de ceux d'Eumolpe, et de ceux de Thymétes, auteur des poësies phrygiennes qui contenoient l'histoire de Cybele et de celle de Bacchus. Ce poëme étoit écrit dans la plus ancienne dialecte grecque; et il y en avoit de très-anciens manuscrits dont l'âge étoit indubitable par la forme de leurs caracteres. La plus grande partie de ces ouvrages se trouvoient copiés dans le poëme d'un ancien écrivain que Diodore nomme *Denys*; et je ne doute point qu'il n'en reste bien des lambeaux dans les dionysiaques de Nonnus.

Il est vrai que plusieurs des ouvrages de ces premiers poëtes avoient été supposés lors du renouvellement des lettres dans la Grece au temps de Pisistrate.

Mais outre que cette supposition est ancienne, et que des ouvrages écrits dans le siecle de Pisistrate rendent témoignage de l'opinion reçue alors; il est sûr que l'on avoit au temps de la supposition quelques ouvrages qui étoient véritablement de Linus, d'Orphée, de Musée et de ces autres anciens poëtes.

§. VIII.

Opinion des Egyptiens au sujet de Bacchus, d'Hercule et de Pan, qu'ils soutenoient n'avoir jamais été des hommes.

L'opinion de l'identité du Bacchus grec et de l'Osiris des Egyptiens, établie par Orphée, est confirmée par le témoignage formel d'Hérodote, instruit de la religion de l'une et de l'autre nation. Ainsi l'on ne peut douter que le Bacchus des Grecs ne fut une divinité, dont le culte étoit établi long-

temps avant la naissance du fils de Semelé. Celui que les Grecs adoroient sous ce nom n'étoit donc pas un héros, mis au rang des dieux par l'association, c'étoit une divinité théologique; *l'intelligence démiourgique*, considérée comme la source et comme la cause du plaisir que nous éprouvons à l'occasion des êtres particuliers, la puissance bienfaisante qui a attaché des sensations voluptueuses à toutes les actions *nécessaires, soit pour empêcher* la destruction des individus, soit pour maintenir la perpétuité des genres par la génération des êtres vivans. Car c'est-là ce que marquoit chez les Egyptiens le symbole porté dans les pompes solemnelles des fêtes de Bacchus.

Les Grecs, peu familiarisés avec les abstractions métaphisiques des Egyptiens, avoient peine à percer jusqu'au sens caché sous les symboles; et comme d'ailleurs ils n'avoient que des idées bornées et particulieres, ils partage-

rent l'Osiris en plusieurs divinités différentes. Ils bornerent leur Bacchus à présider aux vendanges, et ne le regarderent que comme l'auteur des plaisirs du goût.

Sur les côtes de l'Asie mineure, à Lampsaque, le même Osiris étoit adoré sous le nom de *Priape*, comme le dieu des jardins et comme celui qui présidoit à la production des plantes et des fruits; quoiqu'il fut représenté d'une maniere plus relative à la génération des êtres vivans et animés.

Les prêtres Egyptiens, avec lesquels Hérodote s'entretint dans son voyage de Memphis, remarquerent avec étonnement que les Grecs avoient placé l'âge des divinités originaires d'Egypte dans un ordre inverse de celui que les Egyptiens leur donnoient.

Chez les Grecs, Bacchus étoit le plus ancien des dieux venus d'Egypte. Ils plaçoient Hercule 160 ans après; et enfin Pan, fils de Mercure et de Péné-

lope, cent ans après Hercule. C'étoit tout le contraire en Egypte. Pan étoit une des premieres et des plus anciennes divinités. Hercule étoit un des dieux de la seconde classe qui avoit suivi la premiere; et Bacchus ou Osiris étoit le dernier de la troisieme. De-là ces prêtres conclurent que les Grecs avoient placé la naissance de ces divinités au temps où leur culte s'étoit établi dans la Grece. C'est par-là que Bacchus, l'un des plus jeunes des dieux de l'Egypte, précédoit dans la mythologie grecque, Hercule et même Pan, plus anciens que lui.

Les Grecs sont fort peu d'accord entre eux au sujet de ce Pan. Hérodote nous assure[1] que ceux de son temps le disoient fils de Pénélope. Mais il paroît que c'étoit une divinité étrangere : car il avance qu'ils ne pouvoient rien dire sur le lieu de son éducation ni de sa demeure. Les égyp-

[1] Lib. I, page 146.

tiens[k], qui le nommoient *Mendès* et *Thmouïs*, le représentoient de même que les Grecs, demi-homme et demi-bouc : mais ils convenoient que ce n'étoit qu'une représentation allégorique de ses attributs.

L'auteur des hymnes d'Homere lui attribue l'invention de la musique, et dérive son nom de *Pan* (qui signifie *tout* en grec) à cause que sa musique inspira la joie *à tout l'univers.* Onomacrite ou l'auteur des hymnes d'Orphée le confond avec l'univers même. Mais comme le Pan des Grecs n'a jamais été pour eux qu'une divinité particuliere et subalterne qui présidoit à la vie pastorale, à la conservation et à la multiplication des troupeaux, il y a grande apparence que son nom ne vient pas de la racine grecque *Pan* ou *Pas*, mais plutôt de quelque terme égyptien, employé par les instituteurs de son culte. *Pan-os* en égyptien si-

k Hérod. II. 46.

gnifie à la lettre *notre maître*, *notre Seigneur*. Et comme on mettoit le lieu de sa naissance en Arcadie, pays voisin des lieux occupés par la premiere colonie égyptienne d'Inachus; il est assez probable qu'il étoit une des divinités des pasteurs de la basse Egypte, de laquelle Inachus avoit été chassé. C'étoit dans cette partie de l'Egypte qu'étoient les cantons de *Thmouïs* et de *Mendès*, ou le dieu Pan étoit adoré sous la *figure* d'un bouc, et où l'on conservoit un de ces animaux qui étoit regardé comme le type vivant de la divinité.

Il est constant par tout ce qu'on vient de voir, que l'association n'a jamais fait, même dans la Grece, que des héros ou des dieux subalternes, employés à exécuter les ordres des divinités supérieures; et que ces dieux n'ont été associés au pouvoir suprême, que lorsqu'on les a confondus avec quelqu'une des anciennes divinités qui étoient telles

par leur nature. Ce qui n'est arrivé qu'après un grand nombre de siecles.

Les sacrifices faits en l'honneur des héros se bornoient presque à une simple commémoration ; et les gens instruits n'avoient gueres d'autre objet dans le culte qu'ils leur rendoient, que celui de se rendre favorables les dieux supérieurs, en honorant ceux que ces dieux avoient comblés de leurs faveurs, et qu'ils avoient admis à leur société.

§. IX.

Que les peuples de l'orient n'ont pas connu l'apothéose, et que les Hébreux n'ont jamais rendu de culte aux hommes morts.

Cette association ou cette apothéose, étoit une chose particuliere aux Grecs ; et les premiers écrivains du christianisme donnent le nom d'*hellénisme* ou de *doctrine grecque* à cette idolâtrie [1].

[1] Epiphan. hæres. lib. I. p. 8.

On n'en trouve aucune trace chez les nations orientales, quoique M. Newton suppose qu'elle soit née chez elles, et qu'elle fût la base et la source de leur religion. L'association n'étoit connue ni chez les Egyptiens, ni chez les Syriens, ni chez les Chaldéens. Les Hébreux qui, malgré les merveilles que dieu avoit opérées à leurs yeux pour leur prouver combien il étoit jaloux de la pureté du culte qu'il leur avoit prescrit lui-même, ces Hébreux, *si amoureux de toutes* les nouveautés religieuses, et qui adoptoient tous les cultes et toutes les pratiques de l'idolâtrie des peuples voisins, n'ont jamais rendu de culte aux grands hommes de leur nation, pas même à ceux dont ils avoient sans cesse le nom à la bouche, et de qui ils racontoient les plus grandes merveilles; Adam, Noé, Abraham, Isaac, Joseph, Moyse, Josué.

Si les dieux qu'ils prenoient chez les nations étrangeres, Baal, Moloch, Astarté, Thammus, Gad, Adad, eussent

été des hommes et des hommes postérieurs à David et à Salomon, contemporains des prophetes, comme le prétend M. Newton, les écrivains sacrés auroient-ils gardé le silence sur une extravagance si impie ?

Les discours de David, de Salomon, et ceux des prophetes contre l'idolâtrie, sont une simple répétition de ceux de Job et de ceux de Moyse dans le pentateuque; et cette conformité doit être regardée comme une preuve que l'idolâtrie des premiers temps étoit la même chose que celle des temps postérieurs à David, et que par conséquent les dieux adorés dans l'orient, au temps des rois de Juda et d'Israël, n'étoient pas des hommes morts depuis un siecle.

Le livre de Job, relatif à un temps qui a précédé l'exode et la publication de la loi [m], ne parle jamais que de l'idolâtrie qui confond avec l'éternel, avec le dieu créateur de l'univers, le soleil,

m. Cap. XXXI, v. 26, 27 & passim.

la lune et les astres ou les intelligences qui y président. Dans ce livre où l'on donne des idées sublimes de la divinité, et où elles sont données comme des choses reçues communément, on fait consister l'idolâtrie à rendre aux êtres subalternes les hommages qui ne sont dus qu'à l'être suprême, qu'à l'auteur de tous les êtres particuliers.

Moyse n'en parle pas autrement. Au chap. IV du deuteronome [n], il défend aux *Juifs*, de la part de dieu, de le représenter sous aucune figure d'homme, de femme, de poisson, d'oiseau, de quadrupede, ou de reptile : ce qui suppose qu'il y avoit déjà des idoles de toutes ces especes dans l'Egypte et dans la Phénicie. Il leur rappele la punition que dieu a faite de ceux qui s'étoient souillés par le culte de *Belphegor* [o], ou du *Priape* des orientaux. *Souvenez-vous*, leur dit-il [p], *que quand*

[n] V. 16, 17, 18, &c.

[o] Dominus turpitudinis, id est, fascini. *Vide Selden.*

[p] V. 19.

dieu nous donna sa loi du haut de la montagne sainte, vous ne vîtes aucune figure sensible; vous entendîtes seulement une voix qui sortoit du milieu des flammes. Gardez-vous aussi, continue-t-il, *d'adorer le soleil, la lune, les étoiles ou les armées des cieux, car toutes ces choses sont des créatures de l'éternel, de même que le reste de l'univers, et même des créatures destinées à l'utilité commune de toutes les nations qui habitent la terre; par où elles sont moins nobles que les hommes.*

Ce discours de Moyse nous apprend que les nations étoient livrées à deux especes d'idolâtrie; l'une qui représentoit le souverain être sous des emblêmes corporels d'hommes et d'animaux; l'autre qui associoit à l'être suprême, au créateur de l'univers, non pas des hommes morts, mais le soleil, la lune et les *armées des cieux*, c'est-à-dire les astres particuliers qui font partie de cet univers créé.

Moyse, prévoyant que les Juifs ne pourroient se préserver de l'idolâtrie, leur reproche, au verset vingt-huit, qu'infideles aux engagemens qu'ils viennent de prendre avec l'éternel, *ils adoreront des dieux qui sont l'ouvrage de la main des hommes, des dieux de bois et de pierre, des dieux sans intelligence et sans sentiment* : ce qui est également relatif au culte des statues et à celui des parties de l'univers adorées alors, et ce qui suppose que les ames humaines n'étoient pas les objets de ce culte: car il n'auroit pas dit qu'elles sont sans intelligence et sans sentiment.

Dans ce même livre [q], Moyse parle de l'évocation des morts, mais il en parle comme d'un genre de divination, qu'il joint aux lustrations par le feu, aux augures, aux songes, aux sorts, aux enchantemens, aux oracles des Ventriloques ou Pythons, et à toutes les autres pratiques superstitieuses par les-

q Deuter. XVIII, v. 11.

quelles on croyoit pouvoir s'instruire de l'avenir.

Moyse ne dit point que l'on rendît aucun culte à ces ames des morts : encore moins suppose-t-il qu'on les crût élevées dans un ordre supérieur et changées en des êtres d'une nature plus parfaite que la nôtre; ce qui devoit être l'opinion de ceux qui en faisoient des dieux. Ainsi ces oracles des morts n'ont aucun rapport au dogme de l'apothéose. Ce passage mérite cependant beaucoup d'attention, parce qu'il prouve contre les Saducéens modernes, qu'au temps de Moyse les Hébreux croyoient communément les ames immortelles. Sans cela ils ne se seroient point avisés de les consulter : on n'interroge point ce que l'on croit ne pas exister. Il est singulier que cette conséquence ait été si peu apperçue jusqu'à présent.

David, Salomon et les prophetes parlent de même que Moyse. Ils employent ses raisons; et très-souvent les

mêmes expressions. Que conclure de là, sinon que l'idolâtrie n'avoit point changé, et qu'elle étoit encore la même que du temps de Moyse, contre ce que soutient M. Newton ? Il prétend que les dieux adorés au temps des successeurs de Salomon, étoient des rois, des reines, des capitaines, des hommes fameux par leur habileté dans les arts et par les découvertes utiles dont le genre humain leur étoit redevable, et que les plus anciens de tous ces hommes déifiés ne précédoient pas le regne de David.

Ce nouveau culte étoit très-différent de l'ancien, dans lequel on adoroit les agens sensibles de l'univers, comme le soleil et les astres, ou les qualités, les forces, les facultés répandues dans les diverses parties de l'univers, distinguées de la cause suprême et universelle, et réalisées par les abstractions des premiers philosophes. La superstition des peuples et les fictions extravagantes de la poësie folle des Orientaux avoient en-

suite personnifié ces êtres métaphysiques et les avoient représentés sous des images allégoriques. Ces dieux anciens étoient du genre des Entélechies, des formes substancielles, des natures plastiques et de tous ces autres êtres fantastiques que la philosophie ténébreuse des sectateurs d'Aristote avoit si fort mis à la mode dans les siecles passés, et que les partisans du carthésianisme accusent les sectateurs de la nouvelle métaphysique opposée à la leur, de vouloir rappeler.

Ce que David et les prophetes disent contre l'idolâtrie, se rapporte à cette ancienne religion, et ne convient en aucune façon à celle que M. Newton suppose s'être établie de leur temps. Ils représentent les dieux des nations comme des divinités sourdes, muettes et aveugles, sans sentiment, sans intelligence, sans volonté, sans puissance pour se défendre elles-mêmes contre les plus foibles ennemis, et comme de

purs ouvrages de l'opinion et de la main des hommes, qui n'avoient d'autre réalité que celle de la matiere dont étoit composée leur idole. Ce qui ne convient qu'aux divinités fantastiques *dont j'ai parlé*, lesquelles étant de pures abstractions, n'avoient aucune existence propre, ni aucune réalité distinguée de celle des êtres dont on les séparoit par la pensée.

Quelquefois, quoique plus rarement, ils supposent *que les dieux sont* des démons et des êtres intelligens, mais d'une espece différente de l'ame humaine et naturellement amis du crime, à peu-près comme le satan de Job. Jamais ils ne disent que les intelligences subalternes ont été des hommes, et qu'elles ont animé des corps semblables aux nôtres.

Dans la version vulgate du pentateuque, on trouve le nom de démon donné par Moyse aux dieux des nations[r]. Mais

r Levit. XVI. 7. Deuter. XXXII. v. 17.

les deux termes hébreux que la vulgate traduit ainsi, signifient seulement des boucs et des animaux velus, et désignent les objets du culte égyptien, tels que le bouc sacré de *Mendès* et de *Thmouis*, les taureaux de *Memphis* et d'*Héliopolis*, la vache de *Momemphis*, etc. Ces animaux n'étoient considérés que comme les types vivans de la divinité, et le culte qu'on leur rendoit étoit purement relatif. Aussi Moyse ne le condamne-t-il que comme un culte nouveau aux Israëlites et inconnu à leurs peres. Si le culte des *Tséboim* et des *Schivim* se fût rapporté à des démons, comme le *satan* de Job, c'est-à-dire à des intelligences subalternes et méchantes; assurément Moyse l'auroit condamné par d'autres raisons que celles qu'il employe. Car ce culte rendant à des créatures méchantes un honneur qui n'est dû qu'à dieu seul, il eût été formellement impie et extravagant. Il ne paroît pas que ce dogme du culte

des démons ou génies malfaisans ait été jamais suivi dans la Judée. Les prophetès en auroient parlé ; et il leur est aussi peu connu que celui des hommes apothéosés.

Nous avons dans la prophétie de Baruch une lettre de Jérémie aux Juifs de Babylone, écrite pour combatre l'idolâtrie des Chaldéens par les raisons les plus solides et par les tours les plus éloquens. Dans toute cette lettre il n'y a pas un mot qui soit relatif au culte des morts. Au contraire, le prophete dit » que le métal qui forme les idoles « seroit employé plus convenablement, « s'il formoit la statue de quelque roi, « érigée pour servir de monument à « sa puissance ſ. « Si les statues des dieux avoient représenté les anciens rois du pays de Babylone, comme le prétend M. Newton, le prophete Jérémie auroit-il parlé ainsi ?

ſ *Itaque melius est esse regem ostentantem virtutem suam, aut vas in domo utile, in quo gloriabitur qui possidet illud,*

§. X.

Que saint Paul a toujours supposé que les dieux du paganisme n'étoient point des hommes apothéosés.

Lorsque S. Paul parle du paganisme des Grecs, il convient que les fondateurs de la religion de ces peuples avoient une idée saine de la divinité, et qu'ils avoient péché seulement en n'honorant pas dieu d'une façon digne de lui, et conforme à la raison naturelle.

Dans le discours aux Athéniens [1], il ne leur reproche point d'adorer des hommes morts, mais d'honorer dieu par un culte idolâtrique, de le représenter sous des images corporelles, et de rendre un culte à des êtres qui sont l'ouvrage de la main et de l'ima-

vel ostium in domo quod custodit quæ in ipsa sunt, quam falsi dei, &c. Baruch, VI, 58. Tout cet endroit mérite d'être lu.

[1] Act. XVII, 22, &c.

gination des hommes [v]. Dans ce même discours, il cite le vers d'Aratus, qui dit que nous sommes *les enfans de Jupiter*; et il adopte en quelque sorte l'expression de ce poëte, ajoutant que nous sommes en effet les enfans de dieu. Saint Paul croyoit donc qu'Aratus n'avoit pas voulu dire que les hommes étoient les descendans de Jupiter, comme les Hébreux étoient les descendans d'Abraham; mais plutôt que les hommes tenoient leur existence de Jupiter, et qu'il étoit le dieu suprême duquel l'univers est l'ouvrage. S. Paul commence son discours en disant aux Athéniens que le dieu qu'il leur annonce, est celui-là même qu'ils adorent sans le connoître.

Dans l'épitre à Tite, il adopte l'anathême fulminé contre les Crétois, par Epiménide auquel il donne même le nom de prophete des Grecs. *Les Crétois*, dit-il [x], *sont des menteurs et des gens*

v V. 29.

x Epist. ad Titum, cap. 1, v. 12.

méprisables,

méprisables, comme l'a dit un de leurs prophetès, et le témoignage qu'il leur rend est véritable. Les plus savans des anciens peres grecs et latins [z] ont reconnu que saint Paul avoit en vue, dans cet endroit, les vers d'Epiménide où cet ancien poëte s'emportoit contre les Crétois, parce qu'ils prétendoient que Jupiter avoit été un de leurs anciens rois, né et mort dans leur isle, et duquel ils montroient le tombeau. Si leur prétention avoit été véritable, si Jupiter n'étoit qu'un ancien roi déifié, saint Paul eut-il employé contre eux un reproche qu'ils n'auroient pas mérité, et auroit-il confirmé par-là l'erreur dans laquelle les vers d'Epiménide faisoient tomber tous les Grecs? Callimaque s'étoit servi de ces mêmes vers d'Epiménide pour attaquer l'évhémerisme qui commença à se répandre de son temps.

z Clem. ſtrom. I. Origen. III, *contra Celſum*. Chryſoſtom. ſerm. 3.° *in ep. ad Titum*. Hieron. com. *in ep. ad Tit.* Auguſt. *contra adverſ. legis*. Hymno in Jovem, v. 8.

Saint Paul qui a combattu l'idolâtrie avec tant de succès dans l'orient et dans l'occident, saint Paul, le prédicateur des gentils, ne croyoit donc pas qu'ils adorassent des dieux qui *eussent été* des hommes? Assurément l'apôtre connoissoit mieux la religion qu'il attaquoit, que ne font des gens qui ont vécu plusieurs siecles après sa destruction.

Le premier, et j'ose dire le seul livre de l'écriture, qui fasse une mention formelle *de l'apothéose ou de l'adoration des hommes morts*, est celui qui porte le titre de *la sagesse de Salomon.* L'auteur de cet ouvrage attribue l'origine de l'idolâtrie à la douleur d'un pere, accablé de la perte d'un fils, que la mort enlevoit dans ses premieres années [a]. « Ce pere, *dit-il*, ayant fait » une représentation de ce fils, établit » un culte et des sacrifices domestiques » en son honneur. Il adora comme un » dieu et fit adorer par les siens ce fils

a Sap. XIV. 15.

» qui étoit mort à leurs yeux comme » les hommes ordinaires [b]. Dans la suite » des temps cet usage se fortifiant par » l'habitude, ce culte se répandit au » loin ; et l'erreur fut autorisée par la » loi qui imposa aux peuples la nécessité » de la recevoir ». Il ajoute [c] que les peuples ayant introduit l'usage de rendre aux représentations des rois et des grands hommes absens, les honneurs qu'ils ne pouvoient leur rendre à eux-mêmes, ce fut une nouvelle idolâtrie ; parce que ces honneurs ne cesserent point à la mort de ceux qui étoient représentés par ces statues. L'auteur du livre de la sagesse, en rapportant la premiere source de l'idolâtrie, a en vue le culte de Thammus, d'Adonis, d'Atis, d'Osiris, d'Orus, du Bacchus Grec, ou de l'Iacchus fils de Cérès adoré dans les Thesmophories, et de toutes ces divinités dont les fêtes se célé-

b V. 16.
c V. 17.

broient par des cérémonies lugubres, dans lesquelles on déploroit leur mort. Cette idolâtrie, de même que la seconde, étoit une espece d'association qui ne substituoit pas les nouvelles divinités au dieu suprême, mais qui les joignoit à lui. Aussi l'auteur de ce livre blâme-t-il les hommes de ce que, s'abandonnant à leur affection, ou se livrant à la flatterie, et cherchant à se rendre agréables aux grands de la terre, ils ont *donné au bois et à la pierre le nom incommunicable de la divinité, incommunicabile nomen.* Leur crime consistoit donc dans l'association; et cette association, qui n'a pu se faire que peu à peu et par une longue suite de temps, est très-différente du système de M. Newton.

Si cet ouvrage étoit de Salomon, il prouveroit qu'au siecle de ce prince, l'idolâtrie fondée sur l'association et sur l'apothéose des hommes mis au rang des dieux, étoit reçue depuis long-tems,

et que le culte d'*Osiris*, le même que l'*Adonis* et que le *Thammus* des Syriens, que l'*Atys* des Phrygiens, et que l'*Iacchus* des Grecs étoit déjà assez ancien; ce qui détruiroit le système de M. Newton. L'église catholique, qui reçoit cet ouvrage au nombre des livres canoniques, n'a pas décidé qu'il fût véritablement de Salomon. « Saint Jérô- » me[d], qui dit que son style sent » l'éloquence grecque, assure que d'an- » ciens auteurs l'attribuoient à Philon » Juif, et déclare que l'église lit ce livre, » de même que quelques autres, pour » la seule édification des fideles, et nul- » lement pour établir ni pour confirmer » aucun dogme[e] ». Les Juifs et les protestans ne le reçoivent pas au nombre des livres canoniques. Ainsi je ne le citerai contre le système de M. Newton, que comme l'ouvrage d'un ancien écri-

[d] Hieronymus, præf. in lib. Salomonis.

[e] *Pseudepigraphus qui sapientia Salomonis inscribitur. . . Apud Hebræos nusquam legitur; & ipse stylus græcam eloquentiam redolet, & nonnulli scriptorum veterum hunc esse Philonis*

vain opposé à l'opinion qu'il veut établir sur le changement arrivé après Salomon dans le système religieux des idolâtres.

§. XI.

Que les phéniciens rejettoient le culte des héros.

Il est vrai que l'évhémérisme se trouvoit formellement établi dans l'ouvrage de Sanchoniaton, traduit en grec avec plusieurs *additions par Philon de Byblos*, duquel Eusèbe nous a conservé un extrait assez étendu.

M. Dodwel a combattu l'authenticité du livre de Philon de Byblos : mais, comme le remarque l'éditeur de l'ouvrage posthume de M. Cumberland, les raisonnemens de M. Dodwel prouvent seulement l'envie qu'il avoit de rejetter l'ouvrage de Philon de Byblos, et nullement qu'il eût raison de le regarder comme une piece supposée.

Judæi affirmant... ad ædificationem plebis, non ad authoritatem ecclesiasticorum dogmatum confirmandam.

M. Cumberland avoit composé un ouvrage pour expliquer le livre de Sanchoniaton, et pour le lier avec les traditions Egyptiennes. On y trouve beaucoup d'érudition et beaucoup d'esprit : mais comme l'auteur cherchoit moins ce qui est plus probable, que ce qui favorise le plus le système qu'il avoit formé ; la plupart de ses conjectures, quoique très-ingénieuses, sont trop peu fondées pour être reçues.

Sans m'engager ici dans l'examen de l'authenticité de cet ouvrage ; en accordant même que l'original de Sanchoniaton a existé, et qu'il avoit l'antiquité que Philon et Porphyre lui donnoient, il est clair par la seule lecture de l'extrait qui nous en reste, que Philon y avoit fait beaucoup d'additions, principalement par rapport au point duquel il s'agit ici. *Il* se vante même d'avoir dégagé les anciennes traditions, des fables et des allégories sous lesquelles les prêtres Phéniciens cachoient au peuple le

fonds de la religion, et l'origine du culte qu'ils observoient.

Philon prétend que dans cette religion on adoroit deux sortes de dieux, les premiers immortels et *éternels qui* étoient l'univers même, c'est-à-dire la *nature*, le soleil, les astres, les élémens, et les autres parties de l'univers que plusieurs anciennes sectes de philosophie supposoient vivantes et animées.

Les autres dieux étoient ceux qui avoient *commencé et qui devoient* ce rang à l'apothéose. Ils étoient des rois ou des hommes célebres, dont on avoit imposé le nom aux élémens, aux astres et aux diverses parties de l'univers; afin d'établir plus facilement leur culte, et de persuader aux peuples que ces dieux imaginaires avoient été associés et indentifiés avec les premiers.

De l'aveu de Philon de Byblos, les Phéniciens reconnoissoient les dieux éternels supérieurs à ceux qui étoient devenus tels par l'apothéose. Ils croyoient

même n'adorer que les premiers; et les prêtres, non contens de leur prêcher cette doctrine, employoient tous leurs efforts pour effacer les traces de cette association, qu'ils croyoient propre à dégrader l'idée primitive de la divinité. Ils soutenoient que les dieux qu'ils adoroient étoient tous des dieux éternels qui étoient tels par leur nature, et qui n'étoient point l'ouvrage de l'opinion des hommes.

L'autorité de Philon de Byblos, écrivain des derniers temps, contemporain de l'empereur Hadrien, et qui avoit l'esprit rempli des idées d'Evhémere, cherchoit à les concilier avec la religion établie, en réduisant tout à un culte politique; cette autorité doit-elle l'emporter sur le témoignage des prêtres Phéniciens ? Ne sont-ils pas plus croyables que lui sur la religion qu'ils professoient ? N'est-ce pas ici le lieu d'appliquer le principe que j'ai posé en commençant; savoir, que lorsqu'il s'agit

de se former l'idée d'une religion, on doit consulter ceux qui la professent, et les en croire plutôt que ceux qui l'attaquent, ou que ceux qui en ayant une différente, parlent de cette religion étrangere sur les notions qu'ils en ont prises en conversant avec ceux qui la suivent ?

§. XII.

Que les prêtres égyptiens nioient que les hommes pussent parvenir à la divinité, et les dieux descendre jusqu'à l'humanité.

Hérodote voyagea en Egypte, vers l'an 460 environ, c'est-à-dire, 500 ans après le temps auquel M. Newton place la mort d'Osiris et l'établissement de son culte. Hérodote eut plusieurs conversations avec les prêtres égyptiens de Memphis au sujet de leur religion. Et par le compte qu'il nous rend de ces conversations, on voit qu'ils étoient

entiérement opposés au systême de M. Newton. Loin de croire que les dieux eussent été des hommes élevés à ce rang par l'apothéose, ils ne pouvoient imaginer que l'on établit quelque conformité entre la nature humaine et la nature divine. Les hommes, selon eux, ne pouvoient avoir de commerce avec les dieux que par la pensée, parce que lès dieux, ceux même des classes inférieures, étoient des êtres intelligens d'un ordre tout différent du nôtre. Ils se moquoient sur-tout des Grecs qui imaginoient entre les dieux et les hommes un commerce corporel, et qui alloient jusqu'à se persuader que ce commerce étoit un effet de l'amour que les hommes inspiroient aux dieux, en sorte que de l'union des hommes avec les déesses, et de celle des femmes mortelles avec les dieux, il étoit sorti des héros qui étoient des hommes plus forts et plus courageux que les autres qui étoient nés de même que les hom-

mes ordinaires, enfin *qui* étoient morts de même qu'eux. Cette opinion étoit commune au temps d'Hérodote, et la plupart des grandes familles supposoient, pour se donner *une origine* illustre, que le héros duquel elles se faisoient descendre, étoit le fruit des amours de quelque dieu ou de quelque déesse. C'étoit-là ce qui constituoit la noblesse chez les Grecs. Hécatée[f] de Milet, qui avoit voyagé en Egypte, plusieurs *années avant Hérodote, étoit* dans ce cas; il se vantoit d'être le seizieme descendant d'une divinité.

Les prêtres d'Egypte raconterent à Hérodote la conversation qu'ils avoient eue avec Hécatée à Thebes ou à Diospolis; et pour rendre leur preuve plus sensible, ils conduisirent Hérodote dans une galerie du temple de Vulcain à Memphis, où les souverains pontifes et tous les rois d'Egypte avoient fait

[f] Hécatée de Milet a vécu assez avant sous le regne de Darius I, & précédoit Hérodote de 50 ou 60 ans environ. *Vid. Voss. histor. græc. lib. IV, cap. 3, pag. 439.*

mettre, de leur vivant, une statue colossale de bois qui les représentoit. Les statues de ces pontifes étoient au nombre de 345 du temps d'Hérodote *g* qui les compta lui-même l'une après l'autre. Hérodote crut que tous ces rois et que tous ces pontifes s'étoient succédés de pere en fils, en sorte qu'ils n'auroient fait qu'une même famille.

Mais ce n'étoit pas là ce que vouloient dire les prêtres : ils soutenoient que, dans la suite de tous ces rois et de tous ces pontifes, c'étoit toujours un homme descendu d'une famille humaine, qui avoit succédé à un autre homme d'une origine pareille; il n'y en avoit aucun, comme il le dit lui-même, dont ils rapportassent l'origine à quelque dieu ou à quelque héros. C'étoit toujours un *piromis* qui avoit succédé à un autre *piromis*, dit Hérodote, en rapportant ce terme égyptien employé par les prêtres. Ce terme de *piromis* qu'il traduit avec

g Herod. II, cap. 42, 43.

cette sorte d'emphase que nous imaginons toujours dans les langues qui ne nous sont pas familieres, par les deux mots grecs χαλὸς ϗ'Αγαχὸ's, est encore en usage dans la langue copthe, et signifie simplement *un homme*; c'est le terme ordinaire. Ces prêtres soutenoient que, parmi ce grand nombre de rois et de prêtres, il n'y en avoit aucun qui fût d'origine divine. S'ils n'avoient reconnu qu'une seule famille de rois et qu'une seule de pontifes, comme l'a entendu Hérodote, l'énumération de ces statues et leur inspection devenoit inutile; elle ne servoit qu'autant que ces rois et ces pontifes étoient sortis d'un grand nombre de familles différentes. Les prêtres prouvoient par-là que toutes les familles sacerdotales et toutes les familles royales étoient des familles humaines; et si parmi tous ces rois et tous ces pontifes issus de familles différentes, il ne s'en trouvoit aucun qui prétendît avoir une origine divine, à

plus forte raison, n'en auroit-on pas rencontré dans les familles populaires. C'est en cela que consistoit la force du raisonnement des prêtres : il supposoit ces rois et ces pontifes issus de plusieurs familles différentes. Aussi Hérodote dit-il que les prêtres ne faisoient descendre aucun de ces pontifes d'un dieu ou d'un héros : ce qui prouve que la suite de ces pontifes appartenoit à différentes familles.

Ce nombre de 345 pontifes qui avoient siégé successivement à Memphis, jusqu'au temps d'Hérodote, ne doit être évalué que par comparaison avec la durée des évêques et des pontifes chrétiens. Car la sacrificature du temple de Memphis étoit un emploi important qui ne se donnoit qu'à des hommes d'un âge avancé et d'une habileté consommée.

La fondation de Memphis et le commencement de Ménès est, selon la chronique égyptienne citée plus haut,

de l'an 2888 avant l'ère chrétienne. Hérodote passa en Egypte vers l'an 462, lorsque les Athèniens envoyerent une armée au secours des Egyptiens révoltés l'année précédente, à l'instigation d'*Amyrtaeus* qu'Hérodote nomme dans l'endroit dont il s'agit ici. La durée de ces 345 pontificats est donc de 2426 ans; et partageant ce nombre d'années par celui des sacrificatures, on a pour la durée de chacune huit ans et deux mois : ce qui revient à la durée des souverains pontifes de l'église catholique, et à celle de la plupart des évêques des grands sieges.

Hérodote, en parlant des rois d'Egypte, en compte 341. Mais ces princes ne composoient pas une suite de rois successifs : les prêtres comprenoient dans ce nombre tous les princes qui avoient régné en Egypte, et dont le nom se trouvoit dans les annales sacrées. Hérodote vint en Egypte, comme nous l'avons vu, au temps du roi *Amyrtaeus*,

ét même avant que son regne fut bien confirmé ; car il ne paroît pas qu'il fut encore maître de Memphis dont les Perses étoient en possession au temps d'Hérodote [h], puisqu'ils y tenoient une garnison. Manéthon compte 352 rois, comme je l'ai déjà dit, c'est-à-dire, onze de plus qu'Hérodote : et en effet, comptant les huit rois égyptiens et les trois rois persans qui ont régné sur l'Egypte depuis la révolte de ce même Amyrtæus, on trouve onze rois postérieurs au temps d'Hérodote, lesquels joints aux 341 dont parle cet historien, sur le rapport des prêtres de Memphis, font les 352 qui se trouvent marqués dans l'extrait de Manéthon. Cette conformité entre deux historiens dont l'un n'a point copié l'autre, est, ce me semble, une preuve convaincante que les prêtres de Memphis parloient de même que les annales sacrées, consultées par Manéthon, deux siecles après

h Herod. II. 99.

Hérodote, contre ce que M. Newton suppose dans sa chronologie.

Les prêtres égyptiens avec lesquels Hérodote s'entretint, convenoient que, suivant leur histoire mythologique, le regne des hommes sur l'Egypte avoit *été précédé* par celui des dieux. Ils distinguoient même trois classes de ces dieux; les premiers et les plus anciens au nombre de huit, à la tête desquels ils mettoient Pan. Hercule étoit un des douze de la seconde classe qui avoit suivi la premiere, et ils comptoient dix-sept mille ans depuis son regne jusqu'à Amasis [i]. Le regne des dieux qui succéderent aux douze de la seconde classe, et qui étoient sortis d'eux, finit à celui d'Orus, fils d'Osiris, qui fit périr Typhon. Le temps de cet Osiris précede Amasis de 15000 ans, quoique ce soit la fin du regne des divinités.

Hérodote ne détermine point le temps de Pan, le plus ancien des huit dieux

i Liv. II, 43.

de la premiere classe. Mais il assure que, selon les prêtres égyptiens, ces dieux étoient d'une espece toute différente des hommes, et qu'il n'y avoit rien qui fût semblable entre les uns et les autres [i]. On n'a jamais oui dire, ajoutoient ces Prêtres, que l'on ait jamais vu aucun dieu avec une forme humaine, ni sous le regne des premiers rois, ni sous celui des derniers; c'est-à-dire, pendant le regne des dieux et pendant celui des hommes.

Les Egyptiens représentoient les dieux sous des figures corporelles: mais ils disoient eux-mêmes que les dieux ne ressembloient point à ces figures [k]. Elles ne représentoient jamais rien de semblable aux êtres qui existent réellement: elles étoient formées par un assemblage monstrueux de divers membres d'animaux, joints à un corps humain; ensorte qu'elles ne pouvoient être re-

i Lib. II. 144. Lib. II. 14.
k Hérod. II. 46.

gardées que comme des emblêmes qui représentoient allégoriquement les attributs des divinités.

C'est à l'occasion de cette conversation avec les prêtres d'Egypte, qu'Hérodote parle [1] du temps auquel les Grecs marquoient la naissance de Bacchus, d'Hercule et de Pan. Il avoue que si les dieux, adorés sous ces noms par les Grecs, sont nés au temps auquel ils le prétendent, il faut dire aussi qu'on leur a donné les noms sous lesquels on adoroit des divinités beaucoup plus anciennes; ou bien qu'il faut convenir que les Grecs ont placé la naissance de ces divinités, dans le temps auquel le culte leur en a été porté de l'Egypte. Hérodote assure que ce dernier sentiment étoit celui des prêtres Egyptiens; et la maniere dont il en parle fait voir qu'il auroit été fort porté à l'embrasser.

[1] Lib. II. 146.

§. XIII.

Digression sur la variation de l'écliptique dont parlerent les Egyptiens à Hérodote.

Les prêtres Egyptiens [m] ajoutoient que, pendant la longue suite d'années dont leurs chroniques sacrées avoient conservé le souvenir, le cours ordinaire du soleil [n] avoit changé quatre fois, cet astre s'étant levé deux fois au lieu de l'horison dans lequel il se couche, et s'étant couché deux fois au lieu dans lequel il se leve. Malgré ces changemens, continuoient-ils, il n'en étoit

[m] Hérod. II. 142.

[n] Platon, dans son *Critias*, rapporte que les prêtres Egyptiens assurerent à Solon, qu'il étoit arrivé plusieurs changemens dans le cours du soleil, & dans la situation de la sphere. C'étoit à cela qu'ils attribuoient l'embrâsement de la terre, ou plutôt la sécheresse qui avoit détruit la plus grande partie de ses habitans au temps de Phaëton. Les termes de Platon prouvent que les prêtres parloient d'un changement réel dans le cours du soleil, & détruisent la conjecture d'Erycius Putéanus. *Thes. Antiq. Vol. Graecar. IX, page* 1306.

arrivé aucun dans *la* température de l'air, ni dans *les* productions naturelles de l'*Egypte*, non plus que dans le cours *du* Nil et dans les accroissemens réglés de ce fleuve. Pendant cette *immense* suite d'*années* *la* nature humaine avoit été la même : la naissance, la santé, les maladies, la mort, tout avoit été tel qu'il est à-présent; et les dieux n'avoient aucun autre commerce avec les hommes que celui qu'ils ont maintenant; c'*est-à-dire*, un *commerce* intelligible fondé sur les prieres et sur les vœux que ceux-ci leur adressent, et sur les inspirations par lesquelles les dieux conduisent les hommes dans la route de la piété et de la vraie vertu.

Ces changemens arrivés dans le cours du soleil sont une opinion singuliere des Egyptiens, relative, sans doute, à quelque idée astronomique. M. le Chevalier de Louville a pensé que ces prêtres avoient en vue la variation qu'il croit arriver continuellement dans l'o-

bliquité de l'écliptique. Il prétend que depuis les anciens jusqu'à nous cette obliquité a diminué, ensorte que si les choses continuent, l'écliptique se trouvera un jour faire un même cercle avec l'équateur; après quoi elle s'en écartera de nouveau, mais dans un sens contraire. Maintenant, lorsque le soleil est au point de l'écliptique, qui coupe l'équateur dans le colure de l'équinoxe du printemps, cet astre s'avance de l'hémisphere méridional dans l'hémisphere boréal; et il s'approche des pays que nous habitons. Dans le temps prévu par M. de Louville, ce sera présisément le contraire qui arrivera; et le soleil passera alors à l'équinoxe du printemps, de l'hémisphere boréal dans l'hémisphere méridional.

Pendant tout le temps que durera la réunion sensible de l'écliptique et de l'équateur, il y aura un équinoxe perpétuel sur la terre: le soleil se levera et se cou-

chera aux mêmes *points* de l'horison; et ces points seront ceux de l'orient et de l'occident équinoxial. Mais comme l'écliptique s'éloignera toujours de plus en plus de l'équateur, et que son *obliquité* augmentera *tous les* ans, l'amplitude du soleil augmentera dans la même proportion : les lieux de son lever et de son coucher changeront dans l'horison; et l'on éprouvera dans le même climat ce que l'on remarque en avançant de la ligne vers les *pôles*. Les jours deviendront inégaux : et leur inégalité sera telle, que de même qu'il y a des climats où le soleil se leve et se couche en été à quelques degrés du pôle boréal, et où il se leve et se couche en hiver à quelques degrés du pôle austral; de même aussi il viendra un temps dans lequel l'écliptique s'éloignant assez de l'équateur pour le couper à angles droits, elle se joindra avec les méridiens; en sorte que dans le cours de l'*année* le soleil se trouvera successivement au zénith

zénith de tous les climats de notre globe, et qu'il se levera successivement dans tous les points de l'horison.

Par une suite de la même révolution, le mouvement journalier du soleil souffrira un changement total; cet astre se plongera sous l'horison du côté de la terre, vers lequel il se leve; et l'Espagne deviendra orientale à notre égard, de même que l'Asie deviendra occidentale. Ainsi, supposant le monde assez ancien pour qu'il se soit fait plusieurs semblables révolutions du mouvement propre de l'écliptique, il sera vrai de dire que le soleil s'est levé plusieurs fois du côté de l'occident et qu'il s'est couché à l'orient.

M. le chevalier de Louville [p] a été conduit à cette hypothese par la différence qu'il a remarquée entre les observations de l'obliquité de l'écliptique faites en différens temps par des astronomes célebres. Il a supposé leurs obser-

p *Act. Erudit.* 1719 mense Julio, page 281.

vations exactes ; et il a cru que sans cette hypothèse on ne pouvoit rendre raison de la différence. Il a évalué la variation de l'obliquité de l'écliptique à une minute de degré en cent ans ; ce qui donne pour une révolution entiere 2 millions 160 mille ans. Telle est, autant que je l'ai pu comprendre, l'hypothèse de M. de Louville, qu'il ne m'appartient ni de combattre, ni de soutenir : je dois me contenter d'une simple exposition.

Les prêtres Egyptiens disant que le soleil s'étoit levé deux fois à notre occident ; si on explique leurs discours par l'hypothèse de M. le chevalier de Louville, il faut supposer qu'ils croyoient être au moins dans la troisieme période du mouvement propre de l'Ecliptique. Dans cette supposition le monde subsistoit, selon eux, depuis plusieurs millions d'années. Mais comme les anciennes observations de l'obliquité de l'écliptique, qu'ils avoient comparées avec les leurs, devoient être fort grossieres

fort peu exactes ; il est probable qu'ils avoient trouvé une différence plus considérable que celle qui est le fondement de l'hypothèse du chevalier de Louville, et que la période qu'ils imaginoient devoit être beaucoup plus courte. Diogene Laërce, [q] qui est de tous les anciens celui qui donne le plus d'antiquité aux Egyptiens, rapporte que leurs prêtres comptoient seulement 48863 ans depuis le commencement de Vulcain jusqu'à celui d'Alexandre.

Au reste, il n'est pas trop sûr d'entreprendre de deviner quel étoit le système des prêtres Egyptiens sur cet article. Outre que ces sortes de gens ne parloient aux étrangers que par énigmes, leur rapport a dû souffrir de grandes altérations en passant par la bouche d'un homme aussi peu physicien qu'Hérodote, et assez mauvais astronome pour n'avoir jamais pu concevoir comment ceux qui s'avançoient de l'Egypte

q Diog. *Proem.*

vers le sud, en passant au-delà du tropique, et même au-delà de l'équateur, avoient à midi le soleil derriere eux, en sorte que les ombres méridionales se projettoient dans une direction contraire à celle qu'elles ont dans nos pays septentrionaux.

L'auteur [r] de la note astronomique publiée dans un petit livre latin, qui a fait beaucoup plus de bruit qu'il ne méritoit, a osé rapporter ce passage d'Hérodote comme une preuve de la grande *antiquité du monde. Il est bien singulier* qu'un homme qui ne veut pas croire à Moyse, reçoive des faits tels que ceux-là, sur le témoignage d'Hérodote et de Diodore, qui nous avertissent, en les rapportant, qu'ils ne font que rendre compte de ce qu'ils ont oui dire par des gens auxquels ils n'ajoutoient aucune foi.

M. Burnet, M. Whiston et plusieurs autres physiciens, supposant la terre

r Pantheisticon, præf. §. 81. *Cosmop.* 8° 1720.

créée dans un état de perfection que le déluge universel a détruit, ont cru qu'elle étoit alors dans un printemps et dans un équinoxe perpétuel[f], que les pôles du mouvement diurne, étant perpendiculaires à l'écliptique, ce cercle étoit uni avec l'équateur. Mais M. Keil a montré, en suivant des tables très-exactes et très-ingénieuses, calculées par M. Halley, que cette hypothèse étoit incompatible avec la constitution de notre terre, et que, supposant les hommes et les animaux tels qu'ils sont aujourdhui, l'obliquité de l'écliptique est ce qu'il y a de plus avantageux, parce qu'au moyen de cette obliquité, notre terre est habitable jusqu'au 65me. degré de latitude au moins. Dans l'hypothèse de M. le chevalier de Louville, il y auroit des siecles où les pays situés sous la ligne se trouveroient aux solstices à 90 degrés du soleil, qui pendant les

[f] Keil. examinat. of Theori, &c. Oxford. 1698. 80. cap. IV page 62.

équinoxes auroient été à leur Zénith. C'est-à-dire, qu'ils sentiroient deux fois dans la même année un froid aussi vif que celui de l'Islande en hiver, et que les hivers seroient séparés par des étés aussi brûlans que ceux de la zône torride. Les corps humains, les animaux et les plantes ne sont pas en état de résister à une semblable variation dans la température de l'air. Cependant la ligne seroit le climat où elle seroit la plus supportable dans cette hypothèse : car les pays tempérés, comme ceux du cinquantieme degré, se trouveroient en hiver à 140 degrés du soleil, qui auroit passé en été à leur zénith.

Quoiqu'il en soit de la possibilité de cette hypothèse du mouvement de l'écliptique, et de ce que les prêtres égyptiens entendoient par le changement dans le lever et dans le coucher du soleil; il est sûr qu'ils ne rapportoient cette preuve de l'antiquité de leurs traditions, que pour en conclure que dans

cette immense suite de siecles on n'avoit jamais rien vu qui favorisât l'opinion des Grecs au sujet du commerce des dieux avec les hommes. Les prêtres égyptiens étoient bien éloignés de croire que les dieux eussent jamais été hommes ; puisqu'ils soutenoient qu'il n'y avoit aucune ressemblance, aucune analogie, aucun rapport entre les dieux et entre les hommes. Ils les regardoient comme deux especes d'êtres qui n'avoient rien de commun.

Hérodote, comme je l'ai déjà observé, passa en Egypte vers le temps de la révolte d'Amyrtéus, en 460 au plus tard, c'est-à-dire 420 ans au plus, selon M. Newton, après l'établissement du culte d'Osiris par Aménophis, fondateur de Memphis, et 500 ans environ après la mort d'Osiris. Hécatée de Milet y avoit voyagé 430 ans après cet événement. Solon avoit été dans le même pays au plus tard 360 ans après la mort d'Osiris, et 280 ans après le commencement d'A-

ménophis, en suivant toujours la même chronologie.

Par conséquent au siecle de Solon, la durée véritable du temps historique des Egyptiens, qui commence au regne de cet Aménophis, n'auroit été que de 280 ans, et la mémoire devoit en être encore toute fraîche, au moins dans les pays voisins de l'Egypte.

Fin du Tome troisieme.

Robertshaw
2.5.94
20 vols.





